

2
A V I S
A U P E U P L É

SUR SA SANTÉ,

PAR M^R. TISSOT,

DOCT. EN MÉDECINE,

De la S. R. de LONDRES, de l'Ac. Méd. Ph.
de BASLE, de la S. Econom. de BERNE,
de la Soc. Phyf. exp. de ROTTERDAM, &c.

SEPTIEME ÉDITION ORIGINALE,

Revue & augmentée par l'Auteur.

T O M E S E C O N D.



A PARIS, & se vend à LIEGÉ,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Impri-
meur de *SON ALTESSE*, au *Moriane*,
vis-à-vis Ste. Catherine.

M. D C C. L X X X.

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1880

NO. 10

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

D

X

X

X

X

X

X

X

X

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

T O M E S E C O N D.

XXIII. <i>De la Diarrhée,</i>	page 1
XXIV. <i>De la Dyffenterie,</i>	4
XXV. <i>De la Gale,</i>	25
XXVI. <i>Avis pour les femmes,</i>	29
XXVII. <i>Avis pour les enfans,</i>	48
XXVIII. <i>Secours pour les noyés,</i>	73
XXIX. <i>Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac,</i>	87
XXX. <i>Maladies chirurgicales & externes, &c.</i>	109
XXXI. <i>Des cas qui demandent de prompts secours, &c.</i>	159
XXXII. <i>Des Remedes de précaution,</i>	197

iv TABLE DES CHAPITRES.

XXXIII. <i>De l'Inoculation de la petite Vérole & de la Rougeole,</i>	214
XXXIV. <i>Des Maladies de langueur,</i>	242
XXXV. <i>Des Charlatans & des Maîtres,</i>	256
XXXVI. <i>Questions auxquelles il faut savoir répondre,</i>	281
<i>Table des Remedes,</i>	285
<i>Table des Maladies,</i>	305



AVIS



AVIS AU PEUPLE

SUR

S A S A N T É.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325.



HACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées, qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fièvre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout,) sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées

Tome II.

A

dès long-temps & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie; & bien-loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede; il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments, se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout si les envies d'aller à la selle deviennent plus fréquentes, alors il faut l'arrêter. Pour cela on met le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée est accompagnée d'un grand dégoût, de soulèvements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donne la poudre N^o. 35. Si ces accidents n'existent pas, il suffit de le purger, & on peut le faire avec l'infusion froide de demi once de sené, ou une once de sel de Sedlitz, & autant de syrop de roses; ou s'il n'y a point de chaleur ni de sécheresse, mais

s'il paroît de la foiblesse dans les intestins, on donne la poudre N^o. 51; & pendant l'opération du remede, on lui fait prendre toutes les demi-heures une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée arrêtée par ce remede venoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger de nouveau avec la même médecine ou avec un des remedes N^o. 21, 23, ou 47, & ensuite donner à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N^o. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N^o. 35, ou a été purgé, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, sans observer même aucun régime; alors elles se perpétuent & affoiblissent entièrement le malade. Il faut dans ces cas-là commencer par le remede N^o. 35; ensuite on donne de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N^o. 51; & pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de riz cuit au bouillon foible de poule. L'on met avec succès, sur l'estomac, une emplâtre stomachique ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes aromatiques cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient cessé pendant plusieurs jours.

C H A P I T R E XXIV.

De la Dyssenterie.

§. 329. **L**A dyssenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dyssenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcres; tant qu'elles durent, la transpiration se fait, (voyez introduction pag. 24.) mais dès qu'elles diminuent, sur-tout le soir & le matin, cette évacuation se fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaississement; alors cette humeur âcre arrêtée se rejette sur les intestins & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidents surviennent.

Cette espèce de dyssenterie est de tous les temps & de tous les pays; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un

grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés, tels que les hôpitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui, s'alliant à la cause de la dyssenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vite ses forces, il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir, il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point févreux, mais ordinairement petit; enfin les selles surviennent; les premières ne sont souvent que des matières liquides & jaunâtres, mais bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintées de sang. Leur couleur varie, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le tenesme (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matière) se joint à la dyssenterie, & occasionne souvent une chute du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies, qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux

6 D Y S S E N T E R I E.

s'enflamment, il se forme des suppurations, des gangrenes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son pouls s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espèce de phrénésie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre sujets un symptôme assez rare, c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence; les selles ne sont pas si fréquentes, elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matières sont mêlées de moins de choses étrangères, & de peu de sang; le malade conserve quelques forces; peu-à-peu les selles diminuent, le sang disparaît, les matières s'épaississent, l'appétit & le sommeil reviennent, le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre, & point d'altération, qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remède de cette maladie, c'est l'émétique. Le remède N^o. 34, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte souvent le mal d'abord, & tou-

jours l'abrege beaucoup. Le remede N^o. 35 n'est pas moins efficace, il avoit même été regardé très-long-temps comme un spécifique sûr : il ne l'est pas, mais il est très-utile. On peut aussi prendre ce remede à la maniere des Bresiliens, qui nous l'ont fait connoître & qui nous le fournissent; ils prennent deux dragmes d'ypécacuanha, qu'ils font infuser pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiède, on les coule & on boit la colature à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infusion avec la même racine qui a servi à la première. Le vomissement est médiocre le premier jour, il est très-foible le second, & sur-tout le troisième. Si, après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très-bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin toute viande, jusqu'à l'entière guérison de la maladie. La tisane N^o. 3 est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remede N^o. 31, en deux prises; le jour suivant on ne lui donne point d'autres remedes que la tisane; le quatrième on réitere la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a passé, on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'an-

8 D Y S S E N T E R I E .

nonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavements N^o. 6, & boire beaucoup de la tisane N^o. 3: l'on peut aussi donner des lavements d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger, la première fois, avec la potion N^o. II, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques, en ne leur donnant pour tout remède qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remède, qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fièvre putride: ce qui oblige à donner après l'émetique les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32 est excellent dans ce cas; & l'on se sert avec succès de la crème de tartre N^o. 24, qui opere comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indications qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755, il y eut ici, en automne, quand

l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remede N^o. 34, & ensuite je donnai le N^o. 32, je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades, sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps, mais sans danger.

Il a regné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, dans les villes & villages à l'occident de Lausanne, surtout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dyssenteries, qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très-peu ici, quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été & de quelqu'âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusques à celui de 80 ans; 1^o. un régime très-exact; 2^o. une boisson très-abondante, ou d'eau d'orge, ou de petit-lait, ou d'eau de poulet; 3^o. pour quelques-uns le remede N^o. 34, pour d'autres celui N^o. 35, pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du syrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours; 4^o. des lavemens émollients une, ou tout au plus, deux fois par jour; 5^o. tous les soirs, après

qu'ils avoient vomi ou été purgés, un calmant avec le laudanum ou le syrop de pavot blanc; ce remede, sans faire dormir, les tranquillisoit, les selles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes, & le malade beaucoup moins fatigué; 6°. quand, sur la fin, la maladie paroissoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau, (le rectum) des lavemens avec une décoction de kina, & un anodin, ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages, sont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs, contre lesquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'est traité par le vin rouge & les aromates, qui enflammoient & gangrenoient les intestins. Dans ceux où il s'est trouvé des personnes éclairées, assez charitables pour vaincre leur opiniâtreté, & les diriger dans tout le courant de la maladie, il n'a presque péri personne.

§. 335. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes, ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une prise du remede

D Y S S E N T E R I E. II

N^o. 51. Si, sans aucune cause sensible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle est compliquée avec une fièvre d'accès; il faut guérir premièrement la dyssenterie, & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violents, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dyssenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quelquefois des diarrhées; plus souvent des constipations, des maladies des nerfs, & de la peau, mais jamais une dyssenterie épidémique. Les fruits mûrs de quelques especes qu'ils soient, & sur-tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, c'est en fondant les humeurs, & sur-tout la bile épaissie s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyssenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyssenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assu-

rément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai eu des dyssenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque; & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits & guérèrent. La grand'mere & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyssenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit sévèrement les fruits, de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dyssenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France; les capitaines acheterent la récolte de plusieurs arpents de vignes, l'on y portoit les soldats malades, l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les sains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut

plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un ministre étoit attaqué d'une dyssenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guériffoient point; il vit par hasard des groffes feuilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entièrement guéri le lendemain. Mr. KIRKPATRICK, dans sa traduction, n'apprend que le fils d'un célèbre Médecin ne put être guéri d'un flux de sang très-invétéré, que quand, après la mort de son pere, il mangea une grande quantité de ces fruits: & dans la dyssenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui a été très-nombreuse, Mr. le D. BAKER, très-habile Médecin, qui l'a fort bien décrite, a observé que ceux qui avoient mangé de grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués ou l'avoient été très-légerement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyssenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison; puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssenteries.

§. 339. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très-contagieux ; & s'ils vont sur des bafins, on doit les sortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très-nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, d'imprégner de la vapeur de soufre toute l'eau qu'on boit ; on le fait en brûlant du *brand* ou pattes souffrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de suite d'eau, & qu'on roule pendant quelques moments.

§. 340. Je ne sais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remèdes différents ; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remède dont il ignore parfaitement les effets. Le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui ou par complaisance. De ces différents remèdes, il y en a qui ne sont qu'in-

différents; d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois, mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes astringents, ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1^o. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite, ou la gangrene & la mort, ou un squirrhe qui dégénere en cancer, (j'ai vu ce cas horrible,) ou la suppuration, un abcès, un ulcere; ou 2^o. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc, des douleurs de rhumatisme horribles, des maux des yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les remedes astringents & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

16 D Y S S E N T E R I E.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantin, donné le second jour d'une dyssenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remèdes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espère, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations, d'où naissent des diarrhées presque incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives, & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diète sobre & sèche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

De la Dyssenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot, plus haut, des dyssenteries malignes, & je n'avois pas cru devoir en parler plus au long dans cet ouvrage; mais un ami m'ayant fait observer que les endroits où elle fait le plus de ravages, sont souvent les plus éloignés de secours, je me suis déterminé à donner l'article suivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs qui forme les fièvres malignes se trouve

réunie avec les causes qui produisent la dysfenterie, il en résultera une dysfenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de causes particulières à une seule personne, ou au moins à un petit nombre de personnes, ce qui forme des dysfenteries malignes isolées. Ainsi, quand il regne des fièvres malignes, il est rare qu'on ne voie pas quelque malade chez lequel il survient en même temps une dysfenterie; & dans les épidémies de dysfenteries les plus bénignes, si cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption considérable, la maladie prend un caractère de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dysfenteries véritablement bénignes, changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces causes générales qui forment les maladies épidémiques, il naît alors des épidémies de dysfenteries malignes, qui sont, après la peste, une des maladies qui a fait le plus de ravages, & on l'a vue regner en même temps que la peste.

Des chaleurs excessives, la famine, des camps marécageux, ont souvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop long-temps dans un camp de cette espèce, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrene des jambes, qui emporta les neuf dixièmes des cavaliers, & un très-grand nombre de chevaux. Sans aucune cause apparente, elle est

souvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point sous nos sens, mais qui ne nous sont que trop démontrées par leurs funestes influences.

Les principaux symptomes qui caractérisent cette maladie, sont, outre le frisson ordinaire & les accidents, frisson qui n'a pas toujours lieu, une foiblesse excessive & une angoisse cruelle, que le malade rapporte au creux de l'estomac; qui est souvent accompagnée de vomissements abondants de matiere verte, sans en être soulagée, & qui, durant jusques à la fin de la maladie si elle est mortelle, jusques à ce qu'elle soit considérablement amendée si elle doit guérir, ne laisse jour le malade d'aucun instant de bon sommeil, le jette souvent, dès les commencements, dans une rêverie sourde, & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des intestins ne sont pas toujours proportionnées au danger de la maladie; j'ai vu des malades s'en plaindre à peine, & d'autres cependant les avoir assez vives; les évacuations par les selles sont fréquentes & varient beaucoup; quelquefois c'est presque du sang pur très-diffous, on voit alors le malade s'affoiblir d'heure en heure, rêver, peu souffrir & périr le troisieme jour, d'autres fois c'est un rouge plombé; souvent elles sont noires; plus ordinairement muqueuses avec un mélange d'une matiere couleur de chocolat & du sang; toujours d'une puanteur insupportable. Les ardeurs & la suppression d'urine

font encore plus fréquentes que dans la dysenterie ordinaire, les urines sont quelquefois excessivement brunes, ce qui caractérise une colliquation très-funeste, je les ai vues limpides comme de l'eau, & une fois entièrement laiteuses; leur puanteur approche quelquefois de celle des selles, & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine, quelquefois dans les crachats & même dans la sueur. Le dégoût pour les aliments est insurmontable, on répugne même souvent à toutes les boissons qui ne sont pas cordiales, & il y a assez fréquemment, dès les commencements, une légère difficulté d'avaler qui est du plus mauvais augure. D'autres fois la peau se sèche singulièrement, plus ordinairement on la trouve froide & gluante; on a vu dans quelques épidémies, que les malades auxquels il survenoit beaucoup de pustules aqueuses sur toute la peau, guérissent. Le seul caractère constant du pouls c'est d'être petit, & il est rare que la respiration ne soit pas gênée dès les commencements. Le hoquet, la tension du ventre, le dessèchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrene dans différentes parties du corps, sur-tout aux extrémités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoisses, la souplesse du ventre, le cours aisé des urines, moins de foiblesse, & sur-tout un sommeil naturel, quelque court qu'il soit, font espérer avec confiance le rétablissement.

L'ypécacuanha est le principal remède de la dysenterie maligne, & il est de la plus grande importance de le donner dès les commencements, avant que toutes les humeurs intestinales soient infectées; on en seconde l'effet par un thé de camomille, qui est peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette première évacuation par le vomissement, il faut en procurer une seconde par les selles avec de la rhubarbe; quand cette seconde évacuation est finie, on recommence l'usage de l'ypécacuanha, mais à très-petite dose; deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux en deux heures avec une tasse d'un bouillon de poulet, ou de veau avec un peu de poule, & quelques racines de chicorée amère, ou si l'on n'en a pas, de scorfenoires, de salsifis, de carottes jaunes, de céleri; ces bouillons doivent être la seule nourriture; si l'on croit avoir besoin de soutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croûte de pain, & donner, de deux bouillons l'un, une cuillerée de vieux vin blanc qui ne soit pas trop spiritueux; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte, sont les plus convenables; ils agissent comme cordiaux & comme antiputrides & font autant de bien dans cette espèce que de mal dans les autres.

Les intestins sont si affoiblis par les impressions du venin, qu'ils ne peuvent ni soutenir la même quantité de boisson, ni des

boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës ; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses, elle tend le ventre, & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois ; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes ; d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien ; la boisson doit par-là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide ; une tisane d'oranges ameres fraîches, coupées par tranches fines poudrées d'un peu de sucre & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités ; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique ; le jus est acide, & ce mélange produit un très-bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légèrement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis, c'est les vins dont j'ai déjà parlé.

Les lavements purgatifs, les relâchants, les gras sur-tout, sont très-nuisibles ; les seuls qui conviennent, & il ne faut jamais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de sept ou huit onces, ce sont ceux qui sont composés d'une simple infusion d'herbes & de fleurs ameres, telles que la camomille, le mille-pertuis, le melilot, le trefle odorant.

Les premiers Médecins qui virent que les pustules qui paroissent sur la peau étoient utiles, firent faire des scarifications, & même des brûlures avec un fer chaud, qui étoient un remede très-usité dans ces temps-là, sur plusieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très-bien; l'on emploie aujourd'hui, avec un grand succès, les emplâtres de véficatoires, & il est certain que dans plusieurs cas, à mesure qu'ils agissent, les évacuations diminuent, les angoisses se dissipent, & les forces augmentent; aussi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces secours sont quelquefois insuffisans, & la maladie exige tous ceux qui sont indiqués dans les fievres malignes (a); les deux qui m'ont paru mériter la préférence, sont l'extrait de kina, dissous dans l'eau de fleur d'orange & le camphre; ces remedes s'allient avec l'ypécacuanha, & on peut les donner dans le même temps, & même mêlés, ou les faire succéder à ce remede, qui convient spécialement quand il y a beaucoup de mucosités, & qu'on peut suspendre quand elles ont beaucoup diminué & que le ventre est assoupli. Mais il ne faut

(a) Quoique le reflux sur les intestins d'une humeur acre qui auroit dû s'évacuer par la transpiration, & que les premiers froids arrêtent, soient la cause la plus ordinaire de la dysenterie, comme je l'ai dit plus haut, il est cependant vraisemblable que quelques épidémies dépendent d'un principe acre & empoisonné, comme celui de beaucoup d'autres maladies épidémiques.

jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina ni beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritants, & toute irritation est à craindre.

La liste des remèdes employés dans ces dyssenteries malignes est immense, en élarguant tous ceux qui sont évidemment mauvais, & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me suis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres, & opérer ce qu'on peut attendre de l'art, qui n'étant point secondé par la nature, est trop souvent sans ressource dans cette cruelle maladie; surtout si l'on ne l'attaque pas dès les commencements, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Des évacuations excessives, qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on emploie quelquefois avec succès extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amère chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse, c'est celle-ci; j'ai vu, il n'y a que quelques mois, dans une petite campagne très-voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une

parfaite santé, il y arriva un des enfans qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat, & dont le teint déceloit un fond de cacochimie; au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une dyssenterie cruelle & véritablement maligne, qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces; il se refusa à tous les secours (je crois que les meilleurs auroient été inutiles,) & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet, qu'il se traînoit dans la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes; quatre le furent légèrement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement, qu'ils périrent tous les deux, l'enfant sans avoir rien pris au bout de soixante heures; le pere qui prit dans les commencemens quelques remedes, mais dont il se dégoûta bien vite, au bout de quatorze jours. Il n'a regné aucune dyssenterie dans le voisinage à cette époque; l'eau de cette maison est excellente, &, après l'examen le plus attentif, je n'ai pu trouver d'autre cause de cette infection, que la maladie du premier attaqué, qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.



C H A P I T R E XXV.

La Gale.

§. 344. **L**A gale est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits, mais non point par l'air; ainsi, en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps
 » puissent en être attaquées, la gale se mon-
 » tre d'ordinaire, d'abord aux mains, &
 » principalement entre les doigts. Il paroît,
 » au commencement, une ou deux pustu-
 » les, qui sont remplies d'une espede d'eau
 » claire, & qui donnent des démangeaisons
 » très-incommodes. Si on perce ces pustu-
 » les en les grattant, l'eau qui en découle
 » communique le mal aux parties voisines.
 » Dans le commencement, on ne peut guere
 » distinguer la gale, à moins qu'on ne soit
 » bien au fait de ce mal; mais dans son
 » progrès, les pustules augmentent en nom-
 » bre & en grandeur. Lorsqu'on les ouvre
 » en les grattant, il s'y forme des croûtes
 » dégoûtantes, & le mal gagne toute la su-
 » perficie du corps. Si elles durent long-
 » temps, elles forment de petits ulceres,
 » & elles font en même temps très-con-
 » tagieuses. »

§. 345. Le mauvais régime, sur-tout l'a-
 bus du salé & des fruits mal mûrs, & la

mal-propreté, occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amere, ou celle N^o. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour, &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N^o. 21, ou avec une once de sel de Sedlitz & un quart-d'once de séné. On continue le régime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, ou le soir en se couchant, avec le quart de l'onguent N^o. 52. Le lendemain, le surlendemain, & le quatrieme jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire,

quand on a négligé long-temps le mal, & qu'il est parvenu à un degré considérable, il faut que le malade ait été quelque temps au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane N^o. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N^o. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N^o. 52, & j'ai toujours trouvé celui N^o. 28, aussi sûr, mais plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remèdes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remède N^o. 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit les précautions nécessaires, occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une salivation accompagnée d'accidents graves. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il est très-difficile de déguiser celle du soufre, qui est la base du premier.

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits; parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés, pourroient redonner la gale, quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les chemises, culotes, bas, avant qu'on les mette;
 » mais cette fumigation doit se faire en
 » plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons, & quelquefois la fièvre; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas, il faut 1^o. faire prendre un purgatif doux.

2^o. Ordonner quelques bains tièdes.

3^o. Mettre le malade au régime des convalescents.

4^o. Lui faire prendre soir & matin la poudre N^o. 53, pendant quinze jours, avec la tisane N^o. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remèdes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guérissent très-souvent; & les simples bains froids de rivière ou du lac ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N^o. 52, ou les autres remèdes qui font disparaître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie par des remèdes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'âcreté des humeurs.

C H A P I T R E XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. **L**ES femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales, les regles, les grossesses, les couches & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature, qui destinoit les femmes à élever le genre-humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement, dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-temps dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant fort mal à propos à cette cause tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mê-

mes ne font souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les visceres, & à former des engorgements.

§. 352. L'on prévientroit les maux auxquels cette constitution peut conduire en aidant la foiblesse des mouvements naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elle devient alors malade, le sang circule mal, il perd ses qualités, les humeurs croupissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend paresseuses; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en

prennent point ; il seroit le remede de ce mal commençant , mais le remede leur paroissant pénible , elles le rejettent , & le mal augmente.

L'appétit se dérange comme les autres fonctions , elles en ont peu , les aliments ordinaires ne le réveillent point ; elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres , qui achevent de ruiner l'estomac , les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent , le temps des regles approche , & elles ne paroissent point , par deux raisons ; la premiere , c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction , dans le temps que toutes les autres languissent ; la seconde , parce qu'elles ne sont point nécessaires , puisqu'elles sont destinées à évacuer , hors de la grosseffe , le sang superflu que la femme est destinée à produire , afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant , & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente , parce que toute maladie qui ne guérit pas , fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression , mais souvent on se trompe , puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression , & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai , que lors même que cette évacuation arrive , si la foiblesse subsiste , les malades n'en sont pas mieux , au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons , qui ayant reçu de

leurs parents une constitution, & une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles; il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause. C'est quand une jeune fille, forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près sa crue, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations, qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espece, qui dépend de trop de sang retenu, que celles des villes; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres, qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue au sortilege.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation

de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée ; & dans d'autres cas par d'autres causes , telles que le froid , l'humidité , une peur violente , toute passion trop forte , des aliments trop froids , ou indigestes , ou trop chauds , des boissons à la glace , un exercice porté trop loin , les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent , sont quelquefois plus violents que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime , diminue , se déränge par les causes que je viens d'assigner ; les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens , me paroissent des raisons bien fortes , pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards , en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien , non pas sur ma parole , mais sur celles de leurs meres , de leurs parentes , de leurs amies , sur leur propre expérience , si elles vouloient bien , dis-je , se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces temps critiques , il n'y en a pas une , qui , dès la première apparition , jusqu'au dernier retour , ne se conduisit avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite dans ces circonstances décide absolument de leur santé , de celle de leurs enfans , de leur bonheur , de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates , plus les ménagemens sont nécessaires. Je fais

que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager ; mais d'autres fois elle en est cruellement punie : & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées , par leurs imprudences , dans les situations les plus tristes ; quoiq' en général , elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent , chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque , & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé ; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour , & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précédent ou les accompagnent , & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes , d'autres quelques heures ; il y en a qui durent plusieurs jours , & qui sont accompagnées de vomissemens , de défaillances , de convulsions , occasionnées par l'atrocité des douleurs , de vomissemens de sang , de saignemens de nez , &c. qui en un mot paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention : mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-oppoées , il est impos-

sible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidents tous les mois, depuis la première apparition des règles jusqu'à leur dernier retour; à moins que les remèdes, le régime, quelquefois une couche, ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois: des troisièmes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premières années, cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs règles pendant très-long-temps sans aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées: & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes règles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par

la suppression : d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas des remèdes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq,) elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante ans, quelquefois même plutôt, rarement plus tard, & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvements aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'aliments & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jeter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la première cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les regles, qui font souvent des maux affreux, & ne font jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicious que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne fais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, quelquefois même seulement quatre ou cinq grains, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart-d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de

la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie. Leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas sur-tout dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remèdes actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remède chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal-à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remèdes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très-salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une première attaque.

§. 362. L'autre espèce d'oppilation, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la première espèce, & dont

l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pieds tièdes, les poudres N^o. 20, le petit-lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autres fois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge (§. 356.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1^o. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2^o. Diminuer la quantité des aliments, sur-tout de la viande, des ceufs & du vin.

3^o. Augmenter l'exercice.

4^o. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N^o. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire; mais le régime & la poudre N^o. 24 le font beaucoup; & il faut y joindre de temps en temps la purgation N^o 23. Les remedes astringents, employés à cette époque, occasionnent des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal; ce

qui doit les rendre très-prudentes sur tous les remèdes qu'elles emploient. Mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage ; leurs fibres deviennent plus fortes , elles se trouvent plus robustes , plusieurs petites infirmités finissent , & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse ; j'en ai vu plusieurs qui , à cinquante-deux ou cinquante-trois ans , quittaient les lunettes , dont elles se servoient depuis cinq ou six ; chez d'autres les nerfs se raffermirent , & les maux qui dépendent de leur foiblesse , deviennent moins fréquents & moins incommodes.

Le régime que je viens d'indiquer , la poudre N^o. 24 , la boisson N^o. 32 , conviennent beaucoup , dans presque toutes les pertes habituelles , (je parle des femmes du peuple) à quelque âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes , comme les femmes de la ville , aux maux de cœur , & aux vomissements le matin , aux maux de tête & aux maux de dents ; mais ces maux cedent à la saignée , qui est presque le seul remède dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants , avoir fait des travaux violents , avoir soutenu des cahote-

ments trop rudes, avoir fait quelque châte, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, qu'elles se couchent sur la paillasse, si elles n'ont point de matelas; la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point. 2°. On doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillons, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, une prise de la poudre N°. 26, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque; elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque de bons secours & l'abondance des mauvais; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, & j'ose dire de toute l'Europe, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la Police.

Les fautes qui se commettent dans le temps des accouchements, sont sans nombre, & trop souvent sans remède. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui, bien-loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile,

en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par-là même se gonflent, rétrécissent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'autres fois, ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien-loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui prévient l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture pendant le temps du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lesquels il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route , non-seulement les sages-femmes ne font point de mal , mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien ; un grand nombre d'accouchements qui paroissent difficiles , se terminent heureusement , & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses , au-lieu qu'en suivant la méthode échauffante , lors même que l'accouchement est fait , la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je fais que ces moyens sont insuffisants , lorsque la situation de l'enfant est mauvaise , ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere , mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal , & comme je l'ai dit , laissent le temps de recourir aux Chirurgiens accoucheurs , ou à quelques sages-femmes un peu moins mal-instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts , qui leur font un mal infini , & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement , qui , avec un peu de patience , eût été le plus heureux ; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités , & sur la nécessité de la patience , que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être , on imagine qu'el-

les n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs légères abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger; & l'on doit être persuadé, que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites des Couches.

§. 369. Les suites de couche les plus fréquentes dans les campagnes sont 1^o. les pertes de sang excessives. 2^o. L'inflammation de matrice. 3^o. La suppression subite des lochies, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4^o. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mélange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas-ventre, qui augmentent dès qu'on le touche, une espece de tache rou-

ge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fièvre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissements continuels, souvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave, & souvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout, après les saignées, donner fréquemment des lavements d'eau tiède, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N^o. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies, qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diète très-légère, uniquement de panades ou de quelques autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont

pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidents qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N^o. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N^o. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirrhe, & de squirrhe, souvent au bout d'un certain temps cancer, c'est-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N^o. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineu-

ses, spiritueuses, changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également nuisibles, excepté celle N^o. 60. Le cancer a été long-temps regardé comme incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N^o. 57, qui n'est cependant pas infallible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N^o. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

C H A P I T R E XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. **L**ES maladies des enfants & tout ce qui regarde leur santé sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-temps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante, il faut les conserver si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle

celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Médecin attentif apprend; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'elle exigeroit, mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter; je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions; l'on dit qu'ils sont morts de convulsions, & l'on a en partie raison. Ce sont en effet les convulsions qui les ont tués, mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies, qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures; & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes, qu'on peut guérir ces convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le mé-

méconium, les *aigreurs*, la *pouffée des dents*, & les *vers*. Je dirai quelque chose de chacune.

Du Méconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1^o. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premières heures de leur vie. 2^o. En leur faisant boire, pendant ce temps-là, de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaie ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3^o. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *syrop de chicorée composé*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale partout, comme elle l'est devenue ici depuis plusieurs années; le syrop que j'indique est à préférer à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, dès le premier jour, il faut leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le syrop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave; deux & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N^o. 61, & on leur faire boire un thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-

même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri, sans autre remède, que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par-là même le lait se digéroit moins bien, moins vite, & s'aigrissoit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficace à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouûre, & enfin il devient souvent la cause première des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou dans les intestins.

§. 382. Les enfants sont ordinairement

plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès, en leur donnant des lavements avec une décoction de camomille, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit son danger; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisième cause des maladies des enfants, qui est la pousse des dents; je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers

de vin avec deux tiers d'eau : le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite : mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tiédement ; & l'on en augmente le danger , si l'on met du beurre , comme on ne fait que trop souvent , dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette crasse paroît gluante & épaisse , il faut se servir d'une décoction de camomille , avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé , c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration : pour obtenir cette régularité , il faut fortifier la peau ; & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire , elle fait toujours ses fonctions , & la transpiration ne se déränge pas à tous les changements de temps. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important , il faut laver les enfans , peu de jours après leur naissance , avec de l'eau froide telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge , & l'on commence par le visage , ensuite les oreilles , le derrière de la tête , (on évite la fontanelle (a),) le col , les reins , tout le corps , les cuisses , les jambes , les bras , en un mot on les lave par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siècles , & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples qui s'en trouvent très-bien , paroît révoltante à nom-

(a) C'est cet espace au-dessus de la tête , dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

bre de meres; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le courage sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premieres fois qu'on les lave: mais si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse, qu'en surmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (a); les très-robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec les plus grands succès. Les sages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les exécutrices, la répandent; & si elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je suis pleinement persuadé, qu'en conservant un très-grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation. Il n'y a peut-être point de ville où les enfans soient aussi généralement bien portants qu'ils le sont ici depuis dix ou douze ans.

(a) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher, c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foiblesse; car dans ces circonstances, le lavage lui nuirait.

Il faut les laver très-régulièrement tous les jours, quelque temps & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison, les plonger dans des séaux d'eau, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivières, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais de ce premier avantage, il résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux; sur-tout de la nouëre, des obstructions, des maladies de la peau & des convulsions; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir sur-tout la tête très-peu couverte la nuit, & point du tout pendant le jour depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfants élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissants, bouffis, tristes; tombent dans la nouëre, la con-

somption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on élève au grand air sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas la seule période de la vie, dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par là tous les dérangements que ces deux causes occasionnent dans l'économie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

De la poussée des dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns succombent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit, à cette époque, si elle est douloureuse:

1^o. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même temps la diarrhée.

2^o. Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raisons; l'une, c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant; l'autre, c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3^o. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson; la meilleure pour eux est sans contredit l'eau pure, ou l'infusion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4^o. On leur frotte souvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisse.

C'est souvent dans le temps de la sortie des dents que les enfans se nouent.

Des Vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & des dents sont trois grandes causes des maux des enfans: il y en a une quatrième, les vers, qui leur fait aussi très-souvent du mal, mais qui n'est point cependant, à beaucoup près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de symptômes qui sont

juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés; quelques enfants ayant beaucoup de vers sans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1^o. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2^o. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de sa subsistance. 3^o. En irritant les intestins, & même en les rongant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a, sont de légères coliques, fréquentes & irrégulières; une abondance de salive à jeun, une odeur désagréable d'une espèce singulière dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout, des maux de cœur, des vomissements; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matières mal cuites; le ventre assez gros, le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse, de la tristesse; le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart-d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints, & entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quel-

quelques accompagné de rêves effrayants, de sursauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements longs & profonds, des sueurs froides tout-à-coup; des fievres qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vue & de voix, qui durent long-temps; des paralyfies ou des mains ou des bras, ou des jambes; des engourdissements, les gencives sont en mauvais état, & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, le pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui est un des symptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux seche; souvent une espece de mucosité dans les selles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui sont les suites de l'inflammation que les vers occasionnent dans quelques parties des intestins, qui se terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers qui ont percé les intestins.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bon: l'on se sert aussi avec succès de celui N^o. 62; la poudre N^o. 14 est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les acides, l'eau de miel, ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un

purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N^o. 63 un purgatif, qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles. Quand, malgré ces remèdes, les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi il faut éviter de donner aux enfants qui sont dans ce cas des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remède des huiles, qui supposé même qu'elles détruisissent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des Convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois, on peut les réduire aux suivantes.

La première, c'est les matières corrom-

pues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit de trop d'aliments, des aliments mal-sains, de ceux dont la digestion est au-dessus des forces de l'estomac des enfants, des mélanges, de la mauvaïse distribution des aliments.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause par ce qui a précédé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'est-à-dire, une diminution dans la quantité de ces aliments, quelques lavements avec de l'eau tiède, & une purgation avec le syrop de chicorée, la manne ou la potion N^o. 63, les guérissent.

§. 392. La seconde cause, c'est les vices du lait; soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des aliments mal-sains, bu trop de vin, ou des liqueurs; soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé, soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas le lait se gâte, & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1^o. en le privant de ce lait gâté jusqu'à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2^o. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant, pendant un jour ou deux, que de panade ou d'autres soupes sans lait.

3^o. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demie de syrop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont presque toujours chez les enfants un symptome de quelqu'autre maladie plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, qu'il

ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables, dans-chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles; de ce dernier genre sont :

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agate, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remedes astringents qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre, qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effët d'un effort de la nature pour opérer quelque crise, & comme elles dépendent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précocè, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sy-

rop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf dixièmes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois même pour quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur; & je réitere, que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général, les employer très-sobrement. Ils sont utiles, 1^o. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause première; 2^o. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remèdes destinés à détruire leur cause; 3^o. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence

entre les enfans, par rapport à la facilité à prendre des convulsions ; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fièvres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés de vers, sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions ; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande, (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*,) qu'ils en sont attaqués très-fréquemment pour des causes si légères, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux, & qui conduit à une mort très-prompte, ou à une vie languissante, demande des attentions dont le détail seroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N^o. 14, sont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfans un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1^o. L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas ; ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur naissance, quand celle qui les

nourrit le vent. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins; sa vie est irrégulière, son appétit doit l'être, il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doit apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtrière établisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures qu'elles ont moins besoin d'aliments.

L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du mal-aïse que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enlève pas la cause en le faisant manger, mais à laquelle le manger le rend insensible pendant quelques moments, premièrement en le distrayant, se-

condement en l'endormant, effet du manger chez les enfans, qui est assez constant, & qui dépend des mêmes caufes qui affoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne fauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans en leur prodiguant ainſi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de caufes très-différentes de la faim; je fouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auffi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ſes beſoins, l'affoiblit au-lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions; cet excès d'aliments empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires; ces aliments mal digérés, non-ſeulement ne nourriſſent point, & par-là l'enfant ſ'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, produiſent des obſtructions, la nouûre, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption & la mort.

Un autre inconvéniement dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au-deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mélanges nuifibles en eux-mêmes, & ſur-

tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout; mais ce dit-on est une sottise; il faut leur faire l'estomac bon, alors ils supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles sans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit, dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rossé incapable d'aucun travail: c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses & que plusieurs enfants sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espèce de consommation & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui, chez l'enfant bien portant, n'est interrompu que par le besoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge si tendre, des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur en donne, moyennant qu'on ne prenne rien sur le temps de leur sommeil qui doit encore être long, plus on leur fait de bien; & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de nouveauté. Mais le meilleur de tous c'est celui qu'ils prennent eux-mêmes quand on leur donne une entière liberté de s'ébattre, de se traîner, de marcher à quatre, de courir, à mesure qu'ils en ont la force.

4°. Pour leur faire prendre le plus de mouvement qu'il est possible, l'on sent qu'il

faut absolument renoncer à la méthode cruelle & trop générale de les emmailloter fortement dans des bandes qui les privent absolument de tout mouvement, qui ne leur permettent ni de changer l'attitude de leur corps, ni même de déplacer leurs pieds ou leurs mains. Quiconque veut bien faire attention combien nous aurions à souffrir si nous étions emmaillotés seulement une heure, compatira sans doute au sort des enfants qui passent leur vie dans ces entraves, & l'on a peine à comprendre comment des meres raisonnables & sensibles qui ont vu une seule fois le bien être, la joie, la gaieté renaître chez leurs enfants au moment où elles viennent de les démailloter, ont pu se résoudre à les garroter de nouveau. Mais quand l'humanité ne réclamerait pas contre l'usage des bandes, la médecine qui en voit tous les dangers, & qui peut démontrer si évidemment qu'il n'a aucune utilité, & qu'il est la source la plus ordinaire d'un grand nombre de maux, aurait dû dès long-temps le proscrire : & je ne puis trop exhorter les peres & les meres qui desirerent que leurs enfants soient heureux & sains, à empêcher absolument qu'on ne les embande; j'ai vu si souvent depuis vingt ans, combien l'on épargne de pleurs & de maux aux enfants en leur laissant leurs membres absolument libres, que je suis persuadé que c'est rendre un véritable service à l'humanité que d'accréditer cette salutaire pratique, que de très-grands

hommes ont fortement recommandées, que de nombreuses observations justifient, & qui deviendra, j'espère, bientôt générale.

§. 399. 5°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noués (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*,) ces secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 6°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme darts, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remèdes gras ou astringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux des remèdes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroissent, ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelque vice dans le lait, qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. ()*

§. 401. **L**ORSQU'UN noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le ranimer; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, (a) comme on ne peut point en douter après les exemples les mieux constatés de gens rappelés à la vie, après demi-heure, trois quarts d'heure, deux heures même de submersion, l'on doit

(*) Le malheur d'un jeune homme noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre séparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même sort; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ 30 minutes sous l'eau, & on le sauva en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistants avoient des exemplaires.

(a) Il en est des hommes comme des animaux; de nombreuses expériences faites avec le plus grand soin sur des chiens, ont appris qu'il y a une grande différence entre le temps qu'il faut pour les noyer; plongés de la même façon & à la même profondeur sous les eaux, les uns vivent beaucoup plus longtemps que les autres.

toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas ne pas se lasser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie. L'idée où l'on est, que la mort est sûre quand il y a de l'écume sur les levres, est absolument fautive, & cette erreur conduit à une conclusion funeste, c'est qu'il est inutile de secourir ces infortunés.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus souvent il n'y en a point; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvée, n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder, ainsi ce n'est point là la cause de la mort; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est la suffocation par le défaut d'air, & l'eau qui passe dans le poumon, & qui y est portée dans les mouvements qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer après qu'ils sont sous l'eau; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac, ou dans le poumon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort, ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau intimement mêlée avec l'air qui est dans le poumon, forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions de ce viscere; & par-là non-seulement le malade est suffoqué, mais de plus

le sang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaisseaux du cerveau se remplissent, & l'apoplexie se joint à la suffocation. C'est ce gonflement des vaisseaux de la tête qui fait que parmi les noyés réchappés il y en a qui restent sujets aux maux de tête. Cette seconde cause, c'est-à-dire, l'eau qui entre dans le poumon, n'est peut-être pas générale, & l'on trouve plusieurs noyés, dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé, & qui paroissent être périés uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le mettre promptement, si cela est possible, dans un lit chaud, ou l'étendre devant un grand feu, ou l'exposer aux rayons du soleil, le frotter fortement avec des linges très-chauds, & continuer long-temps les frictions; il seroit utile de mettre dans un bain chaud & de saigner dans le bain. On a vu d'heureux effets de celles qu'on faisoit avec de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin & un peu de sel. Les applications spiritueuses sur le cœur & sur l'estomac sont aussi utiles, & ne doivent pas être négligées. On pourroit essayer des coups de verge sous la plante des pieds.

2°. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poumons de l'air chaud, &, si l'on peut en avoir, de la fumée de

tabac, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même temps les narines, pénètre dans le poumon, raréfie par sa chaleur l'air qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poumon, & s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment. L'on a actuellement plusieurs observations de gens rappelés à la vie en leur soufflant fortement dans la bouche, en leur fermant les narines, avec la bouche même, ce qui est en effet bien plus prompt, porte plus d'air, & un air plus chaud que quand on emploie les tuyaux; ainsi ce secours doit être regardé comme un des plus efficaces.

3°. On introduit le plus vite qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de l'air ou de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très-commodes destinées à cet usage, mais comme elles sont très-rares, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts; l'un par lequel on a sauvé une femme, consiste « à introduire dans le fondement le » tuyau d'une pipe allumée; on enveloppe » le fourneau d'un papier percé de plusieurs » trous, on le met dans la bouche, & on » souffle de toutes ses forces; à la cinquième gorgée on entendit dans le ventre » de la femme un grouillement considéra-

» ble ; elle rendit de l'eau par la bouche ,
» & un moment après la connoissance lui
» revint. » L'on peut aussi allumer deux
pipes, dont on abouche les fourneaux ; on
met le tuyau de l'une dans le fondement ,
& on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur
quelconque, en mettant dans le fondement
une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie
fortement à une vessie ; cette vessie tient par
son autre bout à un gros entonnoir de fer
blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen
m'a réussi dans d'autres cas où le besoin me
le fit imaginer. Mais sans tout cet appareil
l'introduction de l'air simple, qui n'exige
qu'un petit tuyau quelconque, tel que ce-
lui d'une pipe, une gaine de couteau, un
petit étui, un morceau de sureau, un tuyau
de plume, un soufflet, peut se faire par-
tout sur le champ, & est un secours très-
actif, & dont les bons effets constatés par
plusieurs observations ne permettent jamais
de l'omettre.

4°. Dans le même temps, si l'on a un
Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine
jugulaire, ou grosse veine du col, & laisse
couler huit, dix, douze onces de sang. Cette
saignée fait du bien de plusieurs façons,
premièrement, comme saignée, elle réta-
blit la circulation, parce que c'est l'effet
constant de la saignée dans les évanouisse-
ments qui dépendent d'une circulation suf-
foquée ; en second lieu, c'est celle qui dans
ce cas soulage le plus promptement l'en-

gorgement de la tête & du poumon : en troisieme lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point ou presque jamais ; celle du bras rarement ; mais la jugulaire en donne presque toujours.

5°. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, seche, comme de sauge, de romarin, de rhue, de menthe, & sur-tout de marjolaine, ou de tabac très-sec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade ne donne aucun signe de vie, il n'avalera pas, & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides, qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner, dans l'espace d'une heure, cinq ou six cuillerées à soupe d'oxymel scillitique, délayé avec de l'eau tiède ; ou si l'on n'a voit pas ce remede, on y suppléeroit par une forte infusion de chardon-béni, de sauge ou de camomille adoucie avec du miel ; quand on n'a rien d'autre, on donne de l'eau tiède, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils

ne font pas sans inconvénients, & ce n'est pas comme émétique que je conseille l'oxymel scillitique.

7°. Dans un cas où les autres secours avoient échoué, un Chirurgien fit l'opération de la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrit la trachée artère, souffla fortement dedans, c'est porter l'air sur le poumon même, il fit même tomber quelques gouttes de vinaigre, & sauva ainsi le malade. Ce puissant secours ne doit pas être négligé, & il est facile.

8°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements, si l'on n'a pas la plus grande attention de soutenir les moyens qui les ont rappelés. On a essayé sur des animaux l'électricité, qui est le plus puissant des stimulants; elle ne réussit pas; mais les expériences n'ont pas été assez multipliées pour qu'on puisse en conclure qu'elle est inutile.

9°. Lors même qu'ils sont entièrement rappelés à la vie, il reste quelquefois de l'oppression, de la toux, de la fièvre, en un mot, une maladie; & il convient alors de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou si elle manque, de thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & les plus efficaces, je dirai un mot de quelques autres qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche sur le champ ; ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes, ainsi on ne doit les employer que quand on est éloigné de toute habitation, & qu'on a de la facilité à se les procurer.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un temps précieux ; elle étoit fondée sur l'ancienne supposition que tout le corps étoit plein d'eau, & que ces compressions la faisoient sortir, mais cette supposition est une chimère.

3°. Celle de les pendre par les pieds est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids ; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon. Elle n'évacueroit pas même l'eau renfermée dans l'estomac.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans, (on ignore si elle avoit été sous l'eau, peu de temps ou quelques heures,) « qui étoit sans mouvement, glacée, insensible, les yeux fermés, la bouche béante, le teint livide,

» le visage bouffi, tout le corps enflé, chargé
 » d'eau, » en étendant sur un lit quatre
 doigts de cendres, promptement échauffées
 dans des chaudières, en la couchant toute
 nue sur ces cendres, en la couvrant avec
 d'autres cendres aussi échauffées, en lui met-
 tant sur la tête un bonnet, autour du col
 un bas, qui en étoient remplis, & en met-
 tant par-dessus le tout des couvertures. Au
 bout de demi-heure le pouls revint, elle
 reprit la voix, & cria, *je gele, je gele*. On
 lui donna un peu d'eau clairette, & on la
 laissa huit heures ensevelie sous les cendres;
 elle en sortit sans aucun autre mal qu'une
 lassitude, qui se dissipa le troisieme jour.
 Ce remede doit certainement être efficace,
 & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas
 non plus faire négliger les autres. Du sa-
 ble mêlé avec du sel, ou du sel seul, au-
 roient la même efficace, & on en a éprouvé
 les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter
 deux petits canards qui s'étoient noyés, par
 un bain de cendres chaudes, & ce même
 secours a réussi pour de petits chiens & de
 petits chats qu'on avoit noyés dans le des-
 sein de l'essayer. Celui du fumier peut aussi
 être utile; & je viens d'apprendre par un té-
 moin oculaire très-digne de foi & très-éclairé,
 qu'il contribua efficacement à rappeler
 à la vie un homme qui avoit été certaine-
 ment six heures sous l'eau.

§. 405. Je joindrai ici un article qui se
 trouve dans un petit ouvrage imprimé à

Paris en 1740, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez généralement porté à la compassion, & quoiqu'il
 » souhaite de donner des secours aux noyés,
 » souvent il ne le fait pas parce qu'il ne
 » l'ose. Il s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux
 » poursuites de la justice. Il est donc essentiel qu'on sache, & on ne sauroit trop le
 » redire, pour détruire le préjugé où l'on
 » est, que les Magistrats n'ont jamais prétendu empêcher qu'on tentât tout ce qui
 » peut être tenté en faveur des malheureux
 » qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est
 » que quand leur mort est très-certaine,
 » que des raisons exigent que la justice s'empare de leurs cadavres. »

Depuis la publication de la dernière édition de cet ouvrage, il s'est formé à Amsterdam une société charitable en faveur des noyés dont l'établissement est un de ces événements qui font honneur à l'humanité. Pour parvenir à en sauver le plus grand nombre possible, elle a fait trois choses.

1^o. Autorisée par le Magistrat, elle a enlevé tous les obstacles que le préjugé mettoit, en Hollande comme ailleurs, à l'administration des secours; l'on a permis à tout le monde de sortir un noyé de l'eau, & de le mettre autant que possible dans les endroits les plus propres à le secourir; l'on a exhorté tous les particuliers à prêter leurs maisons pour cela, & l'on a ordonné à

tous les aubergistes de fournir des appartemens.

2°. Elle a fondé des prix de six ducats pour chaque noyé rappelé à la vie, & je crois devoir donner ici les articles essentiels de son mémoire qui ont rapport à cette distribution.

» Quiconque pourra prouver par des certificats en bonne forme, qu'en y employant des moyens convenables il aura fait revenir une personne ou un enfant, qui auront été tirés de l'eau ne donnant plus aucun signe de vie, recevra un prix, savoir de six ducats, ou bien, s'il le préfère, d'une médaille d'or de la même valeur, sur laquelle son nom sera gravé.

» Comme il pourra arriver que plusieurs y aient contribué, la médaille ou les six ducats leur seront délivrés, lorsqu'ils seront convenus de la manière dont le partage se fera entr'eux.

» Pour avoir droit à ce prix, il ne faudra qu'une déclaration par écrit de deux personnes connues & d'honneur, qui n'y aient point de part elles-mêmes, & qui certifient comme témoins oculaires, qu'il est dû à celui ou à ceux qu'ils nommeront.

» Si l'on est obligé de faire quelques frais dans une auberge ou ailleurs, ils seront payés indépendamment du prix, pourvu qu'ils n'excedent pas la somme de quatre ducats; & ceci aura lieu, soit que la vie du noyé ait été sauvée ou non, si seule-

» ment il conſte que ces frais ont été faits
 » en ſa faveur. (a) »

3°. Elle a publié une courte mais bonne
 inſtruction ſur les ſecours qu'on doit admi-
 niſtrer à ces infortunés ; quoiqu'elle rentre
 dans ce que j'en ai dit, on la verra avec
 plaifir ici.

» Les meilleurs moyens qui peuvent &
 » doivent être mis en œuvre à l'égard des
 » noyés, comme les expériences qui en ont
 » été faites avant & depuis l'établifſement
 » de cette ſociété, nous l'ont confirmé, ſont
 » les ſuivants.

» De ſouffler dans le fondement par le
 » moyen d'une pipe ordinaire, ou d'un au-
 » tre tuyau, ou d'une gaine de couteau dont
 » on aura coupé la pointe, ou d'un ſouf-
 » flet. Plus cette opération ſe fera promp-
 » tement, avec force, & à la continue,
 » plus elle ſera utile. Si l'on ſe ſert d'une
 » pipe à fumer, ou d'un de ces fumiga-
 » teurs qui ſe trouvent chez M. HEITZ à
 » Amſterdam, & qu'ainſi au-lieu de ſim-
 » ple air ou de vent, on introduiſe dans le
 » corps la fumée chaude & irritante du ta-
 » bac, l'opération ſera plus efficace. De
 » quelque façon qu'elle ſe faſſe, c'eſt en
 » général la première qu'il faut tenter, &
 » elle peut avoir lieu ſans perdre de temps,
 » ſoit ſur un bateau, ſoit à terre, en quel-
 » que lieu, en un mot, que le noyé ait été
 » d'abord poſé.

(a) *Hiſtoire & Mémoires de la ſociété d'Amſter-
 dam en faveur des noyés, page 7.*

» 4°. Aussi-tôt qu'il fera possible, il faudra tâcher de sécher & de réchauffer prudemment le corps qui sera tout trempé, souvent déjà absolument froid, engourdi & même roide. Cela pourra se faire presque toujours aisément & par diverses voies : par exemple, par la chemise chaude & les habits de dessous d'un des assistants, par une ou plusieurs couvertes de laine chauffées, par des cendres chaudes de boulanger, de brasseur, de faunier, de savonnerie, ou d'autres fabriques; par des peaux d'animaux, sur-tout de brebis; enfin par un feu modéré, ou par la chaleur douce & naturelle de personnes saines, qui se mettent dans un même lit avec le noyé.

» Pendant qu'on emploiera les deux moyens précédents avec persévérance, il peut être aussi très-utile de faire par tout le corps, sur-tout le long de l'épine du dos, de la nuque du col jusqu'au croupion, de fortes frictions, en se servant de pièces de laine chauffées, ou d'autres linges qu'on aura mouillés d'eau-de-vie ou saupoudrés de sel fin & sec. Qu'on prenne encore soit un linge trempé dans de l'eau-de-vie, soit quelque sel volatil bien fort, comme l'esprit de sel ammoniac pour les tenir sous le nez & en frotter les tempes.

» Le châouillement de la gorge & du nez, à l'aide d'une plume, peut aussi faire du bien. Mais jamais il ne faut verser

» dans la gorge, ni vin, ni eau-de-vie, ni
 » autres liqueurs fortes mêlées avec du vin
 » ou d'autres irritants, qu'après avoir ap-
 » perçu quelques signes de vie.

» Voici encore une épreuve qui a réussi :
 » qu'un des assistants mette sa bouche sur
 » celle du noyé, lui ferrant les narines
 » d'une main, & s'appuyant de l'autre sur
 » son sein gauche; & qu'alors en soufflant
 » avec force, il tâche d'enfler immédia-
 » tement ses poumons : nous estimons que
 » dès le premier moment ceci pourroit être
 » aussi efficace que de souffler dans le fon-
 » dement. Enfin qu'on ne néglige point,
 » s'il est possible, la saignée; & qu'on tire
 » le sang d'une des grandes veines du bras,
 » ou de la jugulaire même.

» Tels sont les moyens les plus propres
 » & les plus éprouvés dans ces cas. Il est
 » très à souhaiter que désormais on n'em-
 » ploie plus ceux qui ne peuvent qu'être
 » très-nuisibles : comme de rouler sur un
 » tonneau, de suspendre par des cordes at-
 » tachées sous les bras ou les jambes. (a) »

Les intentions & les directions de cette
 respectable société, ayant été répandues par
 plus de six mille mémoires distribués dans
 toutes les villes des sept provinces, & ap-
 puyées par le concours des Magistrats &
 de leurs correspondants, ont eu les plus heu-
 reux succès, & ont sauvé la vie en peu de
 temps à un grand nombre de leurs conci-

(a) *Hist. & Mém.* page 10.

toyens. Ils ont donné dans ces mêmes mémoires l'histoire de dix-neuf, dont quelques-uns avoient été trois quarts d'heure sous l'eau; on voit que sept ont dû la vie principalement à l'air, & sept autres à la fumée de tabac, soufflé dans l'anus; les cinq restants furent sauvés par les autres secours.

On dut espérer d'abord que ces exemples connus & avérés encourageroient par-tout à secourir les malheureux noyés, & que les membres de la société d'Amsterdam trouveroient des imitateurs dans tous les endroits où les fréquents malheurs en ce genre rendent cet établissement nécessaire. Ces espérances n'ont point été déçues; S. M. l'Impératrice-Reine a fait les réglemens les plus sages pour le secours des noyés dans tous ses vastes états, & depuis peu on s'est occupé en France du même objet avec un égal succès.

CHAPITRE XXIX.

Des Corps arrêtés entre la bouche & l'estomac;

§. 406. **D**U fond de la bouche, les aliments passent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre ni remonter; soit parce qu'ils sont

trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui s'enfonçant dans ses parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt des accidents très-graves, qui sont souvent une douleur très-vive dans la partie, d'autres fois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulèvements de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée-artère* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas respirer, le poumon se remplit, & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, le visage devient rouge, livide, le cou se gonfle, l'oppression augmente, & le malade périt très-promp-tement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée, si le passage n'est pas entièrement bouché, & que le malade puisse avaler quelque chose, il vit très-bien quelques jours, & la maladie est alors une maladie particulière de l'œsophage; mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours, il en résulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté que de sa grosseur relativement au passage, de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & souvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta : il mourut d'abord.

Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne, il sortit de table; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau; un troisieme par un morceau de peau de jambon; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere le tua. Un autre enfant périt, promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite,) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans la bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer, ou de le repousser. Le plus sûr est toujours de le retirer; mais ce n'est pas toujours le plus aisé; & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent ex-

trémement pressant, il convient de pousser si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque sont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains aliments ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps absolument indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux, sur-tout si au danger de l'indigestibilité se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidents qui en résultent le plus ordinairement, sont de violentes douleurs dans l'estomac & les intestins, des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulcères, la fièvre lente, la gangrene, des misérérés, des abcès exté-

rieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes: celles dont quelques fumeurs se servent seroient très-commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait au bout par lequel on le tient un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même temps à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devoit employer dans ce cas, pour tous les instruments, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois quand ces instruments échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, & si les fragments ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément ou échapper aux crochets, ou, par leur résistance, les redresser, on se sert d'anneaux solides ou flexibles.

On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diamètre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œsophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramène. On en fait aussi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des foies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de consistance; on les attache fortement à un manche de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de file, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera

dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette es-
pece d'anneau a un avantage, c'est que
quand on a engagé le corps, on peut alors,
en tournant le manche, le ferrer si forte-
ment, dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est
le maître de le remuer en tous sens; ce
qui est un avantage très-considérable dans
un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrième moyen, c'est l'é-
ponge. La propriété qu'elle a de se gonfler
en s'humectant, fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté sans remplir toute
la cavité de l'œsophage, on fait passer une
éponge par le vuide qui reste au-delà de
ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet
endroit humide, & l'on peut même en hâ-
ter le gonflement en faisant avaler quelques
gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen
du manche qui a servi à l'introduire, comme
elle est trop grosse pour ressortir par le même
endroit par lequel elle étoit entrée, elle en-
traîne avec elle le corps qui lui fait obs-
tacle, & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer,
on a quelquefois profité de ce moyen pour
en faire passer un morceau assez gros par
un fort petit espace. On la resserre en l'en-
tourant fortement avec un fil ou un ruban,
qu'on peut resserrer très-aisément, & re-
tirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit
aussi dans un morceau de baleine, fendu
en quatre à un bout, & qui ayant beau-
coup de ressort, se resserre sur l'éponge;
on accommode la baleine de façon qu'elle

ne puisse pas bleffer ; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort , afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer , parce que le corps remplit tout le canal , & que ce corps n'est point accroché , mais seulement engagé par la petitesse du passage , on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage , jusques près du corps avalé ; alors cette époque se gonfle , elle dilate le canal en dessus du corps , on la retire un peu , mais très-peu , & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous , quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage peut le faire remonter ; & dès qu'un premier dégagement est fait , le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin , quand tous ces moyens sont inutiles , il en reste un autre , c'est de faire vomir le malade ; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps simplement engagés ; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés , il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler , on fait vomir en donnant le remede N^o. 8 , ou un remede émétique N^o. 34 ou 35. L'on a dégagé par ce moyen un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler , on doit essayer si l'irritation d'une plume prome-

née dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage, & bouchoit exactement le passage; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens; un second voyant leur inutilité & le malade ayant « le visage noir & » tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de » tête, tombant dans des syncopes fréquentes avec des mouvements convulsifs, il » lui fit donner en lavement la décoction » d'une once de tabac en corde; ce remède procura un vomissement violent, » qui fit rejeter le corps étranger, qui alloit causer la mort du malade. »

§. 416. Un sixième moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans plusieurs cas quand les corps avalés ne sont pas trop durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre solidement à un manche flexible & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on em-

plie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaisit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très-vîte fait. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, la faule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation, c'est dans cette vue qu'on les enveloppe souvent avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois au bout une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une balle, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que s'arrêtant eux-mêmes ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec, mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avalier, il faut alors de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent, que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle; d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou 1^o. ils ressortent par les selles, ou 2^o. ils ne ressortent point & tuent le malade, ou 3^o. ils ressortent par les urines, ou 4^o. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les selles, ou ils ressortent au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou cette sortie ne se fait que long-temps après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une bou-

cle de foulier. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques moments au cou, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aïeron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus longtemps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin au bout de ce terme elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques, des évanouissements, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels ils les rendit aussi par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des mâchoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidents fâcheux qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre avec des douleurs inouïes; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption.

Une sonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des piéces monnoyées, de différents métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux, on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hasards n'inspirent pas trop de sécurité, les événements fâcheux doivent inspirer une juste crainte; une seule piéce de monnoie avalée boucha la communication entre l'estomac & les intestins

& tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisième issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, ressortit, en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrième cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très-long-temps à faire ce trajet, quelquefois les douleurs sont continues, d'autres fois le malade souffre pendant quelque temps, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme ou sur l'estomac ou dans d'autres parties du ventre, quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulières, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard, & déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminel-

ARRÊTÉS A LA GORGE. 101

le, de s'amuser à de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

§. 426. L'on a vu plus haut que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois, on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meurt, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée-artère, & qu'ils n'empêchent pas totalement le passage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainsi arrêtés occasionnent quelquefois, sans beaucoup de violence, une petite suppuration qui les dégage, & ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autres fois une inflammation prodigieuse qui tue le malade; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du cou qu'on ouvre, & le corps ressort par-là. Dès troisiemes se font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derriere le cou, sur la poitrine, à l'épaule, enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques personnes étonnées des marches singulieres de ces corps, qui, par

leur volume, & sur-tout par leur figure; paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digression, qui est peut-être d'autant moins étrangère à mon plan, qu'en faisant disparaître le merveilleux de la chose, elle fera tomber le préjugé superstitieux, qui a souvent attribué aux sortilèges des faits de cette espece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve sous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane composée de deux lames, séparées l'une de l'autre par de petites cellules, qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps qui ne soit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non-seulement sous la peau, mais de-là, en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps, elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les visceres; c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coësse*, ou dans les animaux *penne*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très-épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres elle est extrême-

ment mince, & dénuée de graisse; par-tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-longes chemins. Les Officiers & les soldats sentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu retirer, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, est démontrée par un fait qui se réitère tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressent de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servis de cette indigne manœuvre pour rendre monstrueux des enfants qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles suivent les mouvements que leur imprime la pesanteur. L'on demandera : cette membrane étant traversée en différents endroits par des nerfs, des

veines, des arteres, &c. qui sont les parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidents fâcheux, comment n'en arrive-t-il pas? Je réponds, 1^o. que ces accidents arrivent quelquefois; 2^o. qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties qui traversent la membrane graisseuse, étant plus dures que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les entourent, où la résistance est beaucoup moins considérable, & cela d'autant plus sûrement que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1^o. Il est souvent utile, & même nécessaire, de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes; & en jetant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur le champ le dégagement du corps.

2^o. Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour pousser sont inutiles, il faut les cesser; parce que l'inflammation que l'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiède ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; premièrement on adoucit par là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en second lieu, une injection faite avec force réussit souvent mieux, pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des instruments.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire, le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le cou avec des cataplasmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instruments. L'on fait qu'un coup de poing derrière l'épine a souvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples, que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avalala sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est

pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'espérance de dégager promptement le cou, & que la mort est prochaine si l'on ne rend pas la respiration au malade, il faut sur le champ faire la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrir la trachée-artère, ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux, éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'aliments à la fois, n'en point prendre de solides qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime seroit de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât par la glotte dans la trachée-artère; ce malheur arrive cependant quelquefois, & il survient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation; tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ.

Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt:

il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de deux onces, enfoncé dans la trachée-artère, qu'il bouchoit si exactement qu'elle ne pouvoit point laisser passer d'air au poumon.

§. 430. On conseille dans ce cas, & je l'ai indiqué dans les premières éditions, de frapper fréquemment sur l'épine du dos, d'occasionner quelques efforts pour vomir, de faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines. Un pois jetté en badinant dans la bouche entra dans la trachée-artère, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Mais il faut convenir que ces secours sont bien foibles, bien incertains, & que dans quelques circonstances ils peuvent même faire plus de mal que de bien, comme un habile Chirurgien François l'a démontré depuis peu; ainsi le parti le plus sage, le seul sûr quand le mal n'est pas sans ressource, celui auquel il faut se déterminer sur le champ, c'est l'incision de la trachée-artère ou la *bronchotomie*, (voyez §. précédent, N^o. 6.)

On a retiré par ce moyen des os, une feve, une arête, & sauvé par-là les malades; & l'on doit d'autant moins hésiter que, comme je l'ai dit, cette opération est simple, facile, prompte, & n'est accom-

pagnée d'aucun danger ; mais comme les préjugés sont opiniâtres, que beaucoup de gens détestent toute opération, & que bien loin de vouloir comprendre combien celle-ci est légère, ils imaginent sottement je ne fais quoi de barbare & d'atroce dans une opération qui ouvre le cou, il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé ; peut-être même il seroit à souhaiter que la loi ôtât aux parents le droit de s'opposer à cette opération quand elle est décidée nécessaire ; elle leur épargneroit les cruelles angoisses de ceux qui ayant refusé d'y consentir, ont eu le désespoir de voir, par la facilité avec laquelle on sortoit ce corps après la mort par une légère incision, combien il étoit aisé de sauver la personne que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

§. 431. On tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillons.

M. VENEL, très-bon Chirurgien établi à Yverdon, a imaginé & fait exécuter quatre instrumens, dont on a publié la des-

cription, (a) qui sont simples, d'un usage aisé, & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui se présentent dans ces cas fâcheux, que la plupart des autres moyens que j'ai connus jusqu'à présent.

(a) *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œ�ophage*, à Lausanne 1769, chez Fr. GRASSET & comp.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes.

Des Brûlures; des Plaies; des Meurtrissures; des Foulures; des Ulceres; des Membres gelés; des Engelures; des Hernies; des Clous; des Panaris; des Echardes; des Verrues, & des Cors.

§. 432. **L**ES paysans sont exposés par leurs travaux à plusieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtrissures, &c. qui, quelque graves qu'ils soient, se termineroient presque toujours très-aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'acreté à la campagne que dans les villes: mais un traitement pernicieux rend souvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces

110 DES BRÛLURES.

maux externes quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très-légère, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts d'heure jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite exactement, mais légèrement, de la pommade N^o. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade, mais au-lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par-dessus la charpie on met une simple toile cirée, que chacun peut aisément préparer, N^o. 65; ou, si l'on veut, un *sparadrap*, N^o. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure est très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations, faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & *mettre au régime*; ne faire boire

DES BRULURES. III

que les tisanes N^o. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N^o. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive avec une huitieme partie de cire; & à deux onces de ce mélange on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un blanc d'œuf avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance. Et j'ai vu de si bons effets de ce remede depuis plusieurs années, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout & d'être prêt sur le champ, ce qui est très-important dans les brûlures, qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique plus promptement le remede.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très-petite plaie, il suffit d'appliquer le sparadrap, N^o. 66, ou une emplâtre de diapalme.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre; si, sans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artere; si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être sans cela; si elle est allée jusqu'à l'os, & qu'il ait souffert; enfin, s'il

survient quelque symptome extraordinaire, il faut nécessairement appeler un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs & les petits vaisseaux, on peut la panser aisément sans secours, parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne fort d'aucun vaisseau considérable, mais coulé à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, sans la presser, ce qui seroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvénients que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N^o. 65, mais je préfère la compresse pour les premiers pansements, & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérangepas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par

le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie, à moins qu'on ne vit dans les chairs de la disposition à trop se gonfler; en ce cas on continueroit un peu de charpie pour les modérer.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celle de millepertuis, de trefle odorant, de lis, de camomille, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au-lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate, que les cataplasmes où il y a un

peu d'huile, ceux mêmes au lait, letr procurent des érépelles; il faut alors se borner au simple cataplasme de mie de pain & d'eau. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autre; mais il faut ou le renouveler plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, le recouvrir avec un taffetas, ou une toile cirée très-fine, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité des cataplasmes.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'*agaric de chêne*, N^o. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus ferré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau: on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut, tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1^o. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2^o. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une

inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, sont une pure charlatanerie: l'art ne contribue pas le moins du monde à la guérison des plaies; c'est la seule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité; sinon il faut s'adresser à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre, ensuite on panse comme je l'ai dit.

Bien-loin d'être utiles, il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des secours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête, au lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de

bétoine; ou, ce qui vaut beaucoup mieux, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre, sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui la préviennent, la saignée, le régime, les rafraîchissants, les lavements.

Quand la plaie est très-légère, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & surtout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remède plus sûr qu'une diète extrêmement légère. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complètement guéris en ne vivant, pendant plusieurs semaines, que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remède quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée employée modérément est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorragie considérable, qui épuise déjà le malade, & sou-

vent la fièvre est une suite de cette hémorragie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces, les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade, pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vénéraires, si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures, ou des Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute, soit enfin que l'on se trouve ferré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char &

une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vitesse, la petitesse & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité que le dernier conseil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux; & dans la même semaine, je fus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit.

L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aïses qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureusement le guérir après un an de souffrances.

J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents, puisque ces deux malades auroient évité, l'un la mort, l'autre une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris d'abord après l'accident les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement, toutes deux à la fois, sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient, s'épanche dans le voisinage; ou sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, suppuration de mauvaise espece, pourriture, gangrene, sans

parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ou reçu quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, sur-tout pour les vieillards, chez lesquels la nature déjà affoiblie ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chute, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal; & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélerent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remedes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remedes
externes

externes fussent. Ils doivent être propres, 1^o. à résoudre ce sang épanché qu'on voit d'une manière si marquée, & qui de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparaît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu-à-peu il s'est dissout, & il a été repompé par les vaisseaux. 2^o. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur remède c'est le vinaigre ou pur, ou mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaud sauvage, légèrement concassés; & ces remèdes sont à préférer au vinaigre, quand la meurtrissure est compliquée avec une plaie, qui ne permettroit pas l'application du vinaigre. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N^o. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuse, l'eau d'alibour, &c.; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang, au-lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce sang épan-

ché vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas, ainsi l'on ne doit jamais employer les remèdes de cette espèce, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuse au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse d'appliquer des emplâtres composées de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. La plus vantée est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions extrêmement légères, qui auroient été guéries en quatre jours, si l'on en avoit confié le soin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante; parce que, quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu-à-peu, au-lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boisson est le

DES CONTUSIONS. 123

remede N^o. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut surtout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeler le sentiment, c'est exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelqueune des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au-lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne, avec les accidents les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N^o. 68.

Un homme de *Pully le petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit depuis 24 heures sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir: il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il

n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après, le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully le petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables, de purger au bout de quelques jours, avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N^o. 11, 23, 32, 49. Le remede N^o. 24, & le petit-lait miellé sont excellents par la même raison.

Quand on ne peut pas espérer de faire boire abondamment, je donne de l'oxymel simple avec du nitre dans très-peu d'eau.

Il arrive quelquefois que les premières saignées font beaucoup de bien; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent, dur, & le malade est moins bien; il faut réitérer la saignée.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment.

L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des

remedes au moins inutiles, & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation; & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces, lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, qu'on réitere de trois en trois heures, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses aliments pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

Des Foulures.

§. 452. Les entorses, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espece de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, c'est une luxation, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede c'est le parfait repos ; une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau , jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée , & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre un peu d'eau-de-vie , ou d'eau d'arquebusade ; & l'on doit porter la partie , (c'est presque toujours le pied) embandée assez long-temps , sans qu'elle fait souvent de faux mouvements , ou elle recoit de nouvelles entorses , qui l'affoiblissent journellement davantage ; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant , la force ne revient jamais en entier ; & souvent il survient une légère enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger , le bain d'eau froide est très-bon ; mais si on ne le fait pas dans le premier moment , ou si la contusion est forte , il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés , nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payfans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi , qui trouvent , ou veulent trouver , un dérangement des os là où il n'y en a point , & qui , par la violence avec laquelle ils manient ces parties , ou par les emplâtres dont ils les couvrent , y attirent une inflammation dangereuse , & changent en mal très-grave la crainte d'un mal très-léger.

DES FOULURES. 127

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient : c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées, & sur-tout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles les plaies les plus simples; ainsi l'on doit les éviter; & les Apothicaires doivent avoir cette attention quand ils préparent des onguents gras qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au-lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur,

& si âcre, que souvent si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des especes de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres, qui durent trop long-temps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fièvre lente qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-temps, il est très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulements qui dureroient depuis long-temps; & quand quelque *charlatan* (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir, en peu de jours, un ulcere invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remèdes extrêmement rongeurs, & même arsénicaux; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'est de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords, & même

de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette; quand cela n'est pas nécessaire, il faut appliquer sur tout l'ulcere un plumaceau enduit de l'onguent N^o. 69, & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N^o. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes âcres & spiritueux, l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitements, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut, pour avancer la guérison, éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre par un régime de légumes, & par l'usage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes, ce qui est très-ordinaire, il est très-important, aussi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que bien-loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le plus chèrement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus légères en ulceres, les ulceres les

moins fâcheux en ulcères incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage quelque famille réduite à l'hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette espèce. J'ai vu des ulcères aux jambes très-invétérés se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de charpie, & en couvrant l'ulcère & le voisinage d'un cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau & d'eau.

Je réitere que les ulcères qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des Membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent dans les hivers rigoureux que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gèlent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer, & sur-tout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de temps, à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chau-

dement des onguents gras; la gangrene suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige si l'on en a, sinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu-à-peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques tasses de la potion N^o. 13, ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiède, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficace.

» Un homme avoit une route de dix lieues
» à faire, par un temps froid, & un che-

» min plein de neige & de glace. Ses sou-
 » liers lui manquerent; il fit les trois der-
 » nieres lieues à pieds nuds, & eut, dès
 » la premiere demi-lieue, des douleurs af-
 » fez vives aux jambes & aux pieds, qui
 » allerent en augmentant. Il arriva presque
 » perclus des extrémités inférieures. On le
 » mit devant un grand feu, on échauffa bien
 » un lit, & on l'y coucha. Les douleurs de-
 » vinrent insupportables; il ne cessoit d'é-
 » tre dans de violentes agitations, & de
 » pousser des cris perçants. On demanda
 » un Médecin dans la nuit, qui trouva les
 » doigts des pieds d'une couleur noirâtre,
 » & commençant à perdre le sentiment. Les
 » jambes & le dessus des pieds excessive-
 » ment enflés, d'un rouge pourpre, varié
 » de taches violettes, souffroient encore les
 » douleurs les plus aiguës. Le pouls étoit
 » dur & fréquent, & le mal de tête très-
 » violent. Le Médecin fit chercher un féau
 » d'eau à la riviere, & y fit ajouter de la
 » glace; il obligea le malade à plonger les
 » jambes dedans; ce premier bain dura près
 » d'une heure; & les douleurs, pendant ce
 » temps-là, furent moins violentes; une
 » heure après il ordonna un second bain,
 » & le malade s'y trouvant de nouveau sou-
 » lagé, le prolongea deux heures. Pendant
 » ce temps-là, on enlevoit de l'eau du féau,
 » & l'on y remettoit de la glace & de la
 » neige. Les doigts des pieds, qui étoient
 » noirs, devinrent rouges; les taches vio-
 » lettes des jambes se dissipèrent; l'enflure

» diminua, les douleurs étoient légères, &
 » avec intervalle. L'on réitéra cependant
 » six fois; après quoi il ne resta d'autre mal
 » qu'une sensibilité à la plante des pieds,
 » qui empêchoit le malade de marcher. On
 » lui fit quelques fomentations aromati-
 » ques, & on lui fit boire une tisane de sal-
 » separeille. (celle de sureau est tout aussi
 » bonne & moins coûteuse.) Le huitieme
 » jour il fut parfaitement guéri, & s'en re-
 » tourna le quinzieme jour à pied. »

§. 460. Quand le froid est très-fort, &
 qu'on y reste long-temps exposé, il tue,
 parce qu'il congele le sang, & qu'il en dé-
 termine une trop grande quantité au cer-
 veau; ainsi on meurt d'apoplexie, qui com-
 mence par un sommeil; aussi le voyageur
 qui se sent assoupi, doit redoubler d'efforts
 pour se tirer du danger éminent auquel il
 est exposé. Ce sommeil, qui paroît devoir
 adoucir ses souffrances, seroit pour lui le
 dernier.

§. 461. Les remedes dans ce cas sont les
 mêmes que dans le cas d'un gel particulier.
 Il faut mettre le malade dans un endroit
 plutôt froid que chaud, & le froter avec
 de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même
 plusieurs exemples constatés, & ils sont fré-
 quents dans les pays du nord, qu'un bain
 d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappelé à la vie plusieurs person-
 nes qui avoient été dans la neige, ou à l'air
 gelant, pendant cinq & même six jours,
 & qui ne donnoient aucun signe de vie pen-

dant plusieurs heures, ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des mains, » des pieds, aux talons, aux oreilles, au » nez, aux levres, des enfans sur-tout, & » principalement en hiver, quand ces ex- » trémités passent subitement du chaud au » froid & du froid au chaud, une enflure » ou un gonflement, qui, dans les com- » mencements, n'occasionne que peu de » chaleur, de douleur & de démangeai- » son; » quelquefois ces tumeurs ne passent point ce premier degré, & se guérissent sans secours; d'autres fois, & on peut appeller cet état le second degré, soit qu'on ne leur fasse rien, soit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaison, la douleur augmentent considérablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts, par la douleur, le gonflement, l'engourdissement; le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies, qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légère excoriation, qui devient bientôt ulcere, souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup de pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent

dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dé-génere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engorge-ment des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorigiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congé-lation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plu-tôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons; la principale, que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible; la seconde, que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les en-fants, parce que leur foiblesse & la sensi-bilité de leurs organes augmentent néces-sairement l'effet des impressions étrangères. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puis-samment à produire les engelures, & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même temps humide, & que les par-ties passent ainsi d'une espece de bain tiede au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté

pendant quelques heures, en voyage, des gants pelissés, dans lesquels ses mains furent, s'attendrissent, & se remplirent de sang, parce que l'effet constant du bain tiède est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée, il sentit une demi-heure après avoir quitté les gants dans un air assez froid, les premières attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentiments tous les hivers.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presque inconnues dans les pays chauds, elles ne sont pas communes dans les pays du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du paysan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des éléments, est, & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche, dont on ménage la peau aux dépens de sa santé : mais parmi les enfants de la même classe, qui paroissent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par-là même éprouver à peu près les mêmes impressions, & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures.

DES ENGELURES. 137

Les uns en font cruellement affligés, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps; d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-legeres & de très-passageres. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & surtout de celle des mains; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfants qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfants malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme qui, ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie; & les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures, premièrement de les prévenir, en second lieu de les guérir si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid; il faut, pour les prévenir, 1^o. endurcir la peau, 2^o. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3^o. éviter autant qu'il est possible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & les enfants élevés à cette pratique sont ordinairement moins tourmentés des engelures que les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper pendant quelques moments dans l'eau froide tous les matins, & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode, qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité

pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela il faut 1^o. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont des degrés pratiqués entre le poële & le mur,) nuit aux enfants & aux adultes de plusieurs façons. 2^o. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3^o. Il conviendrait aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonstances particulières ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants, dès l'âge de trois ans, jusqu'à celui de douze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommo-

doit dès que le ralentissement des chaleurs diminueoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens assez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abrégier le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déjà dit, sans secours; ou s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remèdes suivans; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation, dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & à la neige.

Il n'y a aucun remède qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide, ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible; c'est le seul dont je me sois servi après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

Les premiers moments que la main est dans l'eau, on éprouve une légère douleur, qui diminue peu-à-peu; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais

bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main bien essuyée dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains elle désenfle, la peau se ride, en continuant elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'appaîser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & long-temps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être fuit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remède; il paroît trop actif, il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeur, augmente le mal au-lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette dernière raison, ou quelque autre circonstance, comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des règles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remède, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs, c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaufsons de la même espee, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiède, qui soit en même temps résolutive & émolliente, telle est la décoction si vantée de pelure de raves, dont on augmente l'efficace en y ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N^o. 71. L'on peut en faire plusieurs autres, qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires, & avec le saltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux, agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on

peut quelquefois avec beaucoup de succès, au-lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud est un des plus puissants remèdes; celles d'asphalte ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après les bains, il faut éviter l'air; c'est en l'éloignant que des pattes cirées seroient très-utiles, c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée, mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fièvre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N^o. 20, & même saigner si la fièvre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisième degré, & qu'il y a ulcération, il

faut, outre un régime des convalescens affez sévère, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération une emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans une peau lisse ou des pattes cirées.

L'on ne guérit point des engelures un peu fortes aux pieds sans faire garder le lit pendant quelques jours.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, se prévient par les remèdes qui guérissent l'inflammation : si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies, descentes, ruptures*, que le payfan désigne en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance, plus souvent l'effet des pleurs violents, des convulsions, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la première enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, est celle qui dépend du passage d'une partie des intestins, ou de la coëffe, dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfans, on la guérit presque toujours en faisant porter constamment

ment un bandage, qui ne doit être que le triège, avec une pelote de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aîne, à l'endroit du passage, une emplâtre astringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfants jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triège est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vite à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquièrent quelquefois un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable, & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors

L'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoir adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens. Il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très-souvent mortel; il arrive quand la partie des intestins qui est dans les bourses s'enflamme; alors acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimée, il survient des douleurs aiguës, le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissé sortir ne peut plus les laisser rentrer, les vaisseaux même étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entièrement interceptée, il ne passe rien, il survient des vomissemens continuels, (c'est l'espece de *miseréré* dont j'ai parlé §. 320,) le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses; quand le malade s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute. (a)

(a) L'étranglement occasionné par les excréments accumulés dans la partie tombée des intestins, &

Q. 479. Le meilleur remede c'est 1^o. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2^o. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3^o. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heure. Ce remede appliqué d'abord a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiède de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisieme jour. Les heureux effets de la fiente

celui qui est l'effet de l'inflammation, ont des symptomes différens connus des bons Chirurgiens; mais ce détail ne peut pas avoir lieu ici.

de vache, toute chaude, que j'ai constatés par plusieurs observations, ne me permettent pas d'omettre de l'indiquer ici comme un remede efficace.

On peut se servir avec succès, pour composer ces cataplasmes, au-lieu d'eau commune, d'un mélange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge; c'est l'eau végétal de Mr. GOULARD, célèbre Chirurgien de Montpellier, remede utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais qui, malgré les assertions de Mr. GOULARD, conserve la vertu astringente du plomb, & doit être par-là même employé très-sagement.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisants, il faut essayer les lavemens de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remedes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désespéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisants; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce si elle ne sauve pas. Quand on

la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants, que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au-lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premières éditions de cet ouvrage, combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévèrement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais; aussi un arrêt souverain, heureusement émané, vient de l'interdire.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements, ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N^o. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple*, étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent indiquent quelque vice dans les tempéraments, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire, mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans

son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*, c'est une matiere purulente, si épaisse & si ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier, sous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de sureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite, les douleurs cessent entièrement, & la grosseur disparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N^o. 66, ou s'il reste beaucoup de dureté dans le voisinage, le cataplasme de mie de pain & de lait.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravasée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piqûre, d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence, mais la nature du mal est tou-

jours la même, & demande des remèdes de même espece : ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des symptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge, les doigts voisins & toute la main enflent. On observe, dans quelques cas, une fusée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, se continue presque jusqu'au coude; & il n'est pas rare que les malades se plaignent d'une douleur très-vive sous l'épaule, quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fièvre avec les accidents, ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très-pressant s'il n'est promptement secouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très-profonde, âcre, ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard, la der-

niere phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne périsse pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fièvre; & si elle est très-forte, & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1^o. l'on trempe long-temps le doigt, dès les commencements du mal, dans l'eau un peu plus que tiède; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entièrement le mal. Mais, malheureusement, on croit que ces petits commencements n'auront point de suite, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2^o. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la

suppuration commence ; avant ce temps-là tous les remèdes âcres sont très-dangereux. L'on emploie aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très-importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N^o. 66, étendu sur une toile ; ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès & guérit radicalement, par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point l'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on desseche en

les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, ou gangrene, il faut nécessairement consulter un Chirurgien, ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remèdes essentiels contre la gangrene; le kina, N^o. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la decoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est très-cher, mais on peut y suppléer par une decoction d'autres herbes amères & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient, dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très-sensible, & très-aisé à distinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait séparation entre le vif & le mort.

Des Échardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardon, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est

d'aucune conséquence : & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiède, ou tenir la partie dans un bain tiède. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris; ou si c'est à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut sur le champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue: mais ce secours devient inutile, & même dangereux, si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeur, des cataplasmes très-émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très-émolliente; on emploie ordinairement celle de lievre, qui est effectivement très-propre à assouplir la peau, à en diminuer la résistance, & à laisser ressortir le corps. Mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique; & il n'y a de sympathie bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal faites, & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible; j'ai vu des maux très-fâcheux, pour avoir attendu trop tard.

§. 591. Quelquefois l'écharde, après avoir traversé très-douloureusement la peau, pénètre d'abord dans la graisse; la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émollients & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît une quantité étonnante: cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent trop de laitages, ils guérissent par le changement de régime, & les pilules N^o. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommo- dent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire 1^o. en

les liant avec une soie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les desséchant par quelques applications un peu corrosives, comme le lait de feuilles de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale : mais, outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir, sur-tout du dernier, ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pétris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles : j'ai vu depuis peu de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des foulers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues; & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi, au-lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansément journalier, y appliquer une emplâtre de diachylon simple, ou de gomme ammoniac amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors que d'éviter les causes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts. Évanouissements, Hémorragies, Accès de convulsions, Suffocations, Suites de peur, Maux produits par des vapeurs nuisibles, Poisons, Douleurs excessives.

Des Évanouissements.

§. 494. **L'**ÉVANOUISSEMENT a plusieurs degrés; le plus léger, dans lequel le

160 DES ÉVANOUISSEMENTS.

malade se sent toujours, & entend sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*, accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*; c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls soit entièrement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide; ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1^o. le trop de sang, 2^o. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3^o. les embarras dans l'estomac, 4^o. les maux de nerfs, 5^o. les passions, 6^o. quelques maladies.

Des Évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouve-

ment du sang, comme des aliments ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café, des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud, beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion; sur-tout si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretieres au-dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus de quelques minutes, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras, qui ranime très-prompement.

5°. Après la saignée, on fait très-bien de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire, de demi-heure en demi-heure, quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause sont fréquents, il faut,

162 DES ÉVANOUISSEMENTS.

pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas §. 544, en parlant des personnes qui sont trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissements occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précédent ou suivent l'évanouissement.

Des Évanouissements occasionnés par la faiblesse.

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorragies, après des évacuations ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera-morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui, en privant des aliments nécessaires, produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissements par les remèdes qui conviennent à chacune. Ce détail seroit déplacé ici; mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement sont à

DES ÉVANOUISSEMENTS. 163

peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorragies, dont je parlerai plus bas; on peut les réduire aux suivans.

1°. Il faut étendre les malades sur un lit, où on les couvre, & on leur frotte avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très-spiritueuses, comme l'eau des carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin chauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin chauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler aisément, on leur donne du bouillon avec un jaune

164 DES ÉVANOUISSEMENTS.

d'œuf, ou un peu de pain ou de biscuit trempé dans le vin avec du sucre & de la canelle.

7°. Enfin pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante, comme les panades au bouillon, des œufs à la coque, très-frais & très-peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissements qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée sont ordinairement très-passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit; & les personnes qui y sont sujettes les préviennent, en se faisant saigner couchées. S'il est un peu fort, du vinaigre senti seulement, ou avalé avec un peu d'eau, y remédie très-bien.

On trouvera, §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Évanouissements occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu, §. 308, que les indigestions occasionnoient des évanouissements, & si forts même, qu'ils exigeoient

des secours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité, ou de leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des aliments gras, jettent dans un mal-aise & une angoisse très-souvent accompagnés d'évanouissements. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les especes précédentes, en lui faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel, c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède, qui noie ces matieres, en émouffe l'acreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légère infusion de camomilles, de sauge, de fureau, de chardon bénit, de thé, opere à peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles operent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très-bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son

anéantissement, qui dure souvent assez longtemps, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premières especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même temps, le matin à jeun, une prise de la poudre N^o. 38, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablir les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différents, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même temps foible & très-sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les fatigue, elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas; & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après avoir mangé, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans

ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit : mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre que les autres especes.

Des Évanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presque entièrement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici par maux de nerfs que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvements irréguliers, c'est-à-dire, des mouvements sans cause extérieure au moins sensible, & sans un acte de la volonté ; ou des mouvements beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple la *mere*, &

comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs, aucune, ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, sans causes évidentes, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes par-là même doivent varier infiniment, suivant les branches des nerfs qui se dérangent. L'on comprend aussi pourquoi les *vapeurs* d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre; pourquoi les *vapeurs* d'un jour ne ressemblent point, chez la même personne, à celles du lendemain; l'on comprend encore que les *vapeurs* sont un mal très-réel, & que cette bizarrerie dans les symptômes, qui étant incompréhensibles pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des *vapeurs*, & que l'on n'est pas plus maître de ne pas en avoir que de ne pas avoir un accès de fièvre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac,

l'estomac, irritation qui produit la contraction de cet organe. Si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade sera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique, & ce cas n'est pas rare.

Si un faux mouvement, dans les nerfs qui se distribuent dans le poumon, vient à resserrer les petites vésicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs qui se distribuent à la peau, viennent, par une suite de ces mouvements irréguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui doivent s'évacuer par cette voie se rejeteront, ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeurs, ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différents symptômes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause, quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable: c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés, parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop ferré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot, par beaucoup de causes, presque insensibles pour les gens bien portants, mais qui operent un effet très-violent sur ces personnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier, en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement sort absolument de

DES ÉVANOUISSEMENTS. 171

mon plan. (a) Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuans, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes trop rafraîchissans & trop relâchans, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire, leur font en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remèdes qui fortifient, sans irriter & sans échauffer; que la vie active,

(a) Il n'y a point de maladies qui dépendent d'un plus grand nombre de causes différentes que les maux de nerfs, & il n'y en a point qui exigent, par-là même, des traitemens plus variés. Cette vérité paroît n'avoir pas encore été généralement assez connue, & l'on est surpris de voir proposer des méthodes générales pour tous les maux de nerfs, sans attention à la différence des causes qui les entretiennent. Les méthodes des uns sont diamétralement opposées à celles des autres, tous cependant ont eu des succès, & cela même prouve la nécessité d'employer des moyens aussi variés que les causes du mal. Je suis entré, à cet égard, dans les plus grands détails, dans un ouvrage sur ces maladies, que je croyois presque fini il y a quelques années, mais auquel il ne m'a pas encore été possible de mettre la dernière main, & dont j'ai mieux connu toute la difficulté, par la multitude des cas nouveaux que j'ai vus, & qui m'ont développé toute l'étendue de mon entreprise. Les maux de nerfs tiennent à tous les autres maux, & leur traçation est intimement liée à tout ce qu'il y a de plus difficile dans la théorie & la pratique de la Médecine; je le vois trop pour n'être pas effrayé de la tâche que je m'étois imposée, parce que j'en avois d'abord mieux senti l'utilité que les difficultés.

172 DES ÉVANOUISSEMENTS.

les chambres & les lits froids, le grand air, sur-tout le matin, l'exercice, sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remedes de l'espece la plus fréquente de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent, & rendent absolument inutiles tous les remedes.

Des Évanouissements produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tué sur le champ; mais ces cas sont rares; & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article séparé, je dois dire ici un mot de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil, plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance: le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état, tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale, comme de la mélisse, ou de la li-

monnade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une grande cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN*, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par-dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espèce par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire; & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôties au sucre.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point si violent que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance, & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre. Quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude, faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavements N^o. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges, qui paroît-roient indiquer un émétique; mais il faut

174 DES ÉVANOUISSEMENTS.

bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état. Si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N^o. 23, ou quelques prises du N^o. 24.

Des Évanouissements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissements qui surviennent dans d'autres maladies ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre, extérieurement & intérieurement, est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuation, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps sont sujettes à s'évanouir fréquemment ; on les ranime avec le vinaigre : mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fièvre, ou de chaque redoublement dans les fièvres continues ; ce qui prouve toujours que la fièvre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succède à une forte tension. Une ou deux cuillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissements est toujours nuisible, excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laissé dans le malaise & dans la foiblesse, les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements, & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui quelquefois occasionnent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements qui attaquent les vieillards sans cause manifeste sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez, qui surviennent dans les fièvres inflammatoires, sont ordinairement une crise favorable, qu'il faut bien se garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devint excessive, & ne fit craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants, comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang; cet évanouissement arrête l'hémorragie, & se dissipe sans autre secours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois, il survient défaillances sur défaillances, sans que le sang s'arrête, il y a même de légers mouvements convulsifs, & du délire; alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement, & même, sans attendre ces symptômes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. « Tan-
» dis que le pouls est encore assez plein,
» que la chaleur du corps reste égale par-
» tout jusques aux extrémités, & que le vi-

» sage & les levres font colorés de rouge ,
 » on n'a rien à redouter de l'hémorragie ,
 » fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à être
 » tremblant, lorsque le visage & les levres
 » font pâles, que le malade se plaint de
 » mal de cœur, il faut arrêter l'écoulement
 » du sang. »

Et comme les remèdes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt que d'attendre trop tard. Je n'en connois pas de plus efficaces que les suivants.

§. 513. 1^o. On applique des bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on met les jarretières, & on les serre fortement, afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2^o. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiède jusqu'au genou; en relâchant les vaisseaux des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le sang à la tête; si elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vitesse au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie est arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher; mais il faut bien se garder de les desserrer tout-à-fait toutes à la fois.

3°. On fait prendre toutes les demi-heures seize ou vingt grains de nitre, & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez d'abord horizontalement, qu'on relève ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remède ne réussit pas, la *liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN, employée de la même façon, réussit à coup sûr, & dans les campagnes, où l'on n'a souvent ni l'un ni l'autre de ces remèdes, de l'eau-de-vie, & même de l'esprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réussissent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remède N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte aussi haut qu'il est possible dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aisément, ou dans un canon de plume qu'on remplit de cette poudre; on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur; mais la première méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent; ce détache-

ment se fait peu-à-peu, & la ténite ne ref-
fort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée,
parce que je la crois inutile, & que si quel-
quefois elle arrête le sang, d'autres fois elle
l'anime; ni des anodins, dont l'effet est
constamment de déterminer plus de sang
à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque
ne doivent être jamais employées, elles ont
quelquefois produit les accidents les plus
fâcheux; mais quand l'hémorragie dure trop
long-temps, on peut permettre cette appli-
cation, ou celle de vinaigre sur le front.

Dans toutes les hémorragies, le repos,
les ligatures, & l'usage des boissons N^o. 3
ou 4, sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fré-
quentes hémorragies doivent se conduire de
la façon prescrite dans le chapitre suivant
§. 545, peu souper, éviter toutes les cho-
ses âcres & spiritueuses, éviter les endroits
trop chauds, & ne se couvrir la tête que
très-légèrement.

Quand on a été sujet pendant long-temps
à des hémorragies, si elles finissent, il faut
diminuer ses aliments, se faire saigner de
temps en temps, & prendre quelques laxa-
tifs, sur-tout le N^o. 24, & souvent le soir
du nitre.

Les hémorragies sont très-fréquentes chez
les jeunes gens depuis l'âge de huit ou neuf
ans jusques à celui de dix-huit ou vingt,
& ordinairement sans aucun danger. Mais

comme elles prouvent beaucoup de sang & de mouvement dans le sang, elles indiquent qu'ils doivent éviter les aliments & les boissons qui nourrissent beaucoup & qui échauffent.

Des Accès de convulsions & d'épilepsie.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remèdes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remèdes aggrivent le mal; mais on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un ser-

DES CONVULSIONS. 181

vice essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remèdes qu'on leur conseille. S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci : il y en a quelques espèces qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remède, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruption pendant des jours, & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès : les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remèdes qui passent pour les mieux indiqués redoublent souvent l'orage, au-lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du fureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien d'autre.

Des Accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours, ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poumon, ou d'un engorgement de sang dans le poumon, ou d'un engorgement de cette même partie produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, & l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause, voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des aliments succulents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement, quand le pouls est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit, 1^o. par la saignée du bras très-abondante, & réitérée, s'il est besoin.

2^o. Par des lavements.

3^o. Par beaucoup de tisane N^o. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4^o. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement; voyez §. 55.

DES SUFFOCATIONS. 183

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1^o. de donner toutes les demi-heures une demi-tasse de la potion N^o. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2^o. de faire boire abondamment de la boisson N^o. 12; 3^o. d'appliquer aux gras de jambes deux forts véficatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée, de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remède N^o. 25, dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N^o. 12, réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N^o. 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficace d'une façon sensible.

Des Suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur : delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissemens, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies en dépend, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école

devoient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeler la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très-peu de personnes qui leur soient très-familieres, leur donner quelques tasses de boisson chaude, & sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiède, dans lequel on les laisse une heure s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, & que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, dont la dose ordinaire est de seize jusques à vingt gouttes, ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroif-

186 DES SUITES DE LA PEUR.

sent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil, & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remèdes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu, quand on brûle de la braise & surtout du charbon, dans une chambre fer-

DES VAPEURS DU CHARBON. 187

mée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont, sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement; & s'ils n'ont pas la présence d'esprit, ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut, pendant deux jours, des tournoiements de tête & des vomissements presque continuels, pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, « & elle tue » en produisant une affection soporeuse, ou » apoplectique, mêlée cependant de quelque chose de convulsif, comme le prouve » assez la clôture de la bouche & le serrement des mâchoires. »

L'état du cerveau dans les cadavres, démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poumon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, « que les malades attaqués de la vapeur du charbon ont ordinairement tout » le corps d'un tiers plus gros que dans

» l'état naturel ; le visage , le col & les
 » bras sont gonflés , comme s'ils avoient
 » été soufflés , & la machine semble dans
 » l'état de violence qu'auroit éprouvé quel-
 » qu'un qu'on auroit étranglé , & qui au-
 » roit long-temps combattu avant que de
 » succomber. »

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à temps , sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air ; ou , s'il leur reste du mal-aise , un peu d'eau & de vinaigre , ou de la limonade , bus chauds , les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance , & que le pouls est presque insensible , s'il y a quelques moyens de ranimer la malade , ils consistent :

1^o. A l'exposer dans un air très-pur & frais. Sans cela tous les autres secours seroient absolument inutiles.

2^o. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante , qui le ranime un peu , comme l'esprit volatil de sel ammoniac , le sel d'Angleterre , &c. Ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3^o. A lui faire une saignée au bras , ou , ce qui seroit peut-être à préférer , à la jugulaire.

4^o. A lui mettre les jambes dans l'eau tiède & à les bien frotter.

5^o. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre , avec du nitre.

6^o. A lui donner des lavemens âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spas-

me, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN; l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique est nuisible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers, qui font de la braise, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & la vapeur dont cette cave est pleine les saisit quelquefois au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiment & périssent, si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces sortes
 » d'accidents, c'est en descendant dans la
 » cave, d'y jeter du papier ou de la paille
 » enflammée; s'ils brûlent tout-à-fait, on
 » n'a rien à craindre de la vapeur; quand
 » ils s'éteignent, il ne faut point entrer dans

» la cave ; mais on met à la porte , après
 » avoir ouvert le soubirail , une botte de
 » paille qu'on allume , & qui sert comme
 » de ventouse pour attirer avec force l'air
 » extérieur ; on essaie de nouveau si le pa-
 » pier brûle , & s'il ne brûle pas , on re-
 » nouvelle la paille allumée. »

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ou-
 vert n'est pas à beaucoup près aussi dange-
 reux que le charbon proprement dit , dont
 le danger vient de ce qu'en l'étouffant , par
 les moyens en usage pour cela , on a con-
 centré toute la partie sulphureuse qui en fait
 le danger ; mais il n'est cependant pas en-
 tièrement dénué de ce principe nuisible ,
 sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur
 les charbons allumés , avant que de les por-
 ter dans une chambre , ou d'y mettre un
 morceau de fer qui se charge d'une partie
 de ce soufre narcotique & mortel , a un cer-
 tain degré d'utilité , mais ne suffit pas pour
 éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents sont
 passés , qu'il ne reste que de la foiblesse ,
 de l'étourdissement , du dégoût , il n'y a rien
 de mieux que de la limonade mêlée à un
 quart de vin , dont on prend fréquemment
 une demi tasse avec un peu de croûte de
 pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin ,
 & en général de toutes les liqueurs qui fer-
 mentent , comme la biere , le cidre , &c.
 a quelque chose de vénéneux qui tue , tout

comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave, où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entièrement, qui étoit si insensible, qu'il ne s'aperçut qu'au bout de plusieurs heures, d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet, destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés depuis très-long-temps, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs

qui s'en exhalent produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, opèrent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée de lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poulmon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525; la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remèdes différents; mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive acreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue
avec

avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remèdes c'est d'avalier des torrents de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiède; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume: quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit le progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la première fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est

de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents, sont quelques especes de ciguë, soit l'herbe, soit la racine; les fruits de la belle dame, (*bella donna*) que les enfants mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'àcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissements même sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiède, légèrement salée ou sucrée, & faire vomir aussi promptement qu'il est possible, avec les remèdes N^o. 34 ou 35, ou si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine d'*œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, ils furent tous très-malades; & l'émétique N^o. 34, joint aux lavements

& à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul, qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c., il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voy. §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des Douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus, mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connoître la nature ni la cause, l'on peut, en attendant qu'on ait consulté : 1^o. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer,

fi, fans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2, les laits d'amandes N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si, après tous ces secours, la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, séchées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir; & l'on se trompe très-souvent en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des Remedes de précaution.

§. 538. **J'**AI indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie; & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes, qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes, il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede, pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de disposition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureusement du goût pour les remedes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la

Providence a faits aux hommes pour la rétablir ; abus qui , lors même qu'il ne détruit pas la santé , fait que dans la maladie , ce corps , à qui les remedes sont devenus familiers , n'en ressent presque plus les effets , & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu , s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas. 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu , ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation , ou quelqu'autre accident , si on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies , les contusions , qu'on saigne une femme grosse si elle a une toux violente , qu'on saigne , par précaution , dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois , pour appaiser une douleur excessive , qui ne dépend point cependant de trop de sang , ou d'un sang enflammé , mais qu'on calme un peu par la saignée , afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières , on peut établir que le trop de sang , & un sang enflammé , sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du

fang par les symptomes qui accompagnent les maladies que cette cause produit ; j'en ai parlé, & j'ai en même temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptomes qui font connoître que l'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mène. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viande, si l'on boit des vins nourrissans, si en même temps l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit le plus souvent que de pain, de végétaux, & d'eau, choses peu nourrissantes ; puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort, des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge, 5°. Un engourdissement extraordinaire ; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité non ac-

coutumée à se lasser après quelque mouvement ou quelque travail, un peu d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légère défaillance, surtout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, sur-tout quand on baïsse & qu'on relève tout-à-coup la tête, & après le sommeil. 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une espede de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes, & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-différente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptômes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très-fortes, dont les seuls Médecins peuvent juger.

1^o. Quand on est dans un âge très-avancé, ou dans la première enfance. 2^o. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3^o. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4^o. Quand les extrémités du corps sont souvent foibles, & enflées avec mollesse. 5^o. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents, & qu'on dissipe beaucoup. 6^o. Quand on a depuis long-temps l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par-là même il se forme peu de sang. 7^o. Quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorragies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les sueurs : quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8^o. Quand on est dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions qui empêchent la formation du sang. 9^o. Quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause. 10^o. Quand le sang est pâle & dissous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents, une seule saignée jette souvent dans un état absolument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent, di-

minuent la force de la circulation, & par-là engraisent d'abord, ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin des digestions, jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par-là rendent catarrheux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par-là rendent sujets aux vapeurs, à l'hypochondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien-être; mais, je le répète, il n'en est pas moins vrai que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire, que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contre elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai, que si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer par une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter; (voy. §. 540. N^o. 1.) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire usage soir & matin de la poudre N^o. 20, boire de la tisane N^o. 1, peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée; ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§. 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il

n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa première maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la diffère tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance que, si l'on peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir, afin de réserver la première saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette dernière voie est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mouvement violent & souvent très-fatigant; j'ai vu un grand nombre de maux de nerfs très-fâcheux qui n'avoient d'autre cause qu'un émétique donné mal à propos, ou mal ad-

ministéré. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement ; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, sur-tout un goût amer, la langue & les dents sales, des rapports désagréables, des vents, des gonflements.

2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu-à-peu sans fièvre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissements de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissements, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs

jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptomes, ou quelques-uns de ces symptomes, font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas,) on peut lui donner quelque remède propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissements même, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remède émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particulièrement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre. 3°. Quand la nature est occupée de quelque autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques, pendant les règles; pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire; & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1^o. une grande quantité de sang, (voy. §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine, se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2^o. par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignements de nez; à des crachements ou à des vomissements de sang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3^o. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissements qui en sont souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés, par des poisons âcres; (voy. §. 533.) c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiède, de lait, d'huile, de décoctions d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même

une forte saignée, si les douleurs sont excessives, & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remèdes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës §. 536. N^o. 6^o.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fièvre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile, sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiède.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions; l'estomac ne fait plus ses fonctions; les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très-violentes, le corps ne se nourrit pas, la transpiration se dérange, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfants par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces; souvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en sont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit; mais cela est faux très-souvent, & la plupart des causes qui détruisent l'appétit, ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elles augmentent.

Les personnes, dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoi qu'ils enlèvent une partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guérit par des remèdes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac; ils détruisent réellement, peu-à-peu, cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émetique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en

210 DES PURGATIFS

se privant de tous les aliments nourrissans, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter, sans purgation, les différens mal-aïses qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remèdes N^o. 34 & 35 sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N^o. 21 est un bon purgatif, quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes, on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit-lait miellé, ou d'eau tiède, dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demie de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut pour les purger des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt,

& même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps, & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & se purger le matin, ou au moins à jeun, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres ou à la lune, est ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siecle aussi éclairé, l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remedes dépend du signe sous lequel se trouve le soleil, ou du quartier de la lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe*, ou le quartier favorable pour faire un remede qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remede auquel le jour est bon, & non pas celui qui seroit bon à

la maladie ; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes, & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiède, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir ; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiède, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent ; mais de l'eau tiède sucrée ou mielée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroit quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remèdes, il faut se ménager, pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remèdes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui sont peu en usage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale ; c'est que, quand on prend ces remèdes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concourt au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit les légumes, les fruits, & la sala-

de, l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin : c'est détruire par les aliments qui échauffent le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses qui échauffent puissamment, ou du cresson qui échauffe aussi : c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre ; & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissants, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire ; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & sur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable ; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raison* : parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas man-

ger quand l'estomac répugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus sont absolument incapables ; la seule sobriété guérit des maux presqu'incurables, & rétablit les fantés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Inoculation de la petite Vérole & de la Rougeole.

§. 562. **L'**INOCULATION est cette opération par le moyen de laquelle, en mettant un peu de pus, pris des boutons mûrs d'une personne qui a la petite vérole, dans une légère incision faite à la peau d'une personne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode est en usage, depuis un temps immémorial, à la Chine & dans les grandes Indes ; on l'emploie, depuis plusieurs siècles, dans la Géorgie & dans la Circassie ; elle a été introduite à Constantinople il y a un siècle ; elle est établie, depuis très-long-temps, dans quelques provinces de l'Afrique, & il y a quelques pays en Europe même, (a) dans lesquels on employoit, sans qu'on sache de-

(a) Le pays de Galles, le comté de Meurs, quelques provinces de la Suede & du Dannemarck.

puis quand, des méthodes d'inoculer, qui ne diffèrent de la méthode usitée aujourd'hui que par la façon d'insérer le venin de la petite vérole. Enfin cette méthode fut apportée en Angleterre en 1721 par une femme de beaucoup d'esprit, Mylady WORTLEY MONTAGUE, qui avoit été témoin du succès avec lequel on l'employoit à Constantinople, où M. MONTAGUE, son mari, étoit Ambassadeur.

De Londres, l'inoculation se répandit dans le reste de l'Angleterre, on la porta dans les colonies en Amérique, (il étoit bien juste qu'après leur avoir porté le mal, on leur portât le remède,) & successivement on l'a essayée dans la plupart des Etats de l'Europe. Elle a essuyé des contradictions presque dans tous, ce fut toujours le sort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns elle les a surmontées & s'est solidement affermie; dans quelques autres elle chancelle encore: il y en a où elle a été rejetée après y avoir été décriée par des imprudences; & ce n'est que du temps, seul vrai destructeur des préjugés, qu'on doit espérer son établissement universel.

§. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penser à donner une maladie à quelqu'un qui se porte bien; & il faut sans doute de fortes raisons pour se décider à prendre ce parti. Ces raisons sont tirées des caractères de la petite vérole, des circonstances qui influent sur l'issue de cette maladie, & des succès de l'inoculation.

§. 565. Les caractères de la petite vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, sont premièrement sa généralité : le plus grand nombre des hommes l'a une fois en sa vie; il n'y en a pas une quinzième partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempts. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'est pas une seconde. Je fais qu'on cite quelques exemples du contraire, mais ils sont si rares qu'ils ne font presque pas une exception à la généralité de la règle. En troisième lieu, la petite vérole, considérée dans sa généralité, est une maladie très-dangereuse, & si elle est très-douce dans certains temps & pour beaucoup de gens, elle est funeste pour d'autres & dans d'autres temps. Des calculs exacts ont démontré à de bons observateurs, & démontreront, par-tout & en tout temps, à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque chose, que jusqu'à présent cette maladie tuoit au moins la septième partie des personnes qu'elle attaquoit; & personne n'ignore que plusieurs de ceux qui échappent, restent défigurés, estropiés, ou languissants le reste de leur vie.

§. 566. Les ennemis de l'inoculation (car l'inoculation a des ennemis) ont voulu infirmer la vérité de ces propositions. Ce n'est point ici le lieu de faire voir tous les sophismes de leurs arguments; mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique, & au sentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été pré-
venu

venu sur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'esprit de faux préjugés, ou alarmé la conscience par des scrupules chimériques. Quiconque n'a pas eu la petite vérole; la craint, parce qu'il fait que chacun doit l'avoir, & qu'elle est dangereuse; quiconque l'a eue, ne la redoute plus, parce qu'il fait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite vérole étoit toujours bénigne, il auroit été inutile de l'inoculer; si elle étoit toujours maligne, on n'auroit pas osé le faire; mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très-douce, d'autres fois très-cruelle; on a observé les circonstances dont paroïssoit dépendre cette différence; & on en a conclu qu'en la donnant dans les circonstances dans lesquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable, on en éviteroit le danger. Ce raisonnement étoit exact, & l'événement l'a justifié. Il faut même que ce raisonnement fût bien naturel, puisque l'inoculation se pratiquoit dans les trois parties de l'ancien monde, sans aucune communication entre les lieux où elle se pratiquoit; & ce singulier concours paroîtra, je crois, à quiconque voudra bien l'examiner sans préjugé, un argument très-fort en faveur de cette méthode.

§. 568. Le parallele, entre la petite vérole naturelle & la petite vérole inoculée, ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les registres de deux hôpitaux, consacrés, l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux maladies, & c'est ce qu'on a fait à

Londres. Le relevé des registres de vingt ans a fait voir que dans l'hôpital de la petite vérole naturelle, de neuf malades il en meurt deux; & dans celui de la petite vérole inoculée, de trois cents quarante-cinq il en meurt un.

Il est bien vrai que la petite vérole n'est pas par-tout aussi meurtrière que dans cet hôpital, & il faut s'en tenir à cet égard aux observations de MM. JURIN & SCHEUCZER, & établir d'après les relevés qu'ils ont pris de plusieurs nécrologes de ville & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux; ainsi la proportion entre le nombre des morts & des malades, dans la naturelle, étant de deux à treize, & dans l'inoculée, de deux à six cents quatre-vingt & dix, l'avantage de l'inoculation sur la petite vérole naturelle est déterminé par la proportion de 690 à 13, ou de $53\frac{1}{3}$ à 1; & je suis convaincu que ce calcul est encore au-dessous des avantages réels de l'inoculation, dirigée par des Médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause, & qui, loin de perdre un malade sur 345 inoculés, inoculent des milliers de personnes sans en perdre aucune; mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied-là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira, sans doute, à tout pere raisonnable & sensible, de savoir que l'espé-

rance de conserver son enfant, en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite vérole naturelle, comme 53 à 1, pour qu'il ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il suffira au Prince de savoir que de 690 de ses sujets, il en mourra au moins 106 par la petite vérole, & que si on les inoculoit, il n'en mourroit que deux sur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne de 104 hommes ne lui paroîtra sûrement point à négliger, s'il mérite véritablement le titre de Pere de ses peuples.

Quand on admettroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecoffe, celle d'un mort sur 164 inoculés; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, a en effet un peu diminuée, & qu'on la réduiroit à 1 sur 10, au-lieu de 1 sur 7, l'épargne seroit toujours de 15 sur 164, & de 64 sur 690.

Il ne faut point oublier, en pesant les avantages de l'inoculation, que le danger de mort n'est pas le seul, comme je l'ai déjà dit, qui accompagne la petite vérole; elle laisse quelquefois des suites plus fâcheuses que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, suivent une proportion plus considérable encore que celle que je viens d'établir par rapport à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume, & un gros supplément, qu'on pourroit appel-

ler les martyrologes, ou même les nécrologes de l'inoculation, dans lequel on a rassemblée, avec beaucoup de soin, tous les accidents arrivés en conséquence de l'inoculation, ou après l'inoculation; car on n'a point fait cette distinction si nécessaire. Ce sont les ouvrages des inoculateurs qui ont fourni presque tous les matériaux de ce livre, dont il ne faut point s'effrayer, quoiqu'il paroisse destiné à produire cet effet. Il prouve seulement que l'inoculation n'ôte pas entièrement le danger de la petite vérole, & aucun inoculateur sensé ne l'a jamais dit; cela ne peut être échappé qu'à quelqu'enthousiaste, car l'inoculation en a aussi, comme des ennemis: mais il n'infirmes pas le moins du monde la vérité que j'ai établie, c'est qu'elle le diminue extrêmement; vérité irrésistiblement démontrée, & dont les inoculateurs ne s'occupent presque plus: le bâtiment est fini, s'il m'est permis de le dire, & l'on voit sans crainte les différents orages qui peuvent l'assaillir, mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance des inoculateurs qui puissent lui nuire; car, comme je l'ai déjà dit, & je le réitère plus positivement, il en est de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines; on ne peut s'en promettre un heureux succès que quand elles sont faites avec prudence, & par des mains habiles; il ne suffit pas d'inoculer pour éloigner le danger de la petite vérole, il faut inoculer à propos; sans

cela le seul avantage qu'on retire de l'inoculation, c'est que l'application du venin au bras ou à la jambe étant sans danger, & l'impression de ce même venin porté, avec l'air ou la salive, dans la petite vérole naturelle, sur quelque organe intérieur, étant très-dangereuse, on évite, par l'inoculation, cette cause de danger; & c'est une cause très-grave & très-fréquente, dont l'absence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite sans soins, sans préparation, des avantages considérables sur la petite vérole naturelle. Mais il en reste tant d'autres, qu'il n'est point surprenant si l'inoculation mal faite, c'est-à-dire, faite sans avoir éloigné ces autres causes de danger, est devenue funeste. C'est à les connoître, & à les éviter toutes, autant au moins que cela est accordé aux lumieres toujours bornées des hommes, que consiste le secret de l'inoculation. Il a deux parties, le choix d'un sujet bien constitué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'est pas.

§. 570. Les regles qui dirigent dans ce choix, & dans cette préparation, sont fondées sur les observations qui ont fait connoître quelles étoient les dispositions des sujets qui avoient la petite vérole heureuse, & de ceux qui l'avoient fâcheuse.

Quand on trouve des sujets, & il y en a plusieurs, chez lesquels toutes les dispositions favorables sont réunies, sans aucun mélange des défavorables, ils sont préparés naturellement.

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces dispositions manquent : l'inoculateur emploie pour les leur procurer, les remèdes dont l'expérience a démontré l'efficace dans des cas semblables ; & comme la connoissance de ces dispositions fâcheuses, & des moyens d'y remédier, suppose celle de toute la médecine, on sent pourquoi il n'y a que les Médecins qui puissent déclarer un sujet propre, ou non propre pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indispositions, qui auroient pu rendre la petite vérole dangereuse, sont détruites, quand le sujet a acquis les dispositions physiques nécessaires pour l'avoir heureuse, il est préparé.

Ceux auxquels l'inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces dispositions, sont des sujets absolument impropres ; & il n'est pas permis de hâter chez eux l'époque d'une maladie qui doit vraisemblablement leur être funeste. L'on doit sur-tout éviter de regarder l'inoculation comme un remède ; il est arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & a raccommoqué des santés languissantes : mais on ne peut pas prévoir cet effet avec assez de certitude pour en faire un motif & le hasarder. Ce sont des imprudences semblables qui ont occasionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer : on l'employa pour guérir un étique incurable, dont elle précipita la mort ; fut-on juste en la rendant comptable de sa vie ?

§. 571. On peut ranger les causes qui rendent la petite vérole fâcheuse sous quelques chefs principaux.

1^o. L'âge. Elle est d'autant plus heureuse, toutes circonstances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune : l'âge en augmente le danger ; l'on voit cependant des vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée, avec succès, depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de soixante-deux ans.

2^o. La complication d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, sous lesquelles je comprends pour les femmes le temps des règles, de la grossesse, & des couches ; & pour tout le monde l'usage de certains remèdes, qui, pris avant la petite vérole, ont paru la rendre fâcheuse.

3^o. L'air. Il est certain qu'il y a des endroits dans lesquels elle est plus fâcheuse que dans d'autres ; les saisons extrêmement chaudes, & extrêmement froides, en augmentent le danger quand elle est un peu considérable : car celles qui sont très-légères bravent toutes les saisons. Il regne quelquefois des épidémies d'autres maladies très-générales, qui, se compliquant chez quelques sujets avec la petite vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4^o. La crainte. On sait qu'elle empire tous les maux, & quand on craint cette maladie, ce sentiment va en augmentant avec l'âge, & il a les influences les plus funestes, si l'on est attaqué dans un temps où elle est fâcheuse, dans un temps où l'on

n'est pas bien portant, quand on est dans des circonstances défavorables, quand on se trouve éloigné du seul Médecin pour qui l'on ait de la confiance. Le chagrin de la prendre dans un temps où il seroit important de vaquer à des affaires qui ne souffrent pas de renvoi, peut aussi l'aggraver considérablement.

5°. La privation des bons secours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puisque tant de circonstances peuvent rendre la petite vérole funeste, pour une personne qui dans d'autres temps l'auroit eue heureuse, le grand avantage de l'inoculation consiste à la donner dans un temps où aucune de ces circonstances n'existe. C'est cette absence de toutes les circonstances défavorables qui détermine le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfans, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à souffrir pour l'éruption des dents, méthode usitée en Asie, dans quelques endroits en Angleterre, accréditée par de très-grands Médecins, désapprouvée par d'autres; mais contre laquelle je conserve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore, (a) ou, depuis qu'ils

(a) Depuis la troisième édition de cet ouvrage, j'ai inoculé une jeune fille âgée de près de cinq mois, & cela réussit aussi-bien qu'il est possible; elle poussa la petite vérole pendant qu'on la promenoit

ont poussé leurs vingt premières dents, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, & même plus tard quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge, ou plutôt depuis le moment où elles paroissent entrer dans la crise, quelquefois très-longue, du développement de la puberté, jusqu'à ce que les regles aient paru & soient bien établies. Quoique cette crise soit bien moins marquée chez les jeunes garçons, elle a cependant lieu aussi pour eux, & elle est accompagnée, chez quelques-uns, de symptômes assez sensibles : ainsi il y a de la prudence, pour certains sujets, à ne pas placer l'inoculation précisément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la santé, on prendra le temps où le sujet se porte très-bien, sans avoir cependant cet excès de force qui, au moment où l'on va prendre une fièvre inflammatoire, est une disposition nuisible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choisira le moment où la saison est la plus tempérée ; & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru

dans les jardins, le huitième jour ; elle en eut très-peu, elle l'eut très-belle, mais c'étoit l'enfant le plus sain, le plus fort, le mieux constitué qu'il soit possible ; il ne faut point conclure de cet exemple à la généralité, & je continue à croire que cet âge tendre n'est pas celui qu'il faut choisir pour inoculer.

mériter la préférence ; parce qu'alors les enfans font ordinairement bien mieux portans qu'au printemps. Le grand air dans lequel ils ont vécu , le mouvement qu'ils ont pris , les fruits qu'ils ont mangés , leur donnent une disposition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hiver , époque à laquelle ils font souvent incommodés , & qui exige par-là plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans des endroits où la petite vérole soit constamment mauvaise , il est à présumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air , & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où regne une épidémie de petites véroles très-meurtrieres.

Si l'on regne quelqu'autre maladie épidémique , on doit faire attention si elle attaque les enfans : si elle ne les attaque pas , on peut hardiment les inoculer ; si elle les attaque , il faut , ou différer , ou les transporter ailleurs ; ou , si l'on ne peut ni différer ni les transporter , on doit joindre à la préparation que leur tempérament paroît exiger , les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très-générale , qu'il y en a plusieurs différentes , & que la multitude des malades prouve l'insalubrité de l'air , on ne doit pas inoculer ; je n'ai pas voulu le faire ici au printemps de 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit , ce qui me reste à dire sur la préparation est bien

court; parce, je le réitere, que je ne me propose point de mettre des parents à même d'inoculer eux-mêmes leurs enfans, ce seroit pour eux une entreprise très-téméraire; je n'ai de but que celui de leur prouver l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes, appellées par leur vocation à la diriger sans l'avoir faite encore, les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze, & qu'il est bien portant, une diminution dans les aliments, & un choix d'aliments qui ne soient ni fort nourrissans, ni gras, ni salés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois semaines; la privation du vin & du café, s'ils ont déjà, à cet âge, le malheur d'être accoutumés à en faire usage; des bains de jambes tiedes, pendant ce même temps, ou même, s'ils ne paroissent pas avoir la peau souple, cinq ou six bains de tout le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation.

Le choix des aliments consiste principalement à ne leur donner que peu de viande, & seulement des viandes blanches; mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laisser boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau, ou du petit-lait. L'on peut voir ce

que j'ai déjà dit §. 220, sur la préparation convenable pour avoir la petite vérole heureuse.

Quand l'enfant est très-vigoureux & paroît sanguin, on doit lui faire une ou deux saignées, & lui faire prendre du nitre soir & matin, pendant tout le temps de la préparation; ces précautions sont nécessaires pour prévenir l'inflammation, que le venin de la petite vérole produit très-aisément dans des corps si vigoureux.

En inculquant la nécessité de la diete, je crois devoir inculquer aussi celle de ne pas la pousser trop loin: il faut que l'enfant, à la fin de la préparation, se sente plus léger, plus gai, mais il ne faut pas qu'il ait perdu ses forces. C'est en outrant la diete qu'on a dérangé la santé de plusieurs enfants, & sur-tout qu'on leur a gâté l'estomac.

Je ne décrirai point ici les signes d'une bonne santé; ils sont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation: je dirai seulement que quand j'ai trouvé des enfants qui étoient gais, qui avoient l'appétit régulier, le sommeil tranquille, l'haleine douce, le ventre mou, & dont la peau se cicatrise aisément quand elle a été entamée, je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propose à l'inoculation n'est pas bien portant, on doit commencer par lui rendre la santé, avant que d'examiner si on l'inoculera; mais les moyens qu'on emploie pour cela, ne regar-

dent point particulièrement l'inoculation, ils font du ressort de la médecine pratique en général, & en supposent une connoissance exacte.

Il y a un cas très-difficile; c'est quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite vérole est meurtrière, & dont elle a tué plusieurs freres ou plusieurs sœurs. Il faut, avant que de les inoculer, s'être bien assuré de la cause de ce danger, & cet examen est toujours très-difficile; peut-être même qu'il est impossible quand on n'a pas observé soi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cause, il faut la combattre long-temps par les remèdes qu'elle exige; & souvent ils sont très-oppo- sés au régime rafraîchissant qui fait la pré- paration ordinaire des enfants sains.

§. 577. Je dois dire quelque chose de l'opération même. On fait deux incisions à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfère les jambes, de la longueur de quelques lignes chacune; on se sert pour cela ou d'une lancette, ou, ce que je préfère, d'un bistouri bien tranchant; l'incision doit être très-superficielle; il suffit qu'on apperçoive, dans le fond, un léger suintement sanguin; quand il coule du sang pur, l'opération est moins bien faite. (a)

(a) J'ai fait faire pendant très-long-temps les incisions de la longueur de quinze ou seize lignes; mais depuis lors je les ai fort accourcies, & je les réduis à cinq ou six.

On met, dans cette incision, un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec une emplâtre de diapalme, qu'on assujettit avec une compresse & une bande, assez fortement pour qu'il ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on y met quelques brins de charpie; si elle n'est pas considérable, on n'y en met point jusqu'à ce qu'elle le devienne, mais on applique simplement l'emplâtre avec la compresse & la bande, & on continue ce pansement si simple, toutes les vingt-quatre heures, aussi long-temps que les plaies suppurent, terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles, & légèrement tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le faisant passer & repasser sur plusieurs bouts, gros & bien mûrs, d'une belle petite vérole, chez un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, & on le conserve dans une boîte bien fermée. J'ai employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit très-efficacement: j'en ai employé souvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut mieux qu'ils soient récents & n'aient

que trois ou quatre mois ; de plus récents encore méritent la préférence.

§. 578. Après l'opération, l'enfant continue, pendant plusieurs jours, à se porter parfaitement bien ; on le laisse manger comme pendant la préparation, & il continue à sortir s'il fait beau temps. Quand les enfants sont encore très-jeunes, on doit avoir soin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidens, occasionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foiblesse les expose, & qui, dans cette circonstance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres temps.

Quelquefois le quatrième, plus ordinairement le cinquième ou le sixième jour, l'on sent une douleur sous l'aisselle, si l'on a été inoculé au bras ; ou à l'aîne, si l'on a été inoculé à la jambe, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui est une preuve certaine que l'on prendra la petite vérole. On la prend souvent sans avoir eu cette douleur ; mais je n'ai point encore vu, qu'après l'avoir éprouvée, on ne prit pas la maladie.

Le sixième, le septième, ou le huitième jour, quelquefois même plus tard, les inoculés commencent à être las, abattus, dégoutés, inquiets, &, s'ils sont fort jeunes, assoupis ; ils ont un peu de fièvre, mal à la tête, quelquefois soif ; alors ils restent en chambre & n'ont plus envie de sortir. Depuis ce moment, on ne leur donne plus

que des grus d'avoine, ou de l'orge, ou quelques-uns des autres aliments indiqués §. 37 & 38, & on leur fait boire une infusion légère de quelques fleurs convenables, comme sureau, tilleul, bourrache, avec un peu de lait; ou s'ils répugnent à ces boissons, de l'eau simple & du lait; s'ils répugnent aussi au lait, de l'eau avec un peu de sirop, ou même de l'eau pure quand on l'a bonne.

L'on sue ordinairement beaucoup à cette époque, & au bout de quarante-huit, soixante ou soixante-douze heures de ce mal-aïse, les premiers boutons paroissent, & ordinairement au visage. Dès qu'ils ont paru, le malade se trouve beaucoup mieux, l'éruption continue, le bien-être augmente, & souvent, dès le second jour, la fièvre cesse, & l'appétit revient. On peut alors ajouter un peu de pain aux aliments dont j'ai parlé tout-à-l'heure; mais on ne doit point abandonner ce régime jusqu'à ce que la plus grande partie des boutons soient secs; alors on purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le ramène peu-à-peu à son genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fièvre est un peu forte dans les commencements, & sur-tout quand elle est accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fièvre plus fort, dans un enfant robuste, ou dans un adulte, exigent la saignée, plusieurs lave-

ments, des bains de jambes d'eau tiede, le nitre, les laits d'amandes; & ces secours l'abattent très-promptement.

Au-deffous de trois ans, fort rarement au-deffus, les enfans ont quelquefois un ou deux accès de convulsions aux approches de l'éruption; mais ils n'exigent aucun secours particulier.

§. 580. Le nombre ordinaire des boutons est entre cinquante & quatre cents. J'en ai vu plusieurs fois beaucoup moins de cinquante; & trois ou quatre fois, autant que dans une petite vérole discrete très-abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le temps de la suppuration n'occasionne aucune fréquence sensible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fièvre & d'inquiétude pendant quelques heures; un lavement y remédie promptement.

Quand le nombre des boutons est très-considérable, la fièvre de suppuration est marquée comme dans les petites véroles discrettes abondantes; mais cependant à nombre égal de boutons, autant qu'on peut estimer cette égalité, elle est moins forte que dans la petite vérole naturelle, parce que le même nombre de boutons produit une irritation moins forte sur un corps assoupli & adouci par la préparation, que sur un autre. Quelques lavements, un peu de manne, de casse ou de tamarins y remédient très-bien, & dans ce cas on doit sui-

vre les directions indiquées §. 214, & ouvrir les boutons, comme je l'ai conseillé dans la petite vérole naturelle §. 216. En général, la petite vérole inoculée se traite tout comme la naturelle, dont elle ne diffère que dans le degré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet ouvrage sur cette opération, sur laquelle je me suis fort étendu ailleurs; & je m'étendrai bien davantage dans la seconde édition de *l'inoculation justifiée*.

Depuis plus de vingt ans que je l'emploie, je n'ai pas eu un seul malade dont la maladie ait eu le plus léger danger, pas un seul qui ait eu des suites fâcheuses, & pas un seul qui ne m'ait toujours puru très-fait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même succès, à Zurich, à Berne (a), à Basle, à Neuchâtel,

(a) Il est mort un enfant de douze ans l'année dernière (1769) à Berne entre les mains d'un habile Médecin du voisinage qu'on avoit fait venir pour cette opération; mais ce n'est la faute, ni de l'inoculation, ni de l'inoculateur, à qui, malgré toutes les précautions qu'il prit pour être informé exactement, on laissa ignorer que l'enfant avoit eu pendant plus d'un an des dartres très-fortes, & qu'une coqueluche qu'il avoit eue dix-huit mois auparavant l'avoit jetté dans une espèce de fièvre étiq. Passant à Berne à cette époque j'avois été consulté, & je l'avois vu crachant du pus, & dans un état tel que je ne fus pas surpris en apprenant qu'il étoit mort d'une inflammation de poitrine dans le

à Wintrethour, dans presque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ses avantages, & de la futilité des objections de ses adversaires. La proscrire parce qu'elle ne détruit pas entièrement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'est manquer de sens; la proscrire ou la diffamer, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou par des ignorants, c'est manquer d'équité, & se livrer à l'esprit de parti toujours aveugle & toujours mal-faisant.

Si quelque chose peut nuire actuellement à l'inoculation, c'est bien moins les objections de ses adversaires, objections dont on a démontré tant de fois la futilité, que les dissensions qui se sont élevées dans quelques endroits entre les inoculateurs, même sur la meilleure façon d'inoculer. Celle que je viens de décrire & que j'ai employée jusques à présent, avec le succès le plus heureux & le plus constant, est celle à laquelle je me tiendrai toujours; & sans blâmer aucune des autres, je crois, après un examen réfléchi très-attentivement, dont je rendrai compte ailleurs, que c'est celle qui mérite la préférence. Je n'oserois peut-être pas le penser, & sûrement je ne le di-

temps de l'éruption. La prévention qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque à inoculer, & l'envie de faire inoculer un enfant chéri pour lequel on craignoit beaucoup la petite vérole naturelle, fit apparemment illusion aux parents sur le danger de cette réticence.

rois pas, si j'en étois l'auteur, mais c'est celle que les plus habiles inoculateurs Anglois & ceux de deçà la mer ont employée constamment, je n'ai fait que marcher sur leurs traces, & les seuls changements que j'aie faits à leur méthode, sont 1^o. d'avoir adouci la préparation en diminuant la quantité des purgations & l'austérité du régime; 2^o. d'avoir toujours permis de sortir en plein air, jusques à l'éruption, à moins qu'il ne fit très-mauvais temps, aussi long-temps que les malades s'en faisoient plaisir & en avoient la force; 3^o. d'avoir donné la plus grande attention à ce que, pendant tout le temps de la maladie, ils jouissent dans leur appartement d'un air frais, constamment renouvelé, & en leur permettant de ressortir dès que le dessèchement se faisoit, plutôt même quand le temps est très-beau. Il y a plus de singularité que d'avantage à braver toutes les intempéries des saisons; 4^o. d'avoir moins purgé après la maladie, & d'avoir accordé beaucoup plutôt la quantité d'aliments que l'appétit demandoit.

§. 582. L'on me permettra de rappeler ici une comparaison dont je me servis dans un ouvrage qui parut en 1759, (*Lettre à Mr. de Haen,*) & que de très-bons juges ont approuvée.

» Un destin irrévocable assujettit tous
 » les habitants d'un pays à passer une fois
 » en leur vie, sur une planche extrême-
 » ment étroite, sous laquelle coule un tor-

» rent profond, rapide & impétueux. L'ex-
 » périence de dix siècles a appris que de
 » dix personnes qui passent, il y en a au
 » moins une qui tombe & qui est noyée;
 » sans parler de celles qui tombent & qu'on
 » peut sauver, mais qui, ayant été frois-
 » sées contre les rocs, dont le lit du tor-
 » rent est rempli, conservent souvent, pen-
 » dant toute leur vie, des infirmités qui
 » leur font envier le sort de ceux qui ont
 » péri.

» Les mêmes observations, qui ont
 » prouvé le danger de ce passage, ont fait
 » connoître les causes qui le rendent si
 » dangereux. L'on a vu que plusieurs tom-
 » boient par la peur de tomber; d'autres
 » parce qu'ils étoient trop pesants & qu'ils
 » donnoient à la planche de faux mouve-
 » ments; de troisièmes, parce qu'ils étoient
 » attaqués, en passant, de vertiges, de dé-
 » faillance, d'un accès d'épilepsie; de qua-
 » trièmes, parce que la planche étoit cou-
 » verte de glace; de cinquièmes étoient
 » renversés par un orage violent; d'autres
 » périssoient parce qu'ils avoient entrepris
 » ce voyage de nuit; plusieurs femmes
 » enceintes tomboient, par la difficulté
 » qu'elles ont à conserver leur corps en
 » équilibre, & à voir l'endroit où elles
 » doivent poser le pied: un grand nom-
 » bre étoit victime des conseils que des
 » gens bien intentionnés, & mal instruits,
 » comme il en est tant, leur donnoient.
 » Quelqu'un réfléchit & dit, puisque le

» passage n'est pas nécessairement mortel,
 » mais que ce sont les circonstances acci-
 » dentelles qui le rendent si dangereux; puis-
 » que nous devons tous le passer, & que
 » quand nous l'avons passé une fois, il est
 » très-rare que nous le passions une seconde
 » fois; établissons que tout le monde pas-
 » sera dans une époque déterminée par l'ab-
 » sence des circonstances défavorables, &
 » la présence des heureuses. 1°. Avant que
 » de connoître le danger. 2°. Avant que
 » d'être devenu trop pesant. 3°. Dans un
 » temps où l'on n'aura point à craindre, en
 » route, quelqu'accès de maladie. 4°. Lors-
 » qu'il n'y aura point de glace sur la plan-
 » che, & qu'il ne fera point d'orage. 5°. En
 » plein jour. 6°. Les femmes passeront tou-
 » jours avant que de pouvoir être encein-
 » tes. 7°. Tout le monde passera sous la di-
 » rection d'un bon guide, qui déterminera
 » le temps du passage. Tous les gens sen-
 » sés, tous les bons citoyens, sentiront l'u-
 » tilité de ce projet, on l'exécutera, & l'on
 » trouvera qu'il a le plus heureux succès,
 » qu'au-lieu d'une dixième partie des pas-
 » sants qui périssoit, il n'en périt pas un
 » sur deux cents. Les choses étant dans cet
 » état, pense-t-on qu'un pere raisonnable,
 » qui aimeroit véritablement ses enfants,
 » ne crût pas remplir un devoir, & ne sui-
 » vît pas les mouvements d'une tendresse
 » éclairée en leur faisant passer la planche,
 » à l'époque favorable, au risque d'un sur
 » deux cents, plutôt que d'attendre que le

» hafard les y conduifit au rifque d'un fur
 » dix. Si cette comparaiſon eſt juſte, il me
 » ſemble qu'il eſt difficile de réſiſter à la
 » conféquence. »

De l'Inoculation de la Rougeole.

§. 583. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on a auffi inoculé la rougeole, & je dois parler ici de cette méthode, dont on a l'obligation à Mr. Fr. HOME, célèbre Médecin, aujourd'hui Profefſeur en Médecine à Edimbourg, où la rougeole eſt ſouvent très-fâcheuſe, & où, lors même qu'on la regarde comme aſſez bénigne, elle emporte la douzieme partie des malades.

Mr. HOME eſpéra en inoculant, 1°. de diminuer, & même d'éloigner abſolument la mortalité; 2°. de prévenir la toux qui fait cruellement ſouffrir les malades, & qui dépend de ce que la premiere impreſſion du venin ſe fait ſur le poumon où il eſt porté avec l'air; 3°. d'empêcher les maux d'yeux, & les autres ſuites funeſtes, que la rougeole ne laiſſe que trop ſouvent après elle. Il a eu le plaifir de voir l'événement répondre à ſes eſpérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole, Mr. HOME a employé le ſang même pour la transmettre; pour cela, il fait faire une incifion très-légère à la peau d'une perſonne qui a cette maladie, dans l'endroit le plus chargé de boutons, & dans le temps qu'ils ſont le plus animés,

il trempe un peu de coton dans le sang qui coule, & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite vérole, mais un peu plus profondes, puisqu'il veut qu'elles saignent, & qu'on les laisse saigner un quart d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite, le pansement se fait tout comme dans l'inoculation de la petite vérole, à cette seule différence près, qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter; mais je suis porté à croire que ce long séjour du coton, & la profondeur des plaies sont superflus.

§. 585. Mr. HOME fit sa première inoculation le 21 Mars 1758, sur un enfant de sept mois, qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même sur tout le corps, & un écoulement derrière les oreilles, mais qui d'ailleurs se portoit très-bien: il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le septième jour de l'opération; il eut un peu de fièvre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne toussa en tout que six ou sept fois, & n'eut aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & sécha le 3 Avril: la maladie de la peau se guérit parfaitement, l'enfant se porta très-bien.

§. 586. Une suite d'autres observations ont appris à Mr. HOME, qu'on ne doit pas

pas employer du sang gardé plus de dix jours; il paroît qu'il a perdu sa force. 2^o. Que le temps où le virus commence à se développer, c'est le fixieme ou le septieme jour; ce temps paroît plus fixe que dans la petite vérole. 3^o. Que la rougeole inoculée est beaucoup plus douce que la naturelle; l'on n'en meurt point; la fièvre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même degré; plusieurs malades ne touffent point du tout, les autres très-peu; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succedent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternuement, & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable, pendant la force de la maladie, ils sont entièrement guéris dès que la rougeole est seche.

Les plaies ne suppurent pas aussi longtemps que dans la petite vérole inoculée.

§. 587. L'on voit, par tout ce qui a été dit, que dans les pays où la rougeole est aussi fâcheuse qu'en Ecosse, c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire, mais elle seroit aussi très-utile, puisqu'elle épargne aux enfants une toux très-fâcheuse, & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poulmons, que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe, & qu'on pré-

vient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure, on sent que l'inoculation tire ici son plus grand avantage d'elle-même, sans avoir autant besoin de ceux de la préparation que la petite vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite vérole, il est inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des Maladies de langueur.

§. 589. **J**E ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne destine ce chapitre qu'à donner quelques directions, qui, dans certains cas, peuvent en prévenir la formation, & dans d'autres en arrêter les progrès, ou en diminuer les accidents.

§. 590. Les maladies de langueur ont plusieurs causes différentes; & la même cause produit des maladies très-différentes, suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait quelquefois des pierres, ou qui n'aient été trouvées squirreuses; mais les pierres & les squirres produisent des symptômes très-différents dans les poumons, dans le foie, dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces cau-

ses; je dirai un mot de quelques-unes des plus fréquentes, & de quelques maladies les plus communes.

§. 591. Il y a des personnes qui naissent très-foibles, & avec une constitution délicate, qu'elles conservent toute leur vie; elles manquent de force, elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être, parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions, les causes les plus légères les jettent dans le mal-aise. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des aliments, les changements de temps, un peu trop de fatigue, la plus petite altération dans leur sommeil, le plus léger trouble de leur ame, produisent, sur le champ, un changement considérable dans leur santé; & sans avoir des maladies caractérisées, elles ne se portent jamais bien.

§. 592. La façon dont on élève les enfants, peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native, & l'on peut rendre très-sains des enfants nés très-foibles. Je donnerai peut-être un jour le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important; je me borne actuellement à renvoyer à ce que j'en ai dit dans le chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la première enfance, à donner les forces que la nature a refusées, (ce qui arrive souvent, parce qu'au-lieu de voir que les enfants ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les

affoiblit par les remèdes,) il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remèdes.

La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités, elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remèdes très-opposés dont le seul effet certain, c'est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que tous ces secours les diminuent: mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des moyens doux, long-temps continués, & par des attentions de régime plutôt que par des remèdes.

La sobriété doit être leur première loi. Des organes foibles, dont l'action est toujours languissante, peuvent peu digérer, & peu dissiper; si on leur donne des aliments au-delà de leurs forces, ils en sont surchargés & deviennent malades. Non-seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'aliments, mais ils doivent les choisir simples, & faire le moins de mé-

langes qu'il est possible. Le meilleur pain pris très-modérément, des viandes tendres ou rôties, ou cuites avec très-peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très-frais, du lait si leur estomac le digere, du poisson, des écrevisses, doivent être la base de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment, & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût, & éviter les dangers d'une diete entièrement composée de viande, ou au moins de substances animales.

Les aliments gras, salés, fumés, venés, visqueux, pâteux, sont au-dessus des forces de leur estomac & de leurs autres viscères. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre une boisson trop abondante, qui augmente la foiblesse. L'eau pure est la boisson qui leur convient le mieux: quand elles vivent dans les lieux où l'eau est mauvaise, elles peuvent y suppléer par quelque tisane légèrement amere; celle de racine de genévrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infusions bues chaudes, quelque vantées qu'elles puissent être, & toutes les liqueurs, sous quelque nom qu'elles se produisent, leur sont nuisibles, quoique différemment. Les vins qui ne sont ni acides, ni spiritueux, mais huileux, nourrissants, fortifiants, pris de temps en temps à petite dose, sont la seule boisson artificielle dont elles doivent faire usage.

Leur souper doit être léger, & elles doivent se coucher de bonne heure & se lever matin; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé, l'inaction les tue, & après la sobriété, les deux moyens efficaces de rétablissement pour elles, c'est de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement, sans cependant se fatiguer trop tout-à-coup. Tous les jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval, leur sont très-salutaires.

Je fais que souvent ces personnes craignent l'air, vivent renfermées, & font, d'une chambre bien calfeutrée, un tombeau dans lequel elles végètent fort misérablement, enveloppées de pelisses d'un bout de l'année à l'autre, ne se nourrissant que de soupes, & ne s'abreuvent que d'eau chaude. Elles se révolteront en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remèdes. Si leur estomac se trouve embarrassé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an, prendre un peu de rhubarbe, & dans l'entre-deux elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N^o. 54, le kina, les eaux minérales ferrées, pendant long-temps, mais à petites

doses ; les bains froids, peuvent aussi leur être quelquefois très-utiles : & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarrheuses, §. 135.

§. 593. J'ai supposé dans l'article précédent, que ces enfants foibles n'étoient que foibles ; si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sôbre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire ; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer, de très-bonne heure, & dès les premières semaines de leur enfance, si l'on trouve déjà à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espece de vice dont leurs humeurs sont atteintes, il faut, dis-je, employer, dès les premières semaines de leur enfance, les remèdes les mieux indiqués. Leur succès est d'autant plus sûr qu'on les emploie plutôt ; il est plus aisé à cette époque de détruire la cause du mal ; & d'ailleurs quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action, pendant les premières années de la vie, endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit, sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil, aux parents assez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fautes ou leur malheur, & pour ne pas sacrifier la santé & le bonheur de leurs enfants à une fausse honte. Mais je ne puis

entrer dans aucuns détails ; ils ne peuvent pas être abrégés , & ne sont pas de nature d'ailleurs à être saisis par les personnes dont la médecine n'est pas la vocation.

§. 594. Des personnes nées fortes peuvent tomber dans la plus grande foiblesse par plusieurs raisons. Des maladies aiguës souvent réitérées , des hémorragies abondantes , & par-là même les couches fréquentes , les fausses couches , les blessures considérables , des excès en tout genre , de longues fatigues , une suite de chagrins , un long usage de mauvais aliments , un long séjour dans un air mal-sain , ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déjà parlé : il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiquées dans le §. 593 : mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir , que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§. 595. Le dérangement des digestions , ou l'affoiblissement des organes qui servent à cette fonction , est , après la foiblesse générale , une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité , la qualité , le mélange des aliments & des boissons , erreurs qui sont innombrables , & dont presque personne n'est exempt ; on comprendra combien il est aisé qu'il se déränge : si l'on réfléchit à l'importance de ses fonctions , on comprendra quelles fâcheuses suites ce dérangement

gement doit avoir. Les dérangemens de l'estomac sont funestes à la santé, mais ils ne sont pas tous de la même espece, ni pris de là : il y en a de très-oppoſés les uns aux autres ; & les conseils généraux qu'on peut donner avec quelque confiance, se réduisent à un assez petit nombre.

C'est dans ce cas que l'observation de la diete est la plus importante. Le régime ne peut pas être trop simple ; la mastication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'estomac. Tous ceux qui l'ont foible, doivent éviter les aliments gras, salés, fumés, venés, visqueux ; les crèmes, les pâtisseries, les fritures, les viandes de cochon, d'oie, de canard, de fauve, & en général tous les aliments, qui, sans être indigestes, les auront incommodés plusieurs fois, puisque les estomacs foibles sont sujets à des bizarreries, qui font qu'entre plusieurs aliments qui paroissent avoir les mêmes qualités, & être également digestibles, il s'en trouve qui les incommodent assez constamment.

Il est aussi important, pour les personnes dont je parle, de régler la quantité que le choix des aliments ; elles doivent être sur-tout fort attentives à ne jamais manger, qu'elles ne sentent que les derniers aliments qu'elles ont pris sont entièrement digérés. Elles ne doivent boire que de l'eau, & sur-tout elles doivent s'astreindre à souper très-peu. Je répéterai ce conseil plus d'une fois dans la suite de ce

chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il est de la plus grande importance, non-seulement dans les maladies particulières des organes de la digestion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui altèrent aussi le sommeil. Dans cet état, un souper trop considérable produit deux maux : premièrement, il ne se digère pas; en second lieu, il trouble le sommeil; de-là tous les maux qui résultent des mauvaises digestions, & d'un mauvais sommeil; pendant la nuit, l'agitation, la fièvre, le mal de tête; le lendemain le mal-aise, la foiblesse, par-là même l'augmentation du mal; au lieu qu'un souper proportionné à la foiblesse de l'estomac, se digère bien, & laisse jouir d'un sommeil tranquille: & comme de bonnes digestions, & un bon sommeil, sont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes, on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§. 596. Non-seulement les maladies aiguës affoiblissent, & si elles sont fréquentes, rendent valétudinaires, mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées, en laissant dans le corps ces dérangements qui les produisent. Cela arrive comme je l'ai déjà dit §. 25, ou quand elles ont été négligées dans les commencements, ou quand elles ont été mal traitées, ou, quelquefois, quand elles ont

été si violentes, que tous les secours n'ont pu qu'empêcher qu'elles devinssent mortelles, sans pouvoir parvenir à une guérison complète.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui deviennent cause de maladie de langueur, ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différents désordres renfermés dans ces deux classes générales : je ne parlerai que des trois fréquents, un principe de suppuration dans le sang, la corruption de la bile, l'obstruction de quelque viscere; après avoir de nouveau averti combien il est important de soigner les maladies aiguës dès les commencements, de les bien soigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne soient entièrement guéries.

§. 597. Si un malade qui relève d'une maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces, s'il éprouve souvent du mal-aise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, sans différer, s'adresser à une personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les suites pendant qu'il en est, peut-être, encore temps; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux,

on les traite sans réflexion & sans méthode, par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remèdes violents, qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie, ou par des stomachiques échauffants qui, bien-loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fièvre & le dégoût.

§. 598. Des frissons fréquents, sur-tout le soir, une petite toux, des sueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des moments de chaleur incommode, sur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font présumer que le sang est infecté de pus; & c'est une suite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une vomique dans le poumon, on la reconnoît par les symptômes décrits §. 67 & 68.

§. 599. Une autre suite des maladies aiguës, sur-tout putrides, c'est, comme je l'ai dit, une altération considérable de la bile, qui acquiert, pendant la fièvre, un principe de corruption qu'elle ne peut plus perdre. Un dégoût insurmontable pour les aliments, mais sur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un sentiment incommode dans le voisinage de l'estomac, le teint presque toujours un peu jaune, une insomnie totale, des selles très-irrégulières, souvent une diarrhée fétide, sont des symptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 600. Si une fièvre mal guérie laisse

un endurcissement dans quelque partie; une douleur sourde, ou plutôt un sentiment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui sont connoître que ses fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve quand on ne se porte pas bien, sans avoir cependant autant de fièvre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, §. 599 & 600, sont les symptômes qui le sont connoître. Dans plusieurs cas le tact fournit la preuve la plus sûre de l'obstruction; il en fait connoître la situation, l'étendue, le degré.

§. 601. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes especes de racines, de farineux, d'herbages, de fruits; on ne doit boire que de l'eau, du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvements violents, ou un mouvement trop continué, nuisent dans ces deux cas, en augmentant la fièvre & en hâtant par là, la corruption des humeurs.

§. 602. Quoique l'endurcissement de quelque viscere, §. 601, soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voie tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très-long-temps sans en être que très-peu affectées, il arrive aussi souvent, que venant à faire des progrès considérables, non-seulement

les fonctions de l'organe attaqué sont entièrement dérangées ; mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent ; & il en résulte une foule de maladies chroniques , les plus cruelles & les plus incurables : c'est une des causes les plus fréquentes des hydropisies. La guérison de ces tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du Médecin , & beaucoup de patience & de constance dans l'usage des remèdes , de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux , surtout d'herbes , & de fruits fondants , & d'un peu de viande tendre ; l'on doit être très-réservé sur l'usage des acides proprement dits , pris seuls ou à grosses doses , & éviter absolument tous les aliments que j'ai déconseillés plus haut §. 596. Le petit-lait N^o. 17 , les pilules N^o. 18 & celles N^o. 57 , plusieurs eaux minérales , les jus des plantes chicoracées , sont des remèdes très-bien indiqués , & qui ont souvent produit de très-bons effets.

§. 603. Ces endurcissements des visceres , ce principe de pus dans le sang , & cette corruption de la bile se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë : on les reconnoitra aux mêmes symptômes que j'ai déjà indiqués.

§. 604. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur ; les personnes qui en sont atteintes , peuvent trouver quelques directions , pour

en modérer les accidents & en ralentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 605. Celles qui ont la respiration gênée, qui ne peuvent point marcher sans être oppressées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations sans être sujettes aux maux de nerfs, qui ne peuvent pas dormir quand elles ont la tête basse, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui se réveillent avec beaucoup d'angoisse après leur premier sommeil, les personnes, dis-je, chez lesquelles tous ou quelques-uns de ces symptômes se trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très-graves & très-cruelles. Mais comme des symptômes, très-semblables en apparence, peuvent dépendre de plusieurs causes très-différentes & très-oppoées, les seuls avis généraux que je puisse donner, c'est 1°. qu'il est encore plus important dans ces maladies, que dans la plupart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il est plus dangereux, dans ce cas que dans tout autre, de hasarder des remèdes ou violents, ou mal indiqués. 3°. Qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très-petite quantité d'aliments les plus simples, à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violents.

§. 606. Je n'étendrai pas davantage ce

chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légères incommodités, quelquefois par un coup ou par une chute auxquels on n'a pas fait assez d'attention, (voyez §. 442, 453,) que par-là même quand une incommodité quelconque, qui a son siege dans les parties intérieures, reparoît souvent, que quand quelque fonction est souvent dérangée, que quand quelque évacuation ne se fait pas comme elle devoit se faire, on doit d'abord chercher à y remédier; que les remedes pris sans direction & sans méthode sont très-souvent mortels, sont ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un hasard sur lequel il est insensé de compter; enfin, qu'une très-grande sobriété, une grande modération dans les mouvements de l'ame, & une vie active sans excès, sont les seuls remedes qui puissent convenir dans toutes les maladies de langueur.

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans, & des Maïges.

§. 607. **I**L me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsis-

tera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple : ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes ; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays sous le nom de *Maïges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remèdes dont quelques-uns ne font qu'extérieurs & ne font pas toujours du mal ; mais les intérieurs sont très-souvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitants pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artisan, dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misère, en aggravant leurs infirmités, & souvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la

basseffe de chercher à éblouir ses sens, & qui par-là même sera fripponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat, son tuteur, son protecteur, son pere, ne devoit-il pas le soustraire à ce danger, en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays, où les hommes sont précieux & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruisent les uns & emportent l'autre, sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 609. Les Maïges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays comme les Charlatans passants ; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes est continuel, & par-là même, immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils fripponnent d'ailleurs cruellement le peuple, en lui vendant souvent dix fois au-dessus de leur valeur les remedes avec lesquels ils l'empoisonnent.

Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violents, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent, à coup sûr, mortels ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient

guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru; mais l'empoisonneur, qui surprend la confiance du malade & le tue, est cent fois plus dangereux, & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays; il seroit encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglants. L'on inspireroit, peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 611. Son aveuglement, sur cette double espece d'êtres mal-faisants, est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans, l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas, il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes

font sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la fripperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens-là (je dis la même chose des Maïges,) qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la médecine, auroit sauvés, guérissent de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que, rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hasardent des remèdes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les pa-

roiffes, des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de toutes ces propositions.

§. 612. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou six cents payfans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante, &* se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce frippon toléré tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 613. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le défabufer: mais ceux qui le conduisent, doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans proprement ainsi dits: celle qu'il a pour les Maïges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage; & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on con-

fiera le soin de raccommo-
der la plus com-
posée, la plus délicate, & la plus pré-
cieuse des machines, à des gens qui n'ont
pas la plus petite notion de sa structure,
des causes de ses mouvements, & des ins-
truments qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat, chassé de son régiment à
cause de ses coquineries, ou qui a déserté
par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un
ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne,
qu'une foule d'autres personnages aussi vils,
viennent afficher qu'ils remontent les bi-
joux dans la perfection; s'ils ne sont pas
connus, si l'on ne voit pas de leur ou-
vrage, si l'on n'a pas des témoignages au-
thentiques de leur probité & de leur ha-
bileté, personne ne leur confiera pour qua-
tre sols de pierres fausses: ils mourront de
faim. Mais qu'au-lieu de se faire jouail-
lier, ils s'affichent Médecins, on achètera
très-chèrement le plaisir de leur confier sa
vie, dont ils ne tarderont pas à empoison-
ner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces
hommes rares, qui, nés avec les plus heu-
reux talents, ont éclairé leur esprit dès
leur plus tendre enfance, qui ont cultivé
ensuite avec soin toutes les parties de la
physique, qui ont sacrifié les plus beaux
moments de leur vie à une étude suivie &
assidue du corps humain, de ses fonctions,
des causes qui peuvent les empêcher, &
de tous les remèdes; qui ont surmonté le
désagrément de vivre dans les hôpitaux

parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les temps & de tous les lieux : ces hommes rares , dis-je , ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être , pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine ; & on le remettra à des hommes grossiers , nés sans talents , élevés sans culture , qui souvent ne savent pas même lire , qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine , aussi profondément que les mœurs des sauvages Afiatiques , qui n'ont veillé que pour boire , qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson , & ne l'exercent que dans le vin , qui ne se font faits Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroîtra , à tout homme sensé , le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils emploient , si on les comparoit aux besoins des maladies , à qui ils les ordonnent , on seroit saisi d'horreur , & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain , dont la vie , si importante à l'Etat , est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux , sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études , ont cherché à la prévenir , en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui ; c'est que leurs talents pour la Médecine sont un don surnaturel , fort supérieur , par-là

même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie; ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition, ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 616. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du paysan à se procurer les meilleurs secours pour les bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux;

teux ; car c'est une injustice criante que les sommes extorquées par quelques Maïges, ou aux patients, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve, dans un excellent Mémoire sur la population de ce pays, une observation importante, & qui démontre évidemment les ravages des Maïges ; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne ; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village, où le Maïge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. « Il regne, *dit-il*, (à Cottens à la Côte) des pleuréfies & des péripneumonies ; il en est mort quelques payfans de ceux qui, consultant les Maïges, ont pris leurs remedes échauffants ; ceux qui ont suivi la méthode opposée, se sont pres- que tous tirés d'affaire. »

§. 618. Je ne puis pas m'érendre plus long-temps sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériteroit d'être traitée plus

au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puisque les Maïges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux?

§. 619. Après avoir montré le mal, je ferois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet abus homicide, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 620. Le second, & sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé; n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maïges; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits souverains; on devoit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. « Quand » il se trouvoit des Charlatans à Montpel- » lier, on étoit en possession de les mettre » sur un âne maigre & fâcheux, la tête tournée vers la queue; on les promenoit en » cet état, par toute la ville au bruit des » huées des enfans & de la populace, les

» frappant , leur jettant des ordures , les
 » tirillant de tous côtés , & les maudif-
 » fant. » (a)

§. 621. Un troisieme moyen , ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide , & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles , ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci ? L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme , que le vol ouvert & caractérisé , & cela par cette raison simple , c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose ; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas : peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs , sous l'espérance de guérison ? Un remede plus sûr , sans doute , ce seroit de faire sentir au peuple , ce qui est fort aisé , qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné que pour être bourraudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement que l'averfion du crime.

§. 622. Le quatrieme remede , qui ne seroit sûrement pas inutile , ce seroit de retrancher des almanachs ces regles de Mé-

(a) Une ordonnance publiée en 1766 défend tout exercice de médecine dans ce pays à ces êtres mal-faisants , & prouve l'intention bienfaisante du Prince ; mais comme on ne tient point la main à l'exécution , elle devient inutile au peuple.

decine astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payfans morts, (je l'ai déjà dit,) pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie; & qu'en consultant la lune, qui n'a aucune influence, ils négligent les attentions relatives aux autres circonstances, qui en ont beaucoup?

§. 623. Un cinquieme remede seroit l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient, seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir, qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses, & le bonheur de ses compatriotes, se plaint,

en Angleterre, pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point ? » Les secours de Chirurgie & de Médecine ne, trop abondants dans les villes, ne sont point assez répandus dans les campagnes ; & les paysans sont sujets à des maladies assez simples, mais qui, faute de soins, dégèrent en une langueur mortelle. » En proposant l'établissement des hôpitaux, je propose de les établir sur un tout autre plan qu'une multitude de grands hôpitaux très-vantés, qui sont moins, dans le fait, des hôpitaux que des cimétières où vont s'enterrer un grand nombre de gens, qui eussent été plus sûrement guéris en restant exposés dans les coins des rues sans autre ressource que l'eau fraîche qu'ils auroient prié les passants de leur procurer.

§. 624. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient ;) il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médical. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute règle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse ; & si l'on ne peut pas réparer le désor-

dre, il faut, ou défendre, sous de rigoureuses peines, l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prières publiques dans tous les temples.

§. 625. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun peuple ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir, en se mêlant à la foule; mais si ce même Charlatan, au-lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangère, si au-lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les mercures ou dans les gazettes (a); si au-lieu de vendre ses remèdes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville, si au-lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au-lieu d'avoir les chalands du

(a) Après les premières éditions de cet ouvrage, on défendit l'annonce de ces misérables secrets dans les papiers publics; mais les Entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tirent, & bientôt l'intérêt de quelques particuliers prévalut sur celui du Public.

peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entière confiance, hasardera, par une folie inconcevable, le remede le plus risqué, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'elle méprise, parce qu'il fait jouer du cor de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en diffère cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 626. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis long-temps, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François, aussi célèbre par ses talents & ses connoissances, que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasion-

nées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effraieroit. (a)

(a) Au moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon Libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeau Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sr. Tissot, contre le remède universel & son auteur*; & il me demandoit en même temps si je voulois qu'on retardât la distribution, pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui, mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans feing & sans armes, j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothèque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talents sublimes* (pag. 51.) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (pag. 6.) *grand personnage* (pag. 53.) *second Salomon* (pag. 41.) que Dieu a voulu choisir pour être *l'instrument de la Médecine* (pag. 113.) & qui en est le *facultatif* par lettres du Roi (pag. 113.) si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud, fut-il celui qui croit qu'après Dieu il est *le sauveur des hommes*, & qui ne s'en dédiroit pas, dût il être *anathème* (pag. 56.), j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciements, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre, & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencerent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a

§. 627. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite ne font ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe; je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine, c'est que quiconque annonce un

quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines sévères. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'a fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes excuses de ce que je ne déferé pas à son avis; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien & réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes, dont je parle dans ce paragraphe, l'un étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite santé, à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac après le repas, depuis quelques années; les premières prises ne lui firent pas grand'chose, la cinquième occasionna une hémorragie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang: l'autre étoit un homme qu'une suite de veillées avoient échauffé au point que sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupi dès qu'il ne marchoit pas; les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura, & le malade périt au moment où l'abcès se rompit: ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage, dans ces quartiers, de cette poudre miraculeuse à laquelle il faut aussi savoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirèrent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavements; mais elles détruisirent si bien la mucoité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui vouloit s'affreindre.

remede universel est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'oppression de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes, destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie, qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop diffus, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais? Se flattera-t-on de guérir toutes les epilepsies, dont les causes sont très-variées & très-oppoées, par un même remede? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires; & ceux qui les font, seroient, sans doute, punissables juridiquement.

§. 628. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de mala-

dies; ce sont presque toutes des maladies aiguës, je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remèdes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remède dix & vingt fois plus de maladies que j'en indique?

§. 629. J'ajouterai une observation très-importante, & qui sera sans doute présentée à plusieurs lecteurs; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changements dans les remèdes; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 630. Les mêmes considérations ne font-elles pas sentir la nécessité d'une entière docilité, de la part du malade & des assistants. L'histoire des maladies, qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne dé-

montre-t-elle pas & la nécessité de la continuation des mêmes remèdes, aussi longtemps que le caractère de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette infirmité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remède le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle, qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remède est inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre, parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 61. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changements, dans quelques maladies, surtout dans les fièvres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractère des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause, & des remèdes d'une maladie; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on ob-

serve en même temps le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remèdes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves; & l'on peut hardiment décider, que quiconque ordonne des remèdes sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine, est un frippon, & le malade qui les avale une dupe.

§. 632. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé?

Il y en a quelques causes plus particulières au peuple, & qui sont 1°. l'impression mécanique du brillant sur ses sens. 2°. Le préjugé que les Maîges guérissent par un don surnaturel, je les avois déjà indiquées. 3°. L'idée dans laquelle il est assez généralement, que ses maladies font une classe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge. 5°. Peut-être une timidité honteuse. 6°. Une espece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop ca-

valièrement ; crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour son égal, confiance fondée sur cette égalité même. 7^o. Des discours dans son goût, & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui étant censés avoir reçu plus d'éducation, sont regardés comme mieux raisonnants, pour des remèdes vantés, ou même pour quelque Maître accrédité : l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La première est ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le Commis d'un Bureau, où l'on fait payer de gros péages, il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte :

l'on cherche à éloigner les idées de l'un , l'on fourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'empirique qui lui permet tout, l'enchanté. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave; cette idée attriste; on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en apercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le systême opposé, qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques prises de simples.*

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la Société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirent mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart; & qu'ordinairement, le demi-quart qui aime à me-

ner est celui qui est le moins en état de le faire, ainsi tout doit mal aller; & les événements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la Société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe : il juge mal, & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce sont eux qui souvent conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons, mais je me bornerai à en rappeler une seule, que j'ai déjà indiquée il y a plusieurs années; c'est que, presque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.



CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

L faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi-bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte: & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des paysans qui viennent de dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez, pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

- Quel âge a le malade?
- Jouissoit-il d'une bonne santé?
- Quel étoit son genre de vie?
- Depuis quand est-il malade?
- Comment a commencé son mal?
- A-t-il de la fièvre?
- Son pouls est-il dur ou mol?

Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible?

Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé? Son état est-il le même à toutes les heures du jour?

Est-il inquiet, ou tranquille?

A-t-il chaud ou froid?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres?

A-t-il la langue sèche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût, ou de l'appétit?

Va-t-il du ventre souvent, ou rarement?

Comment sont ses selles?

Urine-t-il beaucoup? Comment sont ses urines? Changent-elles souvent?

Est-ce qu'il sue?

Est-ce qu'il crache?

Dort-il?

Respire-t-il aisément?

Quel régime suit-il?

Quels remèdes a-t-il employés?

Quel effet ont-ils produit?

Est-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie?

Il se trouve dans les maladies des femmes & des enfants des circonstances particulières; ainsi, quand on consulte pour eux, il faut pouvoir répondre, non-seulement à ces questions communes à tous les malades, mais aussi à celles qui leur sont propres.

Questions relatives aux femmes.

- Ont-elles leurs regles , & font-elles régulières ?
 Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
 Sont-elles en couche ?
 La couche a-t-elle été heureuse ?
 La malade perd-elle suffisamment ?
 Est-ce qu'elle a du lait ?
 Nourrit-elle elle-même ?
 N'est-elle point sujette aux pertes blanches ?

Questions relatives aux enfants.

- Quel est très-exactement son âge ?
 Combien a-t-il de dents ?
 Souffre-t-il pour les mettre ?
 N'est-il point noué ?
 Est-ce qu'il a eu la petite vérole ?
 Rend-il des vers ?
 Son ventre est-il gros ?
 Son sommeil est-il tranquille ?

Outres ces questions générales pour toutes les maladies , il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinancie , par exemple , il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine , il faut pouvoir rendre raison des douleurs , de la toux , de l'oppression , des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut

que du bon sens, pour saisir tout ce plan : & quoique les questions paroissent nombreuses, il sera toujours très-aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les personnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultations, voulassent bien, dans leurs lettres, observer un plan à peu près semblable ; elles se procureroient souvent par-là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour servir d'éclaircissement aux premières.

Le succès des remèdes dépend de l'exacte connoissance de la maladie ; & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

F I N.

T A B L E

D E S R E M E D E S,

Avec des Notes, que je prie de lire avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COMME je me suis servi pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c., & que dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué, sans erreur sensible, à trois livres & un quart (*); on peut sans inconvénient lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La tasse commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'usage pour les malades.

Il faut sept cuillerées à soupe ordinaires, pour

(*). Il pese exactement cinquante & une once & un quart. La pinte de *Paris* en pese trente-deux.

remplir le petit verre; ainsi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller, ou la cuiller à café de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes: mais en la servant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou six pour faire une cuillerée à soupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doses pour un homme adulte, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Depuis douze jusqu'à dix-huit, les deux tiers de la dose suffiront assez généralement; au-dessous de douze jusqu'à sept ou huit ans, la moitié, l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la dose à un enfant de quelques mois; mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard, s'il lui faut pour le purger, des doses fortes, ou des doses foibles; parce que c'est dans les doses des remèdes évacuans que la précision est plus nécessaire.

Pour l'indication des prix, je me suis servi de batz & de creutzer. Le batz vaut trois sols de France; le creutzer est le quart d'un batz.

N^o. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez les dans une écuelle de terre, avec une once & demi de bon vinaigre; versez sur le tout un pot d'eau bouillante; couvrez l'écuelle; quand la liqueur est froide, passez-la par un linge, & faites-y fondre deux onces de miel.

N^o. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre, faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau jusqu'à ce que l'orge soit ouvert;

passez par un linge, ajoutez-y une once & demi de miel, & une once de vinaigre. (a)

N^o. 3.

Prenez l'orge, comme N^o. 2; au-lieu de nitre faites bouillir avec l'orge dès le commencement un quart d'once de crème de tartre; coulez & n'ajoutez rien. (b)

N^o. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant, peu-à-peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau, & réitérez de cette façon, jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc. (c)

N^o. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves; hachez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel. (d)

(a) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussière, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux est une chimère; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre en gros, demi batz l'once en détail.

(b) La crème de tartre coûte huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au-lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crème de tartre.

(c) L'on peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre, qui, à cette dose, n'échauffera point comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

(d) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althea, la passe-rose, les laitues, les épiars.

N^o. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N^o. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de fenouon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache. (e)

N^o. 8.

Une once d'oxymel scillitique, demi-dragme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, cinq onces d'une forte infusion de sureau. (f)

N^o. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus, les meilleures sont les suivantes.

1^o. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2^o. Des fachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celle de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3^o. Des

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiède sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tièdes & non pas chauds.

(e) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(f) L'oxymel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remède un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas long-temps à aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré, il se conserve plus d'un an. Dans les campagnes il faut faire venir de l'oxymel scillitique, & de l'antimoine diaphorétique séparés; on les mêle, & on ajoute l'infusion de sureau deux fois par jour pour douze heures.

3°. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou du lait.

4°. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émoulliente.

5°. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de riz extrêmement cuits.

6°. Dans la pleurésie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althéa.

N°. 10.

Esprit de soufre, une once; sirop de violette, six onces. (g) N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de sel de Sedlitz, fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez. (b) N°. 12.

De fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de soufre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins, & est précisément le même.

Bien bouchés, ils se conservent fort long-temps.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescriis, & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescriis dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(h) La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de séné, & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remède vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

Tome II,

N

demi-poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, délayez dans la colature trois onces de miel. N^o. 13.

C'est le même remède, sans hysope, qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N^o. 14.

Du meilleur kina, en poudre très-fine, une once; partagez-le en huit prises égales. (i)

N^o. 15.

De fleurs de mille-pertuis, de sureau, de melilot, de chacune quelques pincées: mettez-les au fond d'une aiguiere, ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de térébenthine, & jetez dessus de l'eau bouillante. (k) N^o. 16.

Sirop de pavot rouge. (l) La dose est une once jusqu'à deux. N^o. 17.

Du petit-lait très-clair; dans chaque chopine on délaie une once de miel.

N^o. 18.

De savon blanc, six dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demi; de gomme ammoniac, demi-dragme; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains. (m)

N^o. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction, ou plutôt infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme indiqué §. 112 est une légère infu-

(i) Le bon kina coûte quarante-trois batz la livre; cinq batz l'once en poudre. Il se conserve long-temps, moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(k) L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre, & se conserve plus d'un an.

(l) Douze batz la livre, un batz l'once, se conserve un an, comme tous les sirops, s'ils sont bien faits.

(m) L'once coûtera tout au plus cinq batz; une once dure huit jours.

sion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N^o. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises. (n)

N^o. 21.

De jalap, de séné, de crème de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés. (o)

N^o. 22.

De racine de Chine & de celle de falsepareille, de chacune une once & demi; de bois de sassafra & de celui de gaïac, de chacun une once. Hachez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé, versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & passez par un linge. (p)

N^o. 23.

Faites bouillir, pendant un instant, une once de pulpe de tamarins; quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez. (q)

N^o. 24.

Crème de tartre. L'once partagée en huit prises égales; elle doit être réduite en poudre très-fine.

(n) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(o) Coûte au plus un batz, & purge très-bien les gens de la campagne.

(p) C'est la tisane connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La falsepareille coûte sept creutzers l'once. La chine six creutzers. Le sassafra un batz. Le gaïac un batz. On peut, après cette première coction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisane légère pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la falsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

(q) Les tamarins coûtent un batz l'once, dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le séné, dont il est parlé

N^o. 25.

Kermès minéral, ou poudre des Chartreux. La dose est un grain. (r)

N^o. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron; faites bouillir pendant demi heure, avec demi-dragme de niure & un pot d'eau; coulez.

N^o. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N^o. 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé; versez dessus un demi pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez en exprimant fortement.

N^o. 28.

De mercure crud bien purifié, une once; de térebenthine de Venise, demi-dragme; de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent. (s)

N^o. 29.

Onguent basilic. (z)

N^o. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains, de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé. (u)

note (h); mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit-lait, ou de tisane de mauve.

(r) Le grain coûte un demi-batz.

(s) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

(z) Un batz l'once.

(u) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob.* Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficace; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remede N^o. 31 est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au-lieu

N^o. 31.

Une dragme de racine de serpente de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assafoetida, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol. (x)

N^o. 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante, faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N^o. 23.

N^o. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol. (y)

N^o. 34.

Six grains de tartre émétique. (z)

N^o. 35.

Trente-cinq grains d'ypécacuanha. On peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N^o. 36.

Emplâtre vésicatoire ordinaire. (aa)

de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

(x) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le N^o. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

(y) Ce remède fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

(z) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autre dont elle est de douze. Il faut s'en informer en achetant.

(aa) L'once coûte dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on pétrit avec des cantharides, & un peu de vinaigre. On met une once de cantharides avec une once de levain, ce qui fait un vésicatoire très-fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figues sèches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très

N^o. 37.

Prenez des sommités de petit chêne, de petite centaurée, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée. Versez dessus un pot d'eau, laissez refroidir. Passez par un linge en exprimant.

N^o. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crème de tartre. (bb)

N^o. 39.

Trois dragmes de crème de tartre, une dragme d'hypécacuanha. Partagez en six prises égales.

N^o. 40.

De mixture simple (*mixtura simplex*) une once; d'esprit de vitriol, demi-once. Mélez. La dose est de deux cuillerées à café, dans une tasse de la boisson ordinaire. (cc)

N^o. 41.

Demi-dragme de racine de serpentinaire de Virginie, dix grains de camphre, ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol. (dd)

N^o. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once. (ee)

N^o. 43.

Le premier des trois remèdes est celui N^o. 37.

Le second, prenez de petite centaurée, d'absin-

petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pétri avec quelques gouttes de vinaigre fait l'effet de sinapisme.

(bb) La rhubarbe coûte actuellement huit batz l'once, six creutzers la dragme; mais souvent elle est plus chère. Elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

(cc) Le prix est de dix creutzers l'once.

(dd) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substituerait le diascordium au rob de sureau.

(ee) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace, si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacun parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

the, de myrre, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chacun parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de kina. (*ff*)

Le troisieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'année, de chacune deux onces; de petite centaurée, une poignée; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc un pot. (*gg*)

N^o. 44.

Un quart d'once de crème de tartre, une poignée de camomille commune, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

N^o. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules, jusques à une dragme. (*bb*)

N^o. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de fureau, de chacune une poignée, pilées grossièrement; de fine farine ou d'amydon, trois onces; de céruse & d'émail bleu, de chacun demi-once; mêlez exactement le tout. (*ii*)

(*ff*) Deux batz l'once.

(*gg*) L'on pile grossièrement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant les repas.

La limaille coûte demi-batz l'once.

(*hh*) La dragme est le demi-quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve, ou rob de fureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant & même de l'angoisse.

(*ii*) L'once de céruse coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fondue, on y ajoute le *nutritum*, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre. (kk)

N^o. 47.

Une once de sel de Sedlitz, deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante, remuez pour délayer les tamarins; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalles entre l'une & l'autre.

N^o. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, huitante gouttes, d'eau de mélisse, deux onces & demi. Si la première ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissements, on ne donne pas les autres. (ll)

N^o. 49.

Faites fondre trois onces de manne, & vingt grains de nitre dans vingt onces, ou six verres de petit-lait.

N^o. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau. (mm)

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très-fin. La première méthode est beaucoup plus efficace.

(kk) La dose marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une éréthelle. L'once de *nutritum* coûte six creutzers; celle du beurre de saturne, trois batz.

(ll) L'once de laudanum liquide coûte huit batz.

(mm) L'once du sirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

N^o. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N^o. 52.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mélez exactement le tout dans un mortier. (nn)

N^o. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre. On les mêle exactement, on partage en huit prises égales. (oo)

N^o. 54. (pp)

De limaille de fer & de sucre, de chacun une once; d'anis en poudre une demi-once. Partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger. (qq)

(nn) Cette dose coûte trois batz.

(oo) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz. Ce remède occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remèdes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en aperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de crasse qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

(pp) Les remèdes de ce N^o. & des N^o. 55 & 56 sont destinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & de la suppression des règles. Le 55 est particulièrement destiné à les rappeler. Les N^o. 54 & 56 sont plus convenables quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

(qq) Ce remède, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au-lieu d'anis, contient peu de fer, mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour fussent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au-lieu que la limaille non rouillée est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent,

N^o. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rhue & autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N^o. 43. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger. (rr)

N^o. 56.

De limaille de fer deux onces, de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N^o. 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu-à-peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour. (ss)

(rr) J'avertis encore que dans les personnes languissantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les regles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

(ss) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siècles, par quelques Médecins en différents pays; mais le peu de soins qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient; les accidents occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. En 1760 Mr. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparfes dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal à propos; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui

N^o. 58.

Une once de racine de gramen, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau; faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz, & deux onces de manne. Passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

nuire, supposé même qu'elle eût été un poison actif; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de squirrhés & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très-grand nombre de squirrhés & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remèdes avoient échoué: l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets, & il me paroît démontré par le nombre, les caractères & l'authenticité de ses observations, que ce remède doit être mis dans le petit nombre des plus grands remèdes de la médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus acré dans les humeurs; aussi il réussit singulièrement dans les squirrhés externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulcères opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étiées, la gangrene même, &c. Un très-long usage ne peut pas nuire; il fortifie le tempérament au-lieu de l'user.

Je fais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier, que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi; mais les clameurs des rivaux de Mr. STORK & l'inefficace du remède dans quelques cas, n'infirment point ses expériences, il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours, qu'il y avoit des cas au-dessus de la force des remèdes, & qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroïssoit répugner. Eh, quel est le remède qui ne soit pas dans ce cas? Ainsi, faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi partout? La nature du remède, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement,

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me fers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas; & des Médecins qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en feront dégoûtés; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Mr. STORK me détermina à l'essayer; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de Mr. STORK. Je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à Mr. STORK, qui m'envoya de son extrait; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne*; j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demi par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écronelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuisoit à personne, & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remèdes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique Mr. STORK, est un remède toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entière confiance, & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épais-

N^o. 60.

D'herbe de ciguë sèche ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple. Laissez-le cuire pendant quelques moments dans l'eau, exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau. N^o. 61.

Des vrais yeux d'écrevisses, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de canelle. Partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tette. (tt) N^o. 62.

D'extract aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge. (uu) N^o. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la longtemps avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y, peu-à-peu, deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire. (xx)

N^o. 64.

Une once de nutritum, & un jaune d'œuf mêlés exactement. (yy)

feur pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage, on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

(tt) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

(uu) Pour faire l'extract, on prend des noix avant qu'elles soient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

(xx) Ce remede n'est point désagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au-dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

(yy) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on peut

N^o. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, si c'est en hiver; en été il n'en faut point, ou tout au plus une cuillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soit pas trop usé, & laissez-les sécher. (xx)

N^o. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demi de cire jaune, & jetez-y deux dragmes de camphre. Mélez bien. Retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de la grosseur que vous voudrez. (aaa)

Pour faire le sparadrap, (c'est une toile imbibée d'onguent) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N^o. précédent.

N^o. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne (c'est une espece de champignon qui croît sur ces arbres.)

Il y a quatre parties qui se présentent successive-

faire d'abord un nutritum en broyant long-temps dans un mortier, deux dragmes de céruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(xx) Cette toile est très-commode pour tous les pansements. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansements.

(aaa) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chabauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'est à peu près celui de Nuremberg,) de diachilon composé & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

ment; 1. la peau, qu'on peut jeter; 2. la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'est là toute sa préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorragie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisième, qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux; & 4. la quatrième qu'on peut employer & réduire en poudre. (bbb)

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celles de camomille & de mille-pertuis. Cuisez-les en cataplasmes avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfère les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de saltranck; on jette dessus demi-pot d'eau bouillante; on laisse infuser pendant quelques moments. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique sur le mal. La grande ciguë puante, jointe aux cataplasmes, est aussi très-efficace, & l'on doit toujours l'employer quand la contusion intéresse les articulations.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez d'herbes de bétouine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demi. Faites cuire pendant un

(bbb) Ce remède, connu il y a long-temps de quelques personnes, n'est commun que depuis l'an 1750. Il a eu par-tout les mêmes succès, & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourments qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang; & c'est une des heureuses découvertes qu'on ait pu faire en Chirurgie. L'on voit que chaque paysan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD, Chirurgien françois, qui l'a fait connoître, préfère celui qui croît sur les parties des chênes où l'on a coupé de grosses branches.

304 TABLE DES REMEDES.

quart d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux; coulez & exprimez fortement. On s'en fert comme des précédentes.

N^o. 69.

L'emplâtre de diapalme. L'once coûte un batz. (ccc)

N^o. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge. (ddd)

N^o. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*Arzhanita*) & de fommités de camomilles, de chacun une poignée. Mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi quart d'once de favon, & autant de sel ammoniac; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

(ccc) Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(ddd) Il coûte demi-batz l'once.

N. B. L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des enfants, coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.

T A B L E

D E S M A L A D I E S

Contenues dans cet Ouvrage.

☞ La lettre a désigne le Tome premier, & la lettre b le Tome second.

A.

ABSINTHE des Alpes, a. page 102.

Accès de convulsion, b. 180 & suivante. Voy. Convulsions.

Accès d'épilepsie, b. 180.

Accès de suffocation, b. 182 & suiv.

Accouchement. Pourquoi il périt plus de femmes à la campagne dans le temps de l'accouchement, b. 42. Conduite pendant le travail, b. 43. Quelles sont les suites de couches à la campagne, b. 45. Fievre de lait, b. 46.

Agaric de chêne, son usage, b. 114.

Aigreurs des enfants, leurs remedes, b. 51.

Air utile & nécessaire pour les malades, a. 54. Sur-tout dans la vomique après sa rupture, a. 85.

Aliments, nuisibles dans les maladies. Pourquoi, a. 42 & suiv. Préjugé mortel à cet égard, a. 44 & suiv.

Anodins. Leurs dangers dans la petite vérole, a. 198. Danger de leur usage dans les convulsions des enfants, b. 64.

Anti-héctique : son usage dangereux dans l'abcès du poulmon, a. 90.

Apoplexie, est de deux especes, *a.* 139. D'où elles dépendent. Ce qu'il faut faire dans la premiere, *a. ibid.* Dans la seconde, *a.* 142. Les apoplexies sont sujéttes à des rechûtes. Régime que doivent observer ceux qui ont eu une premiere attaque, *a.* 144. Précaution pour se garantir d'une premiere, *a.* 145.

Asphyxie, *b.* 160.

Astringents nuisibles dans les dysenteries, *b.* 15.

Avis pour les femmes, *b.* 29 & suiv. Pour les enfants, *b.* 48. Avis généraux, *b.* 66 & suiv. Observation importante, *b.* 69.

Avortement. Précautions à observer pour le prévenir, *b.* 41.

B.

BAIN des jambes, utile dans l'inflammation de poitrine, *a.* 70.

Bains froids : leur utilité dans tous les âges, *b.* 57.

Balsamiques. (reme-

des) Ils sont dangereux dans l'abcès du poumon & l'étiſie, *a.* 88 & suiv.

Bella dona (Belle-dame.) Danger de manger de ses fruits. Remèdes, *b.* 194.

Blanc de baleine est une huile très-indigeste, & qu'on doit bannir, *a.* 127.

Boisson abondante, utile pour les malades, *a.* 58.

Boisson froide, quand on a chaud, produit la pleurésie, *a.* 96.

Bouquetin, (sang de) nuisible dans la pleurésie, *a.* 102.

Brûlure légère. Brûlure où la peau & les chairs sont endommagées, *b.* 110.

Bubonocèle, (opération du) souvent nécessaire, *b.* 148.

C.

CASSEIN) *b.* 117.

Causés des maladies du Peuple, *a.* 25. 1re. Cause, excès de travail. Deux moyens de les prévenir. 2e. Se reposer

dans un endroit froid, ayant fort chaud, *a.* 26. Remedes dans ce cas. 3e. L'eau froide bue ayant fort chaud. Remedes dans ce cas, *a.* 27. 4e. Cause, inconstance des temps. Remedes, *a.* 28. 5e. Courtines dessous les fenêtres, *a.* 29. Le peu de soin d'aérer les chambres, *a.* 30. 6e. L'ivrognerie. Les aliments sont aussi cause de maladie, en quel cas, *a.* 31 & suiv. Construction des maisons, autres causes de maladies, *a.* 34. Causes qui les augmentent, *a.* 37 & suiv. Diète dans les maladies aiguës, *a.* 50.

Champignons vénéneux. Remedes, *b.* 194.

Charlatans : fléau plus terrible pour l'humanité que les maladies. Réflexions & observations qui prouvent le danger de se livrer à leurs remedes, *b.* 256 & suiv.

Cheval, (L'exercice du) utile après l'ouverture d'une vomique, *a.* 84.

Chlorose. Etat des

filles qui sont dans ce cas, *b.* 29 & suiv. Traitement, *b.* 36.

Cholera - Morbus. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 284. Sa curation, *a.* 285.

Ciguë filipendule : danger de son usage. Remede, *b.* 194.

Clous, *b.* 150.

Colique bilieuse, comment elle s'annonce. Sa curation, *a.* 271 & suiv.

Colique de l'estomac & des intestins, *a.* 266 & suiv. Elle peut dégénérer en abcès. Ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 268 & suiv.

Colique après le froid. Traitement, *a.* 277.

Coliques d'indigestions, *a.* 273 & suiv.

Colique inflammatoire, comment elle s'annonce, *a.* 266. Sa curation, *a.* 268. Remedes chauds, nuisibles, & la font renaître, *a.* 269.

Colique venteuse est l'effet des autres coliques. Ses signes. Maniere d'y remédier, *a.* 276.

Contusions, *b.* 117.

Convalescents, ma-

niere de les conduire ,
a. 60. Regles à obser-
ver , a. 62 & suiv.

Convulsions des en-
fants : elles sont l'effet
d'une autre maladie. 1e.
Cause. Remedes , b. 61.
2e. Cause. Remedes , b.
62. 3e. Cause , b. 63. Re-
medes dangereux pour
les convulsions , b. 64 &
suiv.

Corps étrangers arrê-
tés dans la bouche & l'es-
tomac. Accidents qui en
arrivent , b. 87. Plu-
sieurs faits qui en prou-
vent le danger , b. 89.
Moyens de dégager ces
corps , b. 89 & suiv. Ce
qui arrive aux corps ava-
lés , b. 97. Ils s'ouvrent
différentes issues , b. 99
& suiv.

Cors , b. 159.

Couches , b. 42. Sui-
tes de couches , b. 45.

Voyez *Accouchement*.

Coups de soleil. Signes
qui les caractérisent , a.
147 & suiv. On y est ex-
posé dans deux saisons ,
a. 147. Deux observa-
tions , a. 148 & suiv.
Danger de dormir au so-
leil. Observation , a. 149.

Autre observation. Ef-
fets du soleil sur les en-
fants , a. 150. Sur les
vieillards. La trop grande
action du feu cause les
mêmes accidents , a. 151.
Traitement , a. 152. Ob-
servation , a. 153.

Crachats supprimés
dans l'inflammation de
poitrine : ce qu'il faut
faire dans ce cas , a. 75.

Croute pleurétique :
ce que c'est. Ce qu'il
faut en augurer , a. 69.

D.

DATURA : (pom-
me épineuse) danger de
manger de ses graines :
remedes , b. 194.

Défaillance , b. 160.

Dents , (maux des)
symptomes qui les ac-
compagnent. Causes
d'où ils dépendent.
Comment il faut y re-
médier , a. 131 & suiv.
Remarques sur la durée
de ces maux & l'ineffi-
cacité des remedes , a.
137 & suiv.

Dents , (Poussée des)
ce qu'il faut observer à
cette époque pour les en-

fants. C'est souvent dans ce temps qu'ils se nouent, *b. 57 & 58.*

Dépopulation : ses causes, *a. 1 & suiv.*

Dépôts laiteux, leur traitement, *b. 46.*

Descentes, *b. 144.*

Diarrhée est quelquefois un bien. Cette espèce finit d'elle-même. Lorsqu'elle affoiblit le malade, il faut l'arrêter, *b. 2.* Par quels moyens, *b. ibid.* Ce qu'il faut faire à l'égard de celle qui a été négligée, *b. 3.*

Diete dans les maladies aiguës, *a. 50.*

Digestion : ce qui la facilite dans le payfan, *a. 34.*

Douleurs aiguës, *b. 195.*

Drogues : si on mêle ensemble celles qui ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, *a. 19.*

Dysenterie ; ce que c'est, *b. 4.* Elle est quelquefois épidémique, *b. ibid.* Comment elle s'annonce. Ses symptômes, *b. 5.* Accidents dangereux qui les suivent,

b. 6. Le grand remède de ce mal. Autres remèdes, *b. ibid.* Traitement de la dysenterie accompagnée de fièvre inflammatoire, *b. 7 & suiv.* De celle qui est accompagnée de fièvre putride, *b. 8 & suiv.* De celle qui est compliquée avec une fièvre d'accès. Préjugé pernicieux, *b. 11.* Observation à ce sujet, *b. 12 & suiv.* Les excréments des malades dans la dysenterie sont contagieux, *b. 14.* Précautions à observer, *b. ibid.* Remèdes nuisibles dans cette maladie. Accidents fâcheux qu'ils causent, *b. 15.* L'abus des purgatifs est également pernicieux. De la dysenterie maligne, *b. 16 & suiv.*

E.

ÉCHARDES entrées dans la peau, *b. 155.*

Émétique, au commencement des maladies est nuisible, *a. 47.* Contraire dans l'inflammation de poitrine, *a. 74.* Grand remède de la dys-

fenterie, *b. 6.* Cas où l'on doit s'en abstenir, *b. 206.* Remedes contre les accidents après l'usage, *b. 207.* Préparation nécessaire avant l'usage, *b. 211.*

Emigration; de deux sortes, *a. 2.*

Epyème, *a. 100.*

Enfants. Avis qui regardent leur santé, *b. 48.*

Quatre causes des convulsions qui les tuent,

b. 49 & suiv. 1°. Le méconium : moyen d'en procurer l'évacuation, *b. 50.*

2°. Les aigreurs : leurs remedes, *b. 51 & suiv.*

Utilité de laver les enfants, *b. 53.* Maniere de faire ce lavage, *b. 54.*

Il faut le pratiquer tous les jours, *b. 56.*

3°. La poussée des dents : ce qu'il faut observer à cette époque. C'est

souvent alors qu'ils se nouent, *b. 57 & suiv.*

4°. Les vers, un seul symptôme en démontre réellement l'existence.

Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b. 58.*

Différents remedes contre les

vers, *b. 60.* Danger de l'huile dans ce cas. Convulsions : elles font l'effet d'une autre maladie.

1e. Cause, *b. 61.* Remede. *2e.* Cause, *b. 62.*

Remede. *3e.* Cause, *b. 63.*

Remedes dangereux pour les convulsions, *b. 64.*

Enflure des jambes dans les convalescens, se dissipe d'elle-même, *a. 63.*

Engelures des mains, des pieds, &c. *b. 134.*

D'où elles dépendent, *b. 135.*

Plus fréquentes chez les enfants, *b. 135 & suiv.*

Moyens de les prévenir & de les guérir, *b. 138.*

Entorses. Remede, *b. 125.*

Une mauvaise pratique y attire une inflammation dangereuse, *b. 126.*

Epilepsie, (accès d') *b. 180.*

Erésipelle, endroit du corps qu'elle attaque. Erésipelle bénigne, *a. 248.*

Erésipelle plus grave : comme elle commence, *a. 249.*

Sa durée, sa terminaison. Elle

suppure rarement, *a.* 250. Symptome qui accompagne la rentrée de l'humeur, *a. ibid.* Causes de cette maladie. Traitement de ce mal, *a.* 251. Moyens de rappeler l'érysipelle rentrée, *a.* 255.

Esquinancie. Symptomes généraux, *a.* 103. Espèce la plus fréquente, *a.* 105. Difficulté d'avaler le liquide : d'où elle vient, *a. ibid.* Manière dont se termine cette maladie. Son traitement, *a.* 107. Signes qui font juger qu'il s'est formé un abcès. Ce qu'il faut faire alors, *a.* 111.

Evanouissement : il a plusieurs degrés. D'où il dépend, *b.* 158. Evanouissements causés par le trop de sang. Ce qu'il faut faire, *b.* 161. Par la foiblesse. Ce qu'il faut faire, *b.* 162 & *suiv.* Par les embarras d'estomac, *b.* 164. Par les maux de nerfs, *b.* 167. Par les passions, *b.* 172. Evanouissements qui surviennent dans les maladies, *b.* 174.

Exercice utile pour la santé, *a.* 34, 63.

Expatriation commerciale à ses inconvénients, *a.* 3.

F.

FEMMES : avis qui regardent leur santé, *b.* 29.

Feu St. Antoine : ce que c'est, *a.* 254.

Fievre : ce qu'il faut faire dès qu'elle est déclarée, *a.* 54.

Fievre ardente ou chaude. Ses signes, *a.* 210. Ses causes, *a.* 211. Traitement, *a. ibid.* Signes d'amendement, *a.* 212. Signes d'augmentation du mal, *a.* 213.

Fievre d'accès : ce que c'est. Elles font de plusieurs espèces, *a.* 231. Dans quelles circonstances paroît souvent le premier accès, *a.* 233. Principal symptome de ces fievres. La durée de l'accès n'est point fixe, *a.* 234. On a distingué ces fievres en fievres de printemps ou d'automne, *a. ibid.* Remarque à ce

fujet. Préjugé sur les fièvres d'automne. Les fièvres d'accès ne sont pas ordinairement mortelles, *a.* 235. Les fièvres quartes plus rebelles que les tierces, *a.* 236. Remède inmanquable pour leur guérison, (le kina) *a. ibid.* Ce qu'il faut faire dans les fièvres de printemps, *a.* 238. Dans les autres fièvres d'accès, *a.* 238 & *suiv.* Ce qu'il faut faire avant l'accès, 242. Plusieurs remèdes dans ces fièvres : remarques à leur sujet, *a.* 243 & *suiv.* Autres fièvres d'accès, nommées *pernicieuses* : symptômes qui les accompagnent, *a.* 245. Le kina les arrête, *a.* 246. Ce qu'il faut faire dans les endroits où l'air rend ces fièvres fréquentes, *a.* 247, 248.

Fievre de lait : ce qu'il faut faire alors, *b.* 46.

Fievres malignes : pourquoi ainsi nommées. Leur caractère distinctif, *a.* 221. Leurs causes. Symptômes, *a.*

222. Leur terme est très-irrégulier, *a.* 225. Signes qui annoncent la guérison. Traitement, *a.* 225 & *suiv.* Convalescence. Préjugé sur le traitement de ces fièvres, *a.* 229. La cause de ces fièvres s'allie souvent avec d'autres maladies, *a.* 231.

Fievres putrides : pourquoi ainsi nommées. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 214. Symptômes du mal négligé. Etat de la maladie, *a.* 215. Elle n'a point de terme fixe pour guérir ou tuer, *a.* 216. Traitement, *a.* 217 & *suiv.*

Fluxion de poitrine, *a.* 65.

Foulures, *b.* 125.

Froid (le) tue quand on y est long-temps exposé : pourquoi, *b.* 133.

Froid ou *Frisson* des malades : ce qu'il faut faire dès qu'il se fait sentir, *a.* 53.

Fruits (les) mûrs sont un préservatif contre la dysenterie, *b.* 11.

Furoncles : ce qu'il faut

faut faire quand il y a une grande inflammation. S'ils reviennent souvent, *b.* 150. Comment ils se terminent, *b. ibid.*

G.

GALE, maladie contagieuse, *b.* 25. Ses signes. Ses causes, *b. ibid.* Traitement à observer quand elle commence, *b.* 21. Précautions à observer pendant les remèdes, *b.* 27. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle dure long-temps, *b.* 28. Les remèdes qui font disparoître la gale sont dangereux, *b. ibid.*

Gangrene du poulmon : signes qui l'annoncent, *a.* 91 & *suiv.*

Gangrene du poulmon après les pleurésies : ses signes, *a.* 91.

Génipi, ou *Abfinthe* des Alpes, *a.* 102.

Glaïres de l'estomac : comment on y remédie, *b.* 209.

Gorge, (maux de) *a.* 103. Epidémiques. Leurs symptômes, *a.*

Tome II.

114. & *suiv.* Guéris chez les enfants avec les vésicatoires. Autre méthode employée pour les adultes, *a.* 118. Observations sur ceux qui en sont morts, *a.* 118 & *suiv.*

Grossesse, plus heureuse à la campagne qu'à la ville, *b.* 40. Précautions à observer pour ne pas se blesser & prévenir l'avortement, *b.* 41.

H.

HÉMORRAGIES, *b.* 176.

Hernies : par le bandage elles se guérissent aisément chez les enfants, *b.* 144. Hernies d'un volume prodigieux, l'inflammation de la hernie est souvent mortelle, *b.* 145. Causes de cet accident, moyens d'y remédier au commencement, *b.* 146. Ce qu'il faut faire quand le mal est grave, *b.* 148.

Huile : son abus dispose les enfants à la nouûre, *b.* 51.

O

I.

INDIGESTION, *a.*
273. Dangers des reme-
des chauds, quels symp-
tomes indiquent qu'elle
sera mortelle, *a.* 274.

Inflammation de poi-
trine : ses signes, *a.* 65
& *suiv.* Pronostic, cu-
ration, *a.* 67. Comment
se termine la maladie,
a. 72.

Inflammation de poi-
trine, leurs signes, *a.*
257. Leur traitement,
a. 258 & *suiv.*

Inflammation (faussè)
de poitrine, ce que c'est,
saison dans laquelle elle
se fait sentir, quelles per-
sonnes elle attaque, *a.*
261. Ses symptomes, *a.*
ibid. Raïsons de son dan-
ger, *a.* 262. Traitement,
a. 263 & *suiv.*

Inoculation, éloigne
le danger de la petite vé-
role, maniere de prépa-
rer à cette opération,
a. 199 & *suiv.*

Inoculation de la pe-
tite vérole, *b.* 214. Lieux
où elle est en usage de-
puis long-temps. Com-

ment elle s'est répandue
en Europe, *b.* 214 &
suiv. Raïsons qui déci-
dent en sa faveur, *b.* 215
& *suiv.* Sujets qu'on
peut admettre pour être
inoculés, *b.* 221. Causes
qui rendent la petite vé-
role fâcheuse, *b.* 223.
Circonstances dans les-
quelles on peut pratiquer
cette opération, *b.* 223
& *suiv.* Réflexions sur
la préparation, *b.* 224
& *suiv.* Maniere dont se
fait l'opération, *b.* 229.
Temps de l'éruption. Par
quels degrés elle se fait,
b. 231. Nombre des bou-
tons, *b.* 233. Succès de
l'auteur, *b.* 234. Sa né-
cessité prouvée par une
comparaison, *b.* 236.

Inoculation de la rou-
geole, introduite par
Mr. *Home*, Médecin
d'Edimbourg. Vues de
ce Méd. dans cette pra-
tique, *b.* 239. Il em-
ploie le sang dans cette
opération. Sa maniere
de la faire : succès, *b.*
240. Ce qu'en a con-
clu Mr. *Home*, *b.* 24
& *suiv.*

Ivrognes, sont sujets

aux rechûtes de pleurésie, *a.* 101.

K.

KINA, ou *Kinkina*. Remede immanquable pour les fievres d'accès. Erreur où l'on étoit à son sujet, *a.* 236. Dès qu'on a commencé de le prendre, il faut bien se garder de se purger, *a.* 242.

L.

LAIT coagulé dans les mamelles, s'es fuites, *b.* 47. Ce qu'il faut faire alors, *b.* *ibid.*

Langueur, (maladies de) *b.* 242.

Lavement, utile dans les maladies : en quel cas sur-tout, *a.* 58.

Libertinage (le) nuit à la population, *a.* 6, 7.

Lit. Tant que le malade a des forces, il faut qu'il sorte de son lit. Avantages qu'il en retire, *a.* 55, 56.

Lochies : la suppression de cette évacuation cause les maladies les plus violentes, *b.* 46.

Loupes, *b.* 158.

Luxe : il nuit à la population, *a.* 5, 6.

M.

MACLET, *a.* 164.

Maïges : ce que c'est. Observations & réflexions sur les dangers de se livrer à cette espece de Charlatans, *b.* 256 & *suiv.*

Maladies, leurs causes, *a.* 25 & *suiv.* Causes qui les augmentent, *a.* 37 & *suiv.* Diète à observer pendant les maladies aiguës, *a.* 50. Maniere dont s'annoncent les maladies, *a.* 51. Précautions pour les prévenir ou les diminuer, *a.* 52. Dangers de la méthode contraire, *a.* 53.

Maladies chirurgicales, *b.* 109 & *suiv.*

Maladies de langueur : leurs causes, *b.* 242. Moyens de les prévenir, *b.* 244 & *suiv.*

Mamelons des nourrices écorchés : remede, *b.* 48.

Matrice : signes de l'inflammation de ce vis-

cere, *b.* 45. Elle est foudroyante mortelle, *b.* 46.

Méconium; moyens d'en procurer l'évacuation, *b.* 50.

Membrane graisseuse ou cellulaire; ce que c'est. Idée qu'on peut s'en former, *b.* 102. Fait qui prouve la communication de cette membrane entre toutes ses parties, *b. ibid.*

Membres gelés: danger de les réchauffer, *b.* 130. Ce qui le prouve, *b. ibid.*

Mercuré, remède sûr de la rage, *a.* 177.

Meurtrissures: ce qu'on entend par-là; *b.* 117. Leur danger; histoires qui le prouvent, *b.* 118 & *suiv.* Ce qui arrive après un coup ou une chute à la partie contuse, *b.* 119. Remèdes, *b.* 120. Dangers d'appliquer des liqueurs spiritueuses, *b.* 121. Des emplâtres composées de graisses, &c. *b.* 122. Conduite à tenir après une chute violente, *b.* 123 & *suiv.*

Miséréré, *a.* 280.

Mouron à fleurs rouges, (*Anagallis flore purpureo*), *a.* 182.

N.

NOURRITURES des malades, *a.* 55 & *suiv.*

Noyés. Secours indiqués pour eux, *b.* 73.

O.

OEUF dans lequel on a mis de la suie, nuisible dans la pleurésie, *a.* 102.

Oisiveté (1^o) nuit à la population, *a.* 6.

Opium: remède contre son usage immodéré, *b.* 195.

Oppilations, *b.* 29 & 38.

Oreillons, ce que c'est, *a.* 113.

Ourles, *a.* 113.

P.

PALES-COULEURS, *b.* 29.

Panaris de plusieurs especes. Commencement du mal, *b.* 151. Sa terminaison. Traitement in-

rièreur & extérieur, *b.* 153. Conduite à tenir lorsqu'il y a carie, *b. ibid.*

Parfums d'eau chaude avec des herbes vulnéraires ; leur utilité, *a.* 85, 86.

Passion iliaque : maladie la plus cruelle, *a.* 280. Maniere dont le mal s'annonce. On ne vomit point de matieres stercorales, *a. ibid.* Son traitement, *a.* 282. Le nœud prétendu des intestins est une chimere, *a.* 283.

Péripneumonie, *a.* 65 & 257.

Petit-lait : ses propriétés & vertus, *a.* 201.

Petite-vérole est la plus générale de toutes les maladies. Elle tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque, *a.* 182. Comment le mal s'annonce, *a.* 183. Temps où les boutons paroissent, *a.* 183. Comment ils commencent, durée de l'éruption ; sa fin, *a.* 185. Temps le plus dangereux de la fièvre, *a.* 186. Autres symp-

tomies de la petite vérole. Salivation, *a.* 187. Autres symptômes; convulsions, saignements de nez, *a.* 188. Deux especes de petite vérole; remarques à ce sujet, *a.* 188 & suiv. Dangers du mauvais traitement, *a.* 190 & suiv. Curation de la maladie dans le commencement, *a.* 192 & suiv. durant la suppuration, *a.* 195. Ce qu'il faut faire lorsque les yeux sont couverts, *a.* 196. Utilité d'ouvrir les boutons, *a.* 197. Ce qu'il faut faire si elle vient à rentrer, *a.* 199. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 199. Voyez *Inoculation* de la petite vérole, *b.* 214.

Peur : ses suites, *b.* 184.

Piquures d'animaux, *a.* 256. Accidents qu'elles causent. Remedes, *a.* 256 & suiv.

Plaie légère : ce qu'il faut faire, *b.* 112. Plaie considérable ; traitement, *b.* 113. S'il y a un vaisseau ouvert, on se sert d'agaric, *b.* 114.

La guérison des plaies est l'ouvrage de la nature. Les spiritueux font nuisibles, *b.* 115. Diète dans les plaies, *b.* 116.

Pleurésie : (fausse) ce que c'est. Erreur à ce sujet, *a.* 264. Ses signes. Son traitement, *a.* 264 & *suiv.*

Pleurésie, *a.* 65. Ses signes. Comment le mal s'annonce. Cause qui la produit souvent, *a.* 94. Son traitement, *a.* 97 & *suiv.* Manière dont elle se termine. Par la gangrene ou une vomique, *a.* 100. Remèdes nuisibles dans la pleurésie, *a.* 102.

Point, *a.* 94 & 258.

Poisons : accidents qui les suivent. Remèdes, *b.* 192.

Poitrine, (inflammation de) *a.* 65.

Poivre : préjugé à son sujet, *b.* 213.

Population : le service militaire lui nuit, *a.* 2. Le luxe, l'oisiveté & le libertinage, *a.* 5, 6. Moyens de remédier à ces maux. Autre cause

de la dépopulation, *a.* 8 & *suiv.*

Pouls : remarques simples sur la connoissance du pouls, *a.* 22, 23.

Poumon, (gangrene du) signes qui l'annoncent, *a.* 91. Squirrhe du poumon; à quels signes on le connoît, *a.* 92. Remèdes, *a.* 93.

Précaution, (remèdes de) *b.* 197.

Purgatifs contraires dans l'inflammation de poitrine, *a.* 74.

Purgatifs : leur abus dans la dysenterie à ses dangers, *b.* 16.

Purgation, (la) au commencement des maladies, est nuisible, *a.* 47, 49.

Purgations : signes qui en indiquent le besoin, *b.* 204. Cas où il faut s'en abstenir, *b.* 207. Remèdes contre les accidents qui suivent les purgations, *b.* 206. Préjugé à l'égard des purgations, *b.* 211. Préparation nécessaire avant l'usage des purgatifs, *b.* 212.

Pus épanché dans la poitrine : ce qu'il faut faire dans ce cas, a. 90 & suiv.

Q.

QUESTIONS auxquelles il est nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin, *b. 281 & suiv.*

R.

RAGE; les hommes prennent rarement cette maladie sans avoir été mordus par un animal enragé. Remarques. Précautions à observer. Signes de la rage dans le chien, *a. 170.* Dans l'homme, *a. 171.* Second degré, *a. 172.* Le venin s'allie à la salive seule. Remarques à ce sujet, *a. 174.* On vante une foule de remèdes contre la rage, dont l'expérience a démontré l'insuffisance, *a. 174.* Remèdes plus sûrs, *a. 175.* Ce qu'il faut faire aussitôt après la morsure, *a. 176.* Si la rage est

déjà déclarée, *a. 178.* Manière de guérir les chiens enragés. Préjugé faux & dangereux sur la morsure des chiens, *a. 180.* Conduite barbare qu'on a tenue à l'égard des hommes atteints de la rage, *a. 181.* Autres spécifiques contre la rage, mais peu sûrs, *a. 181.*

Rage mue, premier degré, a. 172.

Rage blanche, ou rage confirmée, a. 172.

Regles : ce que c'est. Temps où elles commencent, b. 29. Accidents qui les précèdent, b. ibid. Moyens de prévenir les maux qui suivent ou accompagnent cette évacuation, b. 30. Tous les maux des filles ne viennent pas du défaut des regles, b. 32. A cette époque, les femmes doivent être attentives à tout ce qui peut les déranger, b. 33. Symptômes différents qui annoncent le retour des regles, b. 34. Moyens de les prévenir, b. 36.

Regles cessantes : ce

qu'il faut faire alors, *b.* 39. Pourquoi plusieurs femmes périssent à cet âge, *b.* 39 & *suiv.*

Remedes simples utiles, *a.* 19.

Remedes de précaution, *b.* 197.

Rhumatisme est avec ou sans fièvre. Distinction de la première espèce. Siège du mal, *a.* 155. Observations, *a.* *ibid.* Cause du rhumatisme. Traitement, *a.* 157 & *suiv.* Comment se termine la maladie, *a.* 161. Moyen de prévenir ce mal, *a.* 163. Rhumatisme chronique, son caractère. Il est très-opiniâtre, *a.* 163. Son traitement, *a.* 164 & *suiv.* Remarques à ce sujet, *a.* 167. *Remedes* dangereux dans cette maladie, trop souvent employés, *a.* 167 & *suiv.*

Rhume : préjugé au sujet de cette maladie, *a.* 121 & *suiv.* Le rhume est une véritable maladie inflammatoire, remarques importantes à ce sujet, *a.* 122. Traitement, *a.* 124 & *suiv.*

Dangers des eaux de vie & des aromates dans les rhumes, *a.* 127. D'où vient la disposition aux rhumes, *a.* 128. Conseils pour la guérir, *a.* 129.

Rosen, (Monsieur) premier Médecin de Suède, a écrit sur les maladies pour le Peuple, *a.* 12.

Rougeole, moins meurtrière que la petite vérole, *a.* 203. Comment le mal s'annonce, *a.* *ibid.* Son traitement, *a.* 206, 207. Suites de cette maladie mal traitée ou négligée, *a.* 207 & *suiv.* Le venin de la rougeole extrêmement âcre. Observation, *a.* 209. On a inoculé la rougeole, *a.* 209. Voyez *Inoculation* de la rougeole, *b.* 239.

Rupture, *b.* 144.

S.

SAIGNÉE: son usage dans l'inflammation de poitrine, *a.* 68, 69. Cas où elle nuit & ne soulage point, *a.* 70. Son usage dans la pleurésie, *a.* 98,

99. Nécessaire dans quatre cas seulement, *b.*

198. Abus des grandes saignées, *b.* 203.

Saignement de nez dans l'inflammation de poitrine, soulage plus que la saignée, *a.* 74.

Sang : son caractère dans les inflammations, *a.* 68. Signes du trop de sang. Nécessité de la saignée, *b.* 198.

Sang de bouquetin, nuisible dans la pleurésie, *a.* 102.

Sciatique : les douleurs de la sciatique sont très-opiniâtres, *a.* 164. Moyens de les guérir, *a.* 166.

Service militaire nuit à la population, *a.* 2 & suiv.

Squirrhe du poulmon, à quels signes on le connoît, *a.* 92. Remedes, *a.* 93.

Sueurs : erreur de croire que toutes les maladies sont guéries par la sueur. Ses dangers, *a.* 37.

Sueur (la) que l'on excite dans la pleurésie est meurtrière, *a.* 97.

Suffocation, (accès de) *b.* 182.

Suie dans un œuf nuisible dans la pleurésie, *a.* 102.

Suppression de l'expectoration dans la vomique : maniere de la rappeler, *a.* 87.

Swieten (Van), premier Médecin de leurs Majestés Impériales, a écrit sur les maladies pour le peuple, *a.* 13.

Syncope, *b.* 160, 173.

T.

TARTES ou gâteaux, mauvais aliments, *a.* 33.

Transpiration : ce que c'est, *a.* 24.

Transpiration arrêtée, cause du rhumatisme, *a.* 157.

Travail (le) précoce usé avant l'âge, *b.* 69.

Trousse-galant, *a.* 284.

V.

ULCERES : leurs causes. En quoi ils diffèrent des plaies, *b.* 127. Danger de les tarir, *b.*

322 TABLE DES MALADIES.

128. Curation. Diète à observer, *b. ibid.* Ulcères des jambes, *b. 129.*

Vapeurs du charbon : accidents qu'elles causent, *b. 186.* Remèdes, *b. 188.*

Vapeurs des fouterreins fermés depuis longtemps, dangereuses, *b. 191.*

Vapeurs du vin : ses dangers, *b. 191.*

Vapeurs, maladie, *b. 167 & suiv.*

Ventouses scarifiées, utiles dans l'esquinancie, *a. 107.*

Vérole, (petite) *a. 182.* L'inoculation prévient tout danger, *a. 199.* Voyez *Innoculation* de la petite vérole, *b. 214.*

Violet, (le) *a. 248.*

Verrues, *b. 157.*

Vers : symptôme qui en démontre la présence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b. 58.* Différents remèdes, *b. 60.*

L'huile est nuisible dans ce cas, *b. 61.*

Vin rouge, nuisible dans les maladies, *a. 42.*

Vomitive : ce que c'est, *a. 76.* De deux fortes, *a. 77.* Signes qui annoncent que la vomique se forme. Signes qui annoncent son existence, *a. 78 & suiv.* Con-

duite à tenir alors, *a. 80. & suiv.* Les secousses en procure la rupture : observations qui le confirment, *a. 82.* Ce qu'il faut faire après l'ouverture de l'abcès, *a. 83.* Si l'expectoration diminue ou s'arrête : comment on la rappelle, *a. 87.* Dangers des balsamiques & de l'antihéctique dans l'abcès du poumon, *a. 88.* Ce qu'il faut faire si le pus est épanché dans la poitrine, *a. 90 & suiv.*

Vomique à la suite de la pleurésie. Moyen de la prévenir, *a. 100 & suiv.*

Fin de la Table des Maladies.

Ouvrages de Mr. TISSOT, qui se trouvent
chez le même Libraire.

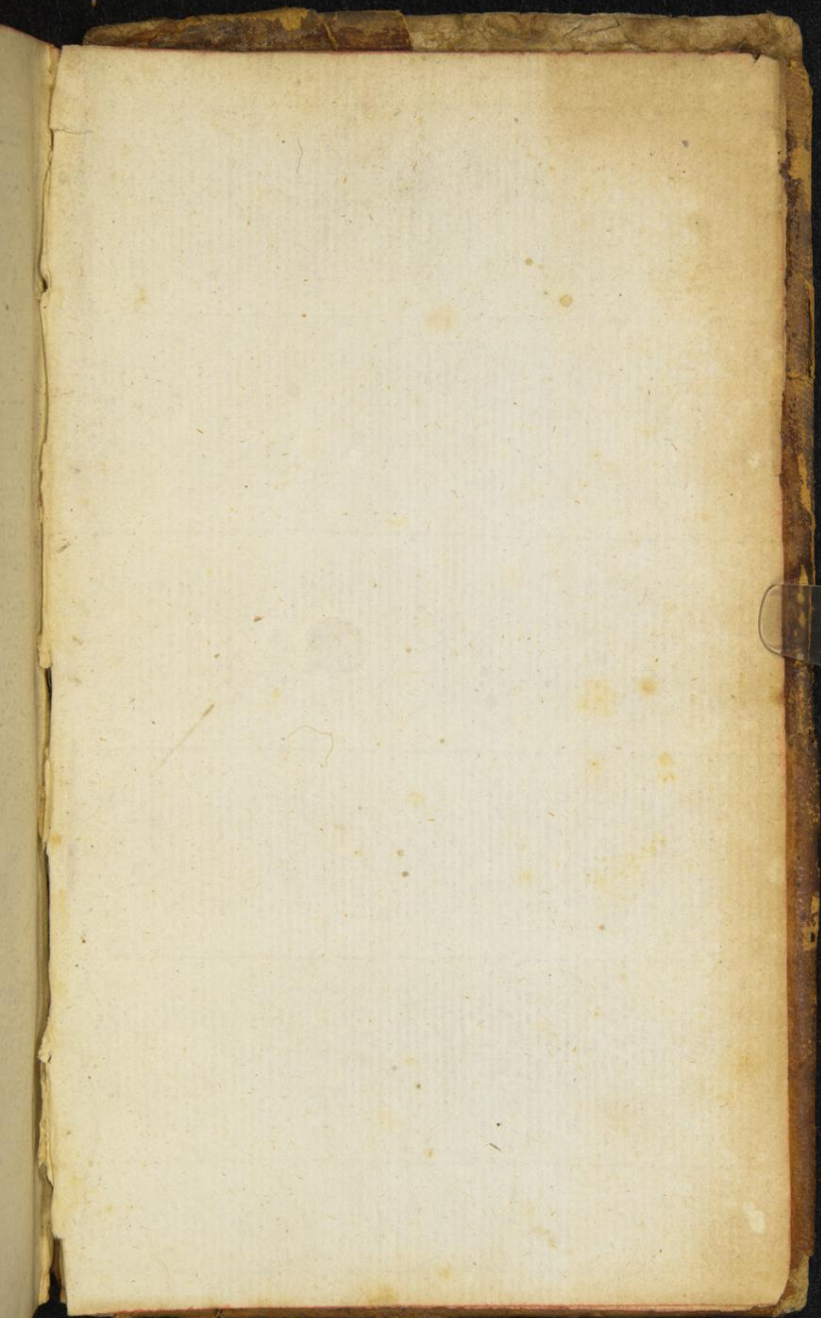
AVIS au Peuple sur sa santé, septieme édition
originale, corrigée & considérablement au-
gmentée par l'Auteur, 12°. 2 vol. 1780.

Essai sur les maladies des gens du monde, seconde
édition fort augmentée, 12°. 1771.

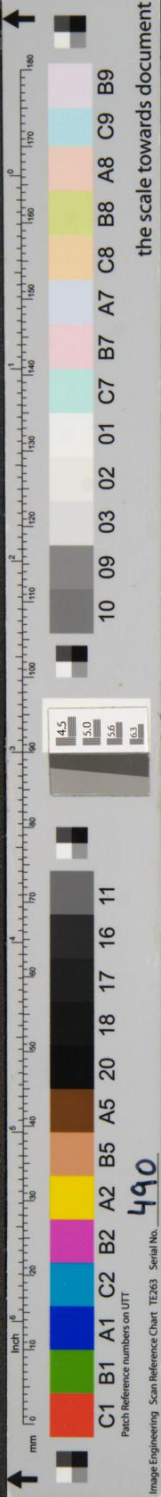
Onanisme, (l') ou Essai sur les maladies produi-
tes par la masturbation, nouvelle édition au-
gmentée par l'Auteur, &c. 12°. 1774.

Santé (de la) des gens de lettres, troisieme édi-
tion originale, corrigée & augmentée, 12°. 1772.









the scale towards document

490

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.



